

Crrr de bleu ! par Victor Joly

I Joly, Victor. Auteur du texte. Crrr de bleu ! par Victor Joly. 1883.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

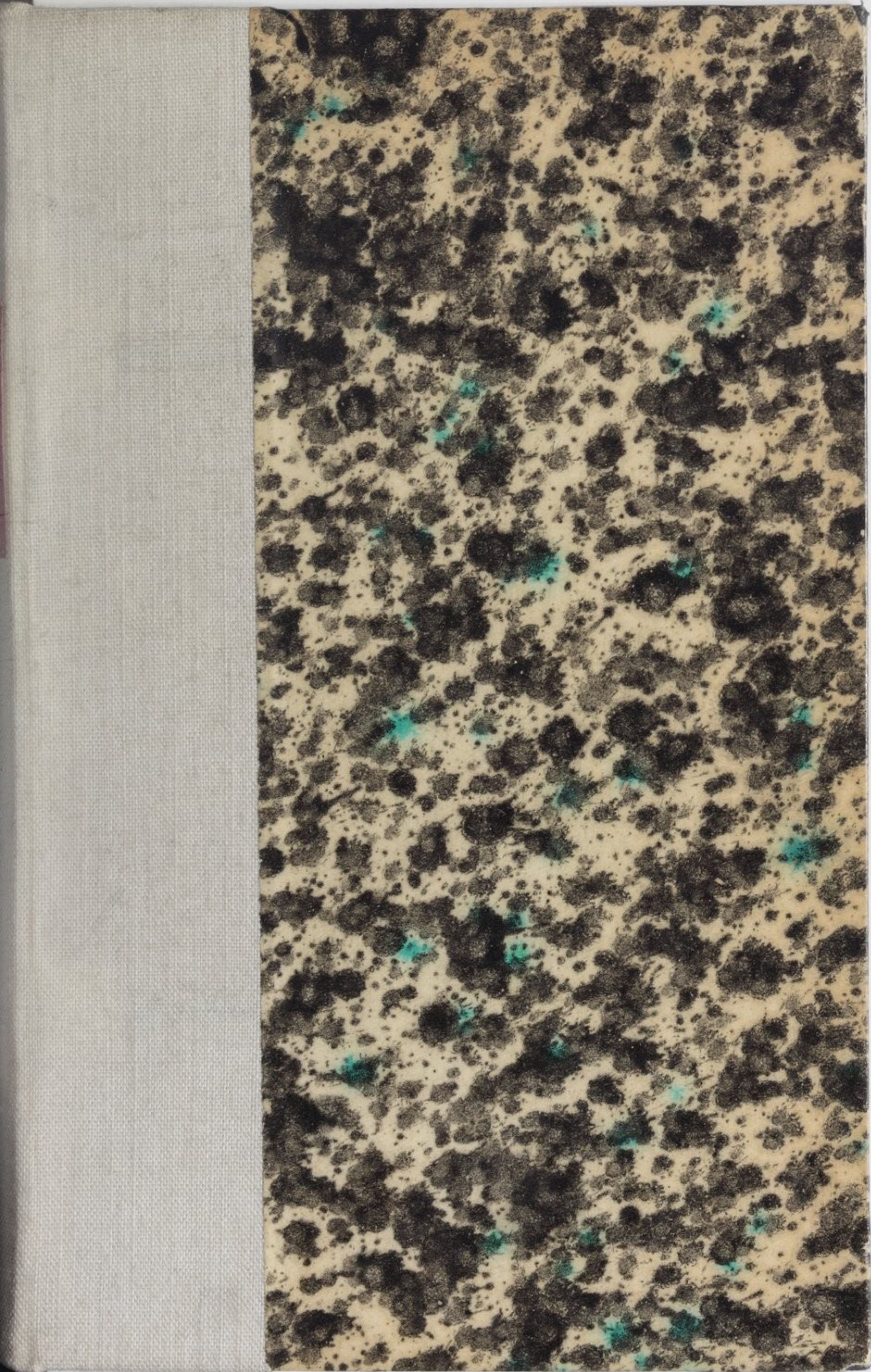
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

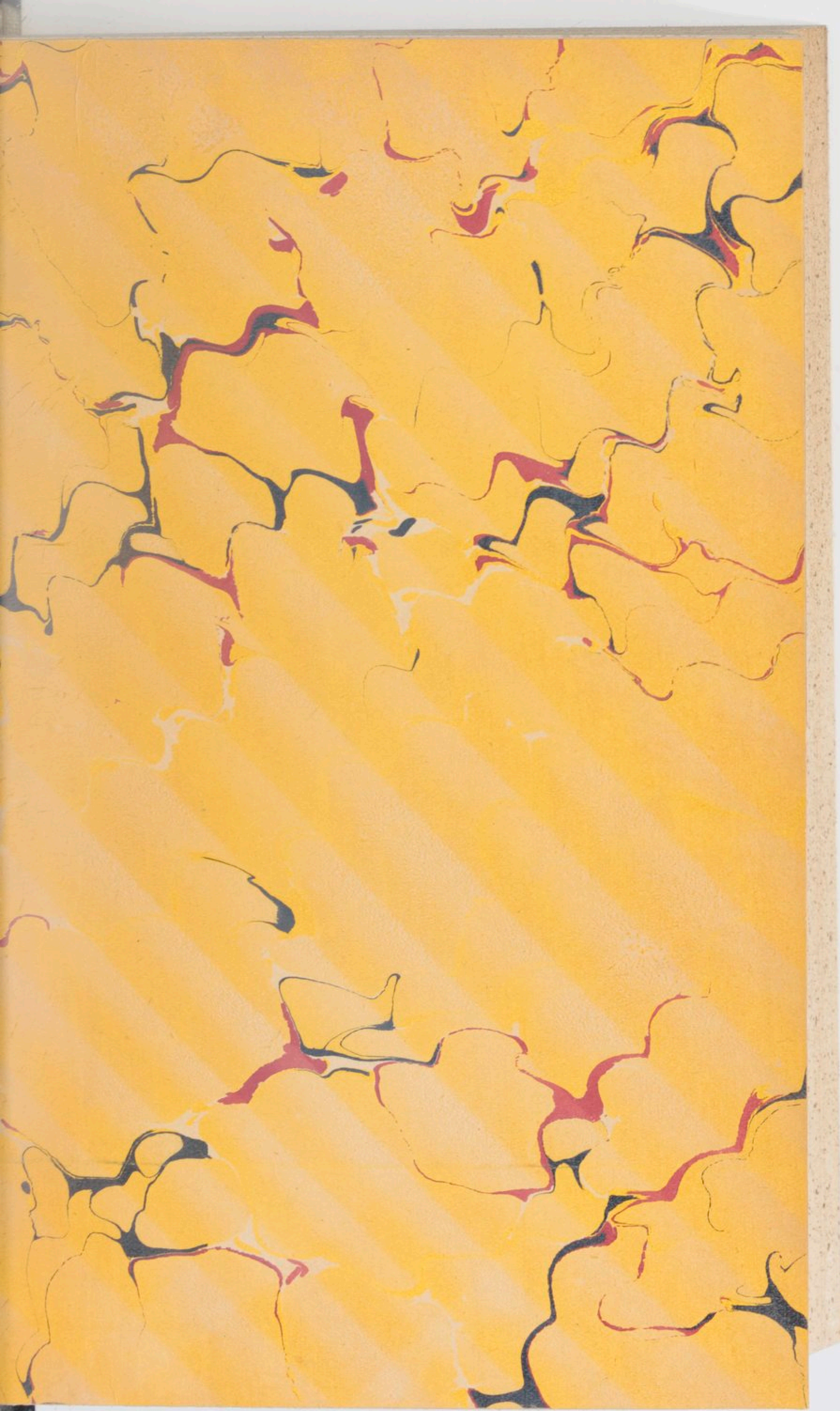
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

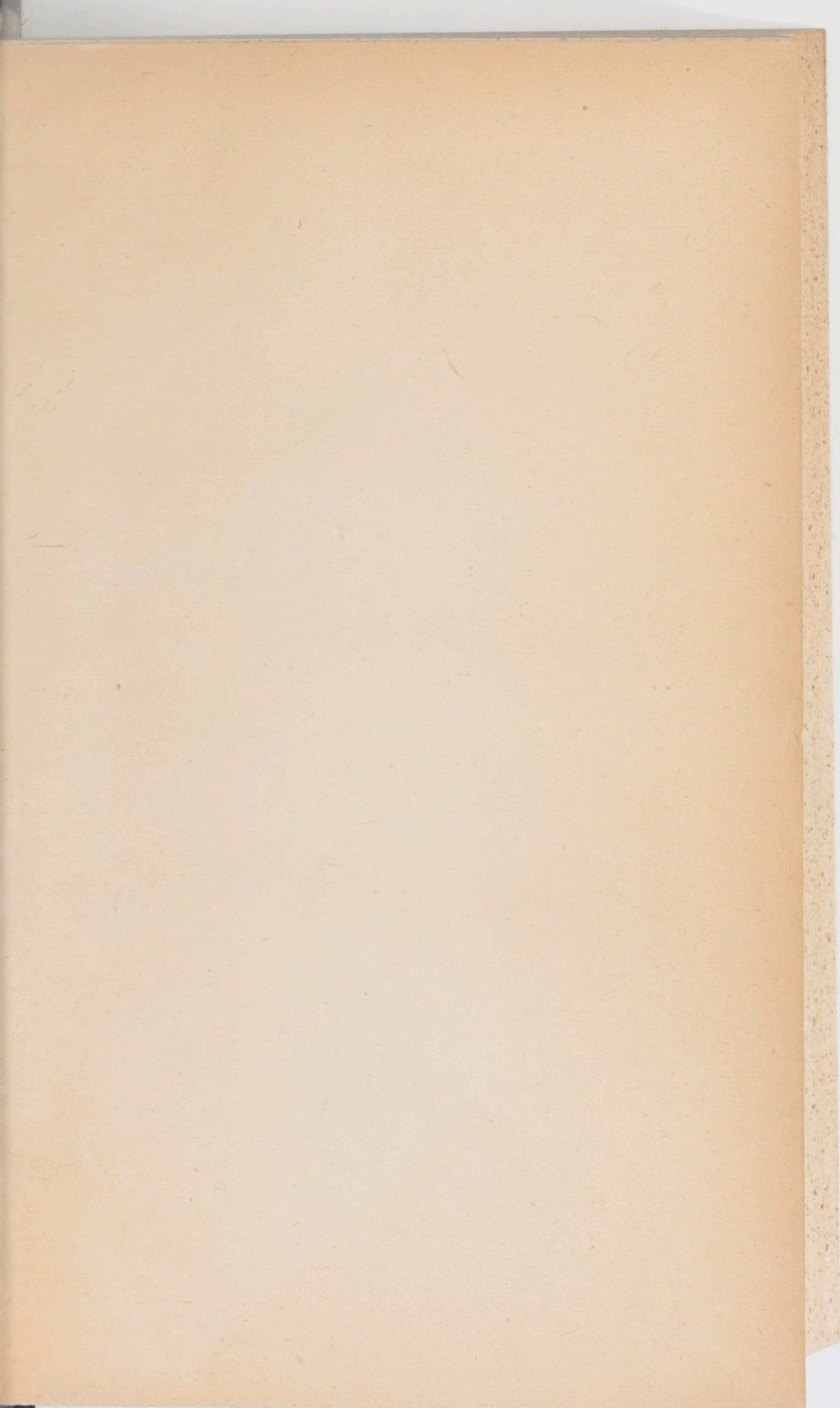
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.







J. BOULANGER



17657

11. 11. 11.

8.

CRRR DE BLEU!

8°Y²
6196

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format gr. in-18

CRIC-CRAC, récits de la Chambrée. . . . 1 vol.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 14206-3.

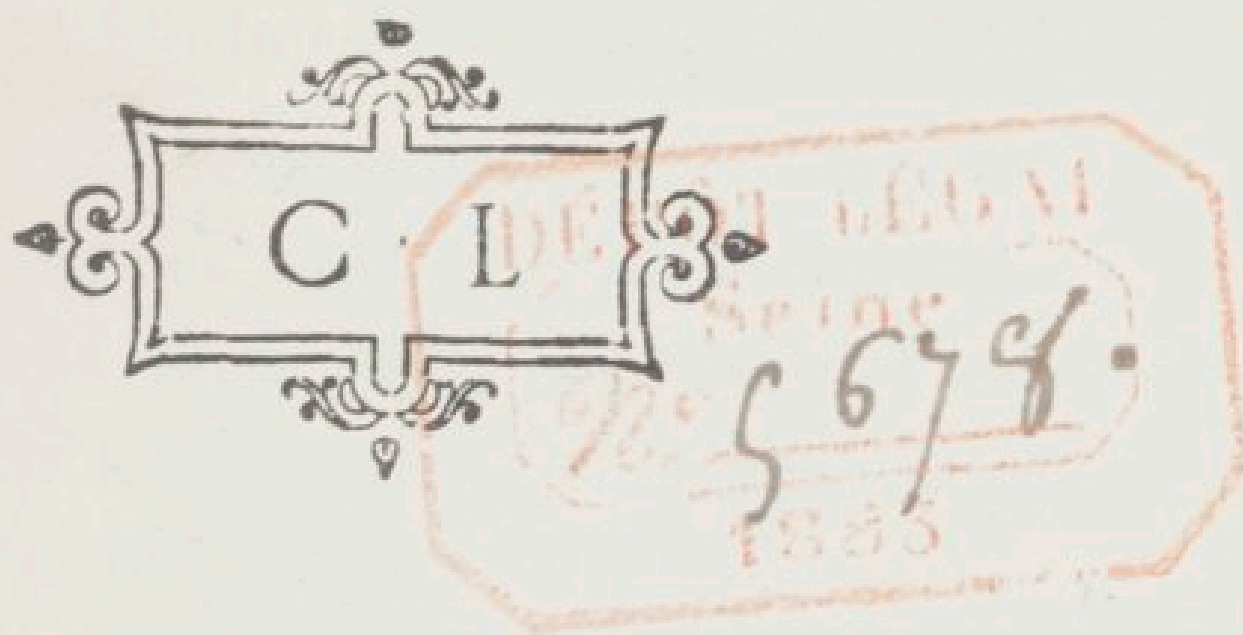
CRRR DE BLEU!

PAR

VICTOR JOLY



La fille en permettra la lecture.....
à sa mère.



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

—
1883

Droits de reproduction et de traduction réservés



1118 1899



1118 1899

A

MONSEIGNEUR LE DUC D'AUMALE

GÉNÉRAL DE DIVISION

MON CHER GÉNÉRAL,

J'ai l'honneur de vous dédier ce nouveau recueil de Récits Militaires. Je vous prie de considérer cette dédicace comme le gage de la respectueuse affection et de l'entier dévouement de votre ancien condisciple et compagnon d'armes.

VICTOR JOLY.

CRRR DE BLEU!

Le Capitaine Cuvilly... le drôle de type que c'était : à l'époque où j'arrivai au régiment, il était *sur ses fins*, il touchait à la retraite, aussi était-il devenu presque grotesque. Imaginez-vous une sorte de *poussah* dont les jambes semblaient d'autant plus courtes, que le ventre s'était affaissé, et dont la tête était à peine dégagée des épaules ; son poids était tel que, pendant les dernières années, son cheval d'armes, renouvelé à l'inspection

générale, était régulièrement réformé, pour cause d'usure, à l'inspection suivante. Il m'a été donné de voir sa dernière monture, qui avait été en quelque sorte commandée au dépôt du Bec-Héloin. C'était une vigoureuse jument près de terre, au poitrail bien ouvert, aux reins courts, aux hanches puissantes et aux membres secs et larges ; elle s'appelait *Sapho* ; eh bien, après les manœuvres, la vaillante bête était ensellée, elle ne trottait plus, elle ne galopait plus, elle avait adopté une allure intermédiaire entre *l'amble* et le *traquenard*. Lorsque le colonel commandait une charge ou une marche au galop, le capitaine donnait le commandement de l'escadron au lieutenant en premier, il passait en serre-file, et, suant, sacrant, battant des coudes, il arrivait essoufflé comme il pouvait.

Le capitaine Cuvilly avait une face

large et rubiconde, de gros yeux ronds sortant de l'orbite et une épaisse moustache en crocs ; il portait son shako incliné à 45° sur l'oreille droite, et, à pied, quand il était au repos, il décrochait son sabre et le mettait en arc-boutant pour étayer la masse. Il prenait des airs terribles. On eût dit qu'il allait tout dévorer, et pourtant ce pourfendeur, ce bravache, était le meilleur homme qui se pût rencontrer. Il était adoré de tous les cavaliers de l'escadron, qui *fanatisaient* uniquement pour lui être agréable : aussi comme ils étaient brossés, astiqués, cirés ! « Je me ferais la barbe, répétait-il souvent, en me mirant dans leurs basanes.... Ce que c'est pourtant que de mener ça *militairement*..... Crrr de bleu ! » Il était persuadé, le brave homme, qu'il les faisait tous trembler, parce qu'il émaillait ses phrases d'un

énergique *crrr de bleu* ! dont il roulait les r, en frisant sa moustache.

Gaspard Cuvilly aimait le 8^e chasseurs comme sa véritable famille ; de fait nous ne lui en connaissions pas d'autre — il y était arrivé tout petit, enfant de troupe ; l'âge venu, il s'y était engagé, et, en suivant la filière, il était arrivé capitaine commandant. Signe particulier : il méprisait *le pékin* et plaignait le fantassin. Indépendamment de son *crrr de bleu*, notre capitaine avait encore une autre manie, il disait : « garçon... *trre...* ma *piprre...* du feu.... *trre....* » Cette bizarre habitude faillit, un soir, lui attirer une mauvaise aventure : le régiment était depuis quelques jours à L***, les notables de la ville avaient convié les officiers à fréquenter *leur cercle* : c'était un de ceux où la tenue et les formes sont des plus correctes, une rareté en province. Une

délégation dont le capitaine Cuvilly faisait partie, devait aller remercier ces messieurs de leur politesse.

— Tu sais, Cuvilly, lui dit un camarade, chemin faisant... on est très collet-monté ici.... il faudra te surveiller un peu.... — C'est bon.... c'est bon.... on sait se conduire dans *la haute*... Eh bien, crrr de bleu, si ces pékins sont aussi bégueules..... on se taira, voilà tout. Le capitaine Cuvilly se tut, en effet, pendant la première partie de la soirée ; mais, à un moment donné, alors qu'il faisait un quatrième au whist, une discussion s'engagea sur un coup douteux, et on ne se souvint plus à qui était *la donne* : « C'est à lui.... trre ! » dit le capitaine en désignant son partner. Un grand éclat de rire accueillit cette sortie ; mais le partner, un monsieur grincheux, se leva tout pâle, prêt à demander une réparation,

que notre capitaine n'eût pas été fâché de lui donner : on eut grand'peine à calmer cet irascible whisteur. Le capitaine Cuvilly n'était jamais plus heureux que lorsque le régiment était en route : il pouvait alors passer tout son temps avec ses cavaliers, qu'il connaissait tous par leurs noms et qu'il tutoyait. Il arrivait parfois, quand on traversait un village, que les gamins couraient après lui en criant : « Oh ! le gros homme .. le gros homme ! » mais, sans s'émouvoir, il se retournait vers le sous-officier qui était en tête de la colonne : « Crrr de bleu... qu'est-ce qu'ils ont donc, ces moutards-là à se f... de vous.... trre ! »

Il y avait aussi, en route, des jouissances dont notre capitaine ne faisait pas fi ; en effet il mangeait fort et buvait sec, et, dans ces *festins* copieux et variés, de chaque jour, il pouvait à son aise

satisfaire son robuste appétit, et, je dois le dire, sa gourmandise. Il mangeait de tous les plats absolument, et quand un entremets revenait sur la table, après la tournée, sans être complètement « nettoyé », il demandait : « Est-ce qu'il est permis de retourner deux fois aux plats fins... trre... ce n'est pas que j'aie faim, mais, si j'y ai droit... crrr de bleu... » C'est lui qui était chargé d'assaisonner la salade : Ah ! *bone Deus* ! quel assaisonnement!... il est plus facile de dire ce qui n'y entrerait pas que ce qu'il y mettait ; oyez plutôt : après avoir renversé le contenu de l'énorme saladier dans une serviette, destinée à pomper l'humidité, il mettait dans le récipient, et en grande quantité, les ingrédients ordinaires ; il ajoutait trois croûtons alliacés, une cuillerée de moutarde, trois jaunes d'œufs et du poivre de Cayenne ; il coupait en

1.

menues parcelles des échalotes, des petits oignons, des ciboulettes, des cornichons confits, du persil, du cerfeuil, du piment, des radis, du raifort... que sais-je encore; il versait le reste des saucières, puis, il battait cette mixture « d'avant-garde » pendant cinq bonnes minutes. Je vous prie de croire que lorsqu'on avait mangé de cette salade-là, on ne ressentait pas une envie folle de dormir. On bondissait dans son lit comme un cabri, on était enfin dans l'état d'un cheval à qui on aurait introduit du gingembre. Un incident de route fut cause du mariage du capitaine Cuvilly. — J'avais oublié de dire qu'il était marié. — Le 8^e chasseurs voyageait en Lorraine; or, un jour, en arrivant au gîte d'étape, on tomba en pleine foire, et tous les chevaux du régiment ne purent être casés, pour cause d'encombrement. De con-

cert avec la municipalité, le colonel décida que l'escadron Cuvilly serait détaché à Boncourt, village dans les terres et distant de sept kilomètres. Jamais, dans ce pays perdu, on n'avait vu de militaires en troupe : Aussi lorsque les *huit trompettes*, sonnant à tout rompre, débouchèrent à l'entrée du village, hommes, femmes et enfants accoururent sur le seuil, émerveillés, la bouche béante et les yeux écarquillés. Tous accompagnèrent jusqu'à la place ce superbe escadron que le capitaine rangea en bataille, face à l'église. Je l'ai dit, la commune était prise à l'improviste : rien n'était prêt, pas de billets de logement ; mais le maire n'était pas homme à perdre la tête, il désigna à chacun de ses administrés le nombre d'hommes et de chevaux qu'ils devaient loger, et, en moins d'un quart d'heure, la répar-

tition était faite et la place était vide.

— Crrr de bleu... Monsieur le Maire, c'est affaire à vous... vous êtes un fier débrouillard... vous avez casé tout mon monde, c'est très bien... mais moi... trre.

— Vous, mon capitaine, vous êtes mon prisonnier, et je vous invite à me suivre immédiatement.

Le maire de Boncourt, le père Fortassin, comme on l'appelait dans le pays, était cultivateur-propriétaire ; il avait un gros train de culture, car il possédait beaucoup de bien au soleil ; c'était un honnête mais rusé compère ; il était veuf depuis de longues années, et vivait avec une fille unique qui dirigeait sa maison et la dirigeait bien. Quoique élevée et nourrie à la campagne, Euphémie Fortassin était petite et assez frêle d'apparence ; sans être précisément jolie, elle

avait du charme avec ses magnifiques cheveux blonds, et ses grands yeux bleus doux et caressants. Elle passait pour une *héritière* et pourtant elle allait attacher une première épingle à la coiffe de sainte Catherine : c'est que, ne voulant à aucun prix d'un paysan pour mari, elle attendait toujours dans son coin perdu l'arrivée impossible d'un prétendu convenable. Euphémie avait été, pendant trois ans, dans une grande institution de Metz, cette ville qui à cette époque... mais je ne veux pas attrister mon récit.

Maintes fois, avec sa *correspondante*, elle était allée entendre la musique sur l'esplanade, et là elle avait vu beaucoup d'officiers de toutes armes et de tous grades : les épaulettes d'or, les gros galons d'argent tressés en trèfles sur les manches, les aiguillettes, les sabres traî-

nants, les éperons brillants et résonnants, tout cela avait grisé ses dix-huit ans. La petite alouette des champs s'était laissé prendre au miroir, et son rêve, rêve caressé depuis six ans, était de devenir la femme d'un officier : — Je te trouverai ça, lui avait dit son père, et elle attendait.

Le capitaine Cuvilly passa une partie de l'après-midi à visiter chacun de ses hommes et de ses chevaux ; lorsqu'il rentra vers quatre heures, il trouva M. le Maire qui lui proposa de faire un tour avant le dîner. On visita d'abord l'écurie, l'étable et la bergerie, puis on alla sur la route : le capitaine fumait une grande pipe et le père Fortassin causait : « Depuis qu'il avait irrigué ses prés, ils donnaient douze voitures de foin de plus et la qualité en était supérieure... Cette grande meule de gerbes, que l'on voyait

là-bas, il l'avait fait élever parce que les granges étaient pleines.... il aurait bien voulu conduire le capitaine dans ses bois, où il avait une coupe magnifique, mais c'était un peu loin... Ah ! s'il avait été officier, comme il serait revenu trois mois chaque année, pour chasser le lièvre, le chevreuil et le sanglier qui pullulaient... Tout cela serait pour Euphémie..... »

On rentra par le verger, et la conversation ou plutôt le monologue reprit : « Il ne fallait pas que le capitaine s'attendît à un dîner recherché comme à la ville..... non, mais *la Nicolle* savait son métier..... il y aurait tout bonnement une fricassée de poulet.... des tomates farcies, un brochet au bleu et un dindon de l'année dont la chair fondrait sous la dent..... Mais, ce qu'il recommandait spécialement, c'était un *plum-pudding*

préparé par Euphémie, sur une recette donnée par la femme du conseiller d'arrondissement. Le capitaine se purléçait les lèvres d'avance, ses gros yeux s'humectaient et ses mâchoires mâchaient à vide, comme pour se préparer à la lutte !

— Crrr de bleu ! se disait-il, quel pays de cocagne et comme il ferait bon vivre ici à l'époque de la retraite.

Euphémie vint recevoir ces messieurs, à l'entrée du jardin :

— Papa, dit-elle, tu vas aller à la cave, pendant que M. le capitaine viendra se reposer, un instant, au salon.

Ce salon n'avait rien de confortable, mais il y régnait une propreté hollandaise : il y avait, devant chaque siège, une petite marchette en tapisserie ; on voyait aussi un piano, mais je ne répondrais pas qu'il eût un clavier, il était de pur ornement ; du reste, Euphémie dé-

clarait avoir négligé la musique pour se consacrer au dessin. Il y avait, en effet, entourés d'un cadre d'or, deux dessins au crayon représentant, l'un *Bélisaire* et l'autre un épisode du *Déluge*, de Girodet. Le père Fortassin revint de la cave : « Il avait remonté un petit vin gris, qui avait du *grimpant*. . . . qui était plus méchant qu'il n'en avait l'air et dont le capitaine lui donnerait des nouvelles ; on l'avait mis en bouteilles le jour où Euphémie était sortie de pension. » La Nicolle vint annoncer que la soupe était sur la table. Le capitaine Cuvilly offrit son bras à mademoiselle Euphémie Fortassin, le père suivit, et on entra dans la salle à manger. Le repas fut long et très gai ; Cuvilly trouva tout succulent, et lorsque vint le tour du *plum-pudding*, il en mangea avec recueillement et y retourna deux fois.

— Crrr de bleu ! Mademoiselle, tous mes compliments..... je n'ai jamais rien savouré de comparable.....

— Maintenant, Euphémie, dit le père Fortassin, laisse-nous un peu et va surveiller le moka.

Lorsque la jeune fille fut sortie, son père reprit :

— Encore un verre de petit-gris, mon capitaine, puisque vous l'appréciez... Ah ça, par hasard, est-ce que vous seriez marié ?

— Non, monsieur Fortassin... je n'ai pas encore rencontré *une particulière* convenable..... D'ailleurs est-ce que j'ai jamais eu le temps... trre...

— Oh ! il ne faut pas beaucoup de temps pour cela.... il ne vous faudrait pas, à vous, une *pimbêche* de la ville, avec ses airs sucrés..... ce qu'il vous faudrait, c'est une brave et honnête fille

de la campagne, ayant reçu une belle éducation, sachant tenir une maison, et dont le père eût du foin dans ses bottes.

— Sans doute..... sans doute, dit Cuvilly, qui commençait à comprendre... mais tout ça ne se trouve pas sous le pas d'un cheval....

— Eh bien, dit le père Fortassin, je vous trouverai ça, moi..... et si vous voulez me confier votre affaire...

— Tenez, mon cher monsieur Fortassin, dit Cuvilly déjà surexcité et par le *petit gris* et par une perspective inespérée.... je n'y vais pas quatre chemins.... et, vous le savez, je mène toujours les choses *militairement*..... eh bien, si votre demoiselle...

— *Motus !* dit Fortassin, voilà le moka... nous recauserons de ça...

Euphémie rentrait, tenant à la main une cafetière fumante ; elle était suivie

par la Nicolle, apportant les tasses et le sucrier sur un plateau. Vers dix heures, la jeune fille demanda à son père l'autorisation de se retirer ; le capitaine se leva :

— Crrr de bleu ! Mademoiselle, aussi vrai que je m'appelle Gaspard Cuvilly, je n'ai jamais passé une meilleure soirée depuis que je suis au monde ; permettez-moi de vous serrer la main. Cuvilly prit dans ses grosses pattes la petite main d'Euphémie, sur laquelle il déposa un baiser sonore. Les deux hommes restèrent seuls en prenant le café, le pousse-café, la rincette et la rinçonnnette et s'entretinrent jusqu'à près de minuit. Le lendemain, au petit jour, on amena *Roncevaux*, le cheval d'armes du capitaine, devant la porte de l'habitation, il se mit en selle pendant que l'ordonnance, littéralement suspendu à l'étrivière de

droite, faisait contre-poids. En ajustant ses rênes, il leva la tête vers une fenêtre du premier, et crut apercevoir une tête blonde à travers les capucines et les clématites : à tout hasard il envoya un baiser dans cette direction, puis il piqua des deux.

Que de choses s'étaient passées en moins de vingt-quatre heures!

Le capitaine sortait, le cœur tout plein, il était comme abasourdi ! Ce bonheur inattendu, étourdissant, avait besoin de se tasser, de se digérer.

Le père Fortassin était enchanté d'avoir casé sa fille : il l'avait promise, en somme, à un brave garçon, capitaine de cavalerie, chevalier de la Légion d'honneur...

Avec ses airs de tout casser, il serait doux comme un mouton envers sa femme... il était certainement un peu par

trop gros, un véritable *foudre* de guerre... mais puisque sa fille ne s'en effrayait pas...

La Nicolle dansait, dans sa cuisine, en faisant sauter une belle pièce de cent sous que le gros « colonel » avait glissée dans la poche de son tablier... Puis l'ordonnance, *Mossieu* Juvénal, ne lui avait pas conté fleurette... il avait été, au contraire, très *com-y-faut* et lui avait parlé pour le bon motif...

Quant à Euphémie, elle n'avait pu fermer les yeux de la nuit : son rêve de six années se réalisait enfin... Elle se voyait avec une belle robe de moire antique et des fleurs dans les cheveux, dansant aux bals du général et du préfet... elle irait au théâtre entendre des opéras, elle ne savait pas au juste ce que c'était, mais ce devait être bien beau... elle se ferait faire une amazone,

et traverserait les rues de la ville sur un beau cheval... Alors, en souriant, elle se surprenait à répéter, avec l'intonation de Gaspard : Crrr de bleu... Crrr de bleu!...

Six semaines après, le capitaine Cuvilly amenait sa petite femme au régiment; on le voit, le capitaine « avait mené ça *militairement*... trre ! » Ainsi qu'il était facile de le prévoir, Euphémie avait pris de suite un grand ascendant sur son mari; elle portait, comme on dit vulgairement, *les culottes* ; mais comme elle était foncièrement bonne, elle n'en abusait pas. Son premier soin, après son installation, fut de modifier le genre de vie du capitaine; elle ne se faisait pas illusion, il était gros, très gros, et tous ses efforts allaient tendre, non pas à *l'amoindrir* (ce qui eût été dangereux), mais, par une hygiène bien comprise, à

enrayer cet embonpoint envahissant. D'abord Cuvilly allait forcément échanger les mets épicés et surexcitants de la *popote* contre un ordinaire sain et confortable. Il fallait maintenant lui faire perdre de détestables habitudes, c'est-à-dire le faire renoncer aux longues stations au *café*, où il ingurgitait des tonnes de bière, et où il respirait dans une atmosphère viciée.

Euphémie n'eut pas grand'peine à lui faire sacrifier la station du matin ; elle lui préparait elle-même, après le déjeuner, le « moka » qu'elle plaçait sur un guéridon, avec un carafon de vieux cognac. Enfoui dans un large fauteuil et une toque sur l'oreille, le capitaine Cuvilly fumait sa grande pipe ; à travers les spirales de la fumée, il admirait sa petite femme trottant menu par la chambre, rangeant par ci, épousse-

tant par là : il l'appelait *Madame Plumeau*. Quand elle avait fini, elle s'approchait de lui, prenait un gros *canard* dans sa tasse et venait se camper crânement devant lui ; là, croquant son morceau de sucre et faisant le salut militaire : « Eh bien, mon commandant, sans vous commander, est-on bien ici... crrr de bleu! » Il l'attirait à lui, en la prenant par sa robe, et déposait sur ses joues deux gros baisers qui claquaient!... pour un peu la bonne grosse bête eût tiré son mouchoir.

La séance du soir fut supprimée aussi sans trop de difficultés. Le capitaine se mettait à son aise pour dîner et, pour ressortir, il eût fallu « se harnacher » de nouveau, et pourquoi... pour aller s'asseoir sur d'étroites banquettes ou sur des sièges sans dossiers, et pour respirer la fumée *des autres*, d'ailleurs sa pe-

tite femme faisait la partie de bezigue, il lui avait donné des leçons, et même elle commençait à lui donner « du fil à retordre ». Restait la station de quatre à six heures, l'heure de l'absinthe, oh! pour cela, c'était dur; en sortant du quartier à quatre heures, on suivait naturellement les officiers célibataires et ceux qui avaient un ou plusieurs *chevrons* de mariage. Aussi, que de prétextes Cuvilly invoquait-il pour expliquer son absence : il avait dû collationner la matricule avec le *marquis-chef*... il avait assisté au marquage sur la fesse des chevaux de son escadron, etc., etc. Euphémie n'était pas dupe de tout cela; mais elle ne voulait, ni ne savait gronder; elle employa sa dernière cartouche; elle connaissait l'affection de caniche de son gros mari, et alors... « elle ne savait pas comment cela se faisait, mais tous

les jours, vers quatre heures, il lui prenait un violent mal de tête..... c'était, sans doute, le manque d'air et d'exercice... certainement une longue promenade... elle l'attendrait à quatre heures un quart, heure militaire... elle serait *sous les armes*. » Le capitaine ne manqua pas au rendez-vous, il revint le lendemain, puis le surlendemain, et l'habitude fut prise. C'est par tous ces moyens que madame Cuvilly parvint à conserver le *statu quo* de son mari pendant d'assez longues années. Il régnait une bonne aisance dans ce petit intérieur. Indépendamment de la dot d'Euphémie, qui avait été assez rondelette, le père Fortassin ne cessait de faire des envois : c'était un jambon, une volaille grasse, des pots de beurre et des fruits pendant la saison. L'appartement était suffisant et arrangé avec goût ; une seule chose désolait Euphé-

mie : c'était l'étroitesse du lit, car la pauvre petite femme n'avait jamais éprouvé la jouissance que donnent le poids et la chaleur de deux bonnes couvertures. En effet, draps et couvertes soigneusement bordés dans la ruelle, passaient sur le ventre de Cuvilly et formaient ainsi une tente, de façon que sous ce toit relativement haut, le petit corps d'Euphémie s'agitait dans le vide ; si elle arrivait à ressentir une dose de calorique suffisante, ce ne pouvait être assurément que par *endosmose*.

Un soir, le capitaine Cuvilly, convié à un punch donné par deux officiers nouvellement promus, rentrait assez avant dans la nuit ; il trouva sa femme encore debout :

— Crrr de bleu, Mimie, pourquoi n'es-tu pas encore couchée?... Tu sais bien que je ne veux pas que tu te fatigues...

— Mets-toi dans ton fauteuil, Gaspard, j'ai quelque chose à te dire.

Quand il fut installé, Euphémie s'assit sur ses genoux, et, toute rougissante, lui dit quelques mots à l'oreille :

— Crrr de bleu... Est-ce bien sûr au moins.... Je n'y comptais plus... Depuis trois ans... Ce sera un garçon... Il s'appellera César et je l'élèverai *militairement*... trre.

— Mais, dit Euphémie en souriant, si c'est une fille...

— Une fille... une fille... allons donc ! c'est bon pour un fantassin... eh bien, si c'est une fille... je l'élèverai aussi *militairement*... crrr de bleu.

Ce fut un garçon : Cuvilly en était sûr, il l'aurait juré sur la tête de son beau-père. L'enfant fut appelé Côme-César, parce que le père Fortassin, qui était venu dare-dare de Boncourt, pour

être parrain, avait tenu à ce que le petit portât son nom ; la barcelonnette... tout ce qu'il y avait de plus beau dans la ville, s'il vous plaît, car c'était un présent du parrain, .. fut placée auprès du grand lit. César fut assez calme dans les premiers temps ; mais bientôt il commença à faire grand tapage, la nuit ; ses cris ne parvenaient pas à interrompre les ronflements tonitruants du capitaine, mais ils allaient droit au cœur de la mère. Ah ! si elle avait pu coucher *devant*, elle eût bercé son petit et elle l'eût certainement calmé ; mais Cuvilly, qui n'avait jamais rien refusé à sa femme, avait été intraitable sur ce point : « Moi, coucher *derrière*.... me prends-tu pour un pékin..? ce serait humiliant, crrr de bleu ! ... »

Une nuit, le capitaine, couché sur le dos comme à son ordinaire, rêva qu'une

lourde scie horizontale, suspendue à un long pendule, lui sciait l'abdomen dans un mouvement de va et vient ; il se remua, grogna à plusieurs reprises, mais le sciage continuait toujours, Il se réveilla enfin : « Crrr de bleu ! qu'est-ce que c'est que ça ? » Il porta la main à son ventre et ramena une corde. Euphémie se jeta à son cou en pleurant et en lui demandant pardon : la pauvre femme avait attaché une grosse ficelle au berceau, et, tirant et rendant du fond du lit, elle berçait ainsi son petit César. On le devine sans peine, le bon gros capitaine fut désarmé, et, à dater de ce moment, sa femme coucha devant.

Tout ce que je viens de raconter, je le tiens de mes camarades, car les faits et gestes du capitaine Cuvilly étaient et sont restés légendaires au régiment; de ce qui va suivre j'en ai été le témoin,

témoin d'autant plus digne de foi, que j'étais sous-lieutenant à son escadron.

Je l'ai dit déjà, quand j'arrivai, tout frais émoulu de l'école de cavalerie, au 8^e chasseurs, le capitaine était tangent à la retraite ; pendant de longues années, les soins intelligents et dévoués de sa femme avaient fait merveille ; mais l'âge était venu et il avait pris des proportions colossales : Il me souvient que nous avons tenu trois dans son ceinturon bouclé.

Nous étions en garnison à Vienne (Isère), lorsque le régiment reçut l'ordre de se rendre à Lunéville : On était au mois de novembre, et l'hiver, cette année-là, était précoce ; nous étions à peine à mi-route que la neige tombait dru et à gros flocons. A Besançon, on réquisitionna tous les maréchaux de l'artillerie et de la ville, pour ferrer nos chevaux à

glace ; malgré toutes les précautions, les pauvres bêtes s'ensabottaient, glissaient, et beaucoup tombaient. Plusieurs cavaliers furent blessés. Pendant l'étape qui aboutit à Lure, le colonel, dont la responsabilité était grande, donna l'autorisation de marcher, et, comme disent les vieux *brisquards*, « de mener le poulet d'Inde par la figure ». La colonne, blanche de neige, perdant ses distances et allant à la diable, s'allongeait et faisait songer à la retraite de Moscou. Tous avaient profité de la permission de mettre pied à terre : seul, le capitaine Cuvilly, à qui la marche dans ces conditions devenait matériellement impossible, était resté à cheval ; *Sapho* se cramponnait avec effort, soufflait, était en nage et faisait pitié à voir. Nous touchions au port, car on apercevait les premières maisons de la ville, lorsque *Sapho*, glis-

sant des quatre pieds, s'abattit sur le côté ; le capitaine *n'éclata* pas. On parvint avec peine à le dégager et à le mettre sur ses jambes ; mais il ne put tenir debout, il avait une entorse au pied ; il fut porté sur une civière à l'hôtel où devaient manger les officiers, et on lui mit le pied dans un baquet d'eau glacée. Le pauvre homme était désolé, non parce qu'il souffrait... « Il en avait vu bien d'autres, d'ailleurs il supportait cela *militairement*... mais parce qu'il devait céder à un autre le commandement de son escadron, et cela à cause d'une misérable *chienne* d'entorse. »

Le capitaine voulut qu'on le portât chez une *rebouteuse* que lui avait indiquée l'hôtelier :

C'était une *demoiselle* de la société, qui, paraît-il, faisait des miracles dans toute la contrée ; il me pria de l'accom-

pagner. On nous introduisit dans un salon confortablement meublé, et peu après la *rebouteuse* entra. C'était une jeune fille, tout de noir habillée, à la tournure distinguée, son visage d'un blanc mat, très sympathique, était éclairé par deux grands yeux noirs et profonds. Après les compliments d'usage et l'exposé de la situation, la jeune rebouteuse mit un petit tablier bleu et s'assit sur un siège bas, en face du capitaine, dont elle prit la jambe sur ses genoux ; elle en avait sa charge, je vous assure. Elle se fit apporter deux petits verres pleins, l'un d'eau-de-vie, qu'elle fit boire au blessé, l'autre d'huile, dans lequel elle trempa ses doigts longs et effilés : Alors le massage commença... Quand elle eut fini :

— Monsieur le capitaine, dit-elle, je ne vois pas de complications... deux

massages encore et vous serez guéri.... je vous garde à la maison, ne vous inquiétez de rien ; la voiture vous conduira demain soir à Luxeuil... et après demain matin, vous monterez à cheval avec ces messieurs.

— Crrr de bleu, Mademoiselle, que de bontés... Comment pourrai-je reconnaître... ah ! si au lieu d'être un beau brin de fille, vous étiez un jeune homme, je vous prendrais dans mon escadron... on y sert *militairement*, c'est vrai... mais j'aurais des égards...

Le surlendemain, en effet, le capitaine Cuvilly reparaisait à la tête de son escadron ; le temps était devenu meilleur, et la route s'acheva sans autre encombre ; c'était, hélas, la dernière route que devait faire notre héros.

A l'inspection générale qui suivit, tous les officiers, selon la coutume, passèrent

à la *confession* ; quand vint le tour de Cuvilly, l'inspecteur général lui dit :

— Et vous, capitaine, avez-vous à vous plaindre... avez-vous quelque chose à me demander ?

— Non, mon général, je n'ai pas d'ambition, je sais que je tiens mon bâton de maréchal.

— Oui ; mais n'êtes-vous pas un peu fatigué... n'avez-vous pas besoin de repos ?

— Non, mon général, la santé est bonne, Dieu merci, et, bien que j'aie atteint l'âge réglementaire de la retraite, j'espère bien pouvoir servir l'État longtemps encore...

— C'est bien... vous pouvez vous retirer.

Le général n'eut pas le courage de lui dire qu'il l'avait porté pour la retraite.

Un mois s'était à peine écoulé, lorsque

le capitaine fut mandé au *rapport*, le colonel lui remit un pli ministériel : Il était *autorisé* à faire valoir ses droits à la retraite. Cette nouvelle fut un véritable coup de foudre ; le pauvre Cuvilly faillit avoir un transport au cerveau ; mais bientôt, à la teinte cramoisie du visage, succéda une pâleur livide ; il regagna son logis, en titubant comme un homme ivre, et, pour la première fois de sa vie, il pleura.

— Gaspard, s'écria sa femme toute bouleversée, que t'est-il donc arrivé ?

— Tiens... lis... les ingrats. Il se laissa tomber sur un fauteuil, et Euphémie, comprimant les battements de son cœur, lut la fatale missive : il n'y avait qu'une seule branche de salut, la courageuse femme la saisit de suite :

— Ce n'est que cela... ah ! c'était bien la peine de me faire une si grosse peur...

mais je suis enchantée de ce qui arrive...
oh ! le vilain homme, qui effraie sa
petite femme, juste au moment où elle
a une grande joie au cœur...

— Comment cela... comment cela...
qu'est-ce que tu veux dire?...

— Tiens... lis à ton tour...

— Je ne peux pas... ma vue est un
peu trouble... lis toi-même...

La vaillante femme, voyant l'espoir et
la confiance renaître, en même temps
que revenaient les bonnes couleurs de son
mari, lui lut une lettre du père Fortassin,
qu'elle avait reçue peu après son départ
et qui se terminait par ces mots : « Je
sens que je me fais vieux, j'ai besoin de
vous revoir ; dis donc à ton gros Gas-
pard, à notre foudre de guerre, de
prendre sa retraite qu'il a si bien gagnée.
Dis-lui que la mairie commence à me
peser, que je l'ai présenté au conseil mu-

nicipal pour être mon successeur, et que tous ces Messieurs l'ont accepté. J'embrasse la future *mairesse*, et je donne une bonne poignée de main à Monsieur le maire.

» CÔME FORTASSIN. »

— Eh bien qu'en dis-tu ?

— Maire de Boncourt ! s'écria le bon gros homme, soit... aussi bien, je commençais à avoir assez du service ; mais quand je serai maire, il faudra que ça marche... je mènerai cela *militairement*, crrr de bleu !

Un mois après, le capitaine Cuvilly et sa femme étaient installés à Boncourt, dans la maison paternelle. On avait un peu hâté le départ du régiment, à cause des élections municipales. Gaspard fut nommé maire, à l'unanimité des suffrages : le père Fortassin avait chauffé ça, et tout

le village fit ripaille ce soir-là. Le premier acte du nouveau maire à son entrée en fonctions, fut de marier la Nicolle avec Juvénal, qui *avait rengagé* plusieurs fois pour rester avec son capitaine, et qui avait quitté le service en même temps que lui.

Si maintenant, Madame ou Monsieur, vous désirez savoir ce que sont devenus les personnages, à deux et à quatre pieds, qui ont figuré dans ce récit :

Sapho, rachetée à la réforme par son maître, paît tranquillement dans les prairies de Boncourt, elle a ses invalides, mais après avoir donné le jour à plusieurs beaux poulains, qui ne sont pas *ensellés* comme leur mère.

Juvénal, la Nicolle aidant, est père de quatre jeunes gars, bien plantés, qui seront militaires et s'engageront au 8^e chasseurs.

Le père Fortassin, maire honoraire, s'en est allé connaître la solution du grand problème : il lui fut fait de magnifiques funérailles, et son nom est inscrit sur la plaque commémorative de la mairie. César Cuvilly a fait ses études à la Flèche ; portrait vivant de sa mère, au physique, il tient un peu trop de son père... pour le reste, aussi a-t-il échoué à Saint-Cyr ; il est maréchal-des-logis-chef au 3^e chasseurs d'Afrique, à Constantine, il deviendra certainement officier.

Euphémie est toujours la femme douce, intelligente et dévouée que nous avons connue ; bien qu'il ait neigé sur ses beaux cheveux blonds, elle s'obstine à avoir du charme. Elle a bien adouci les derniers moments de son père, et elle se consacre entièrement à diriger sa maison, à écrire au *marquis-chef* et à dorloter son gros Gaspard. Chaque année, aux étrennes,

elle envoie un dindon gras à la *rebouteuse* de Lure, qui a si promptement guéri son mari. Nota : elle ne couche plus sous la tente, mari et femme ont chacun son lit dans la même chambre.

Gaspard Cuvilly enfin est toujours maire; il n'est pas très ferré sur les *prestations*, la *vaine pâture*, les *affouages*, mais il laisse tous ces détails à son adjoint lui, ne s'occupe que des grandes questions... terre. Chaque fois qu'il se rend au Conseil municipal, il reprend son képi de capitaine, toujours incliné à 45° sur l'oreille, il remet ses bottes à éperons, il retrousse de plus belle ses vieilles moustaches. Dame « il faut que ça marche... il faut mener ça *militairement*. . crrr de bleu ! »

ORLÉANS ET BOURBONS

AU COLLÈGE

Vers 1840, le collège Henri IV avait atteint son apogée : les écussons des prix d'honneur appendus aux murailles du parloir l'attesteraient au besoin. Si Henri VI cédait le pas à son ami Louis-le-Grand pour le nombre des nominations au concours général, il occupait à coup sûr le premier rang parmi les collèges royaux, par le mérite de son personnel enseignant et dirigeant, par le choix de ses élèves et par le bon esprit de tous. De plus, la situation topographique du

lycée, construit en haut de la Montagne Sainte-Genève, l'aménagement bien compris et confortable de l'intérieur..... tout contribuait à faire de Henri IV un établissement hors ligne.

Au temps où je vins m'asseoir sur ses bancs, le duc d'Aumale entraînait en rhétorique et le duc de Montpensier en *troisième*. Tous les jours de classe, une voiture du château amenait, dès le matin, au collège, les jeunes princes, ainsi que leurs précepteurs, MM. Cuvillier-Fleury et de Latour, et revenait les prendre, le soir vers six heures, pour les reconduire aux Tuileries. Trois jours consécutifs pourtant, la voiture ne vint pas, et les princes durent coucher à Henri IV; il y avait eu une émeute : c'était, il m'en souvient bien, lors de la prise d'armes de Barbès.

Les princes d'Orléans occupaient un

appartement dans l'aile habitée par le proviseur, et, comme ils prenaient au collège leur repas de midi, on y avait installé un service composé d'un chef de cuisine avec son marmiton, et de deux valets de chambre.

Le duc d'Aumale et le duc de Montpensier assistaient aux classes au milieu de nous : Ici, plus de titres, plus d'étiquette, le fils du bourgeois tutoyait le fils du roi, et échangeait avec lui de cordiales poignées de mains, ou... des horions. Entre les cours, les princes travaillaient chez eux avec leurs précepteurs et prenaient la grande récréation de midi sur une vaste terrasse qui n'était hantée par les autres élèves que les jours de gymnastique. Dix ou douze camarades venaient chaque jour partager leurs jeux ; c'est là que se cimentaient de solides affections et de chauds dé-

vouements qui ne se démentirent pas plus tard pendant les mauvais jours.

Les invités étaient de deux catégories : les habitués, choisis parmi les meilleurs élèves, et ceux qui n'étaient conviés qu'exceptionnellement.

Venir s'asseoir à la table princière, c'était pour ces derniers, je me le rappelle, une grosse affaire ; on se saturait la tête de pommade, on se faisait une raie irréprochable... nous avions encore tous nos cheveux dans ce temps-là..., puis, au moyen d'ingénieux sous-pieds, on cherchait à dissimuler de son mieux les traditionnels bas bleus.

Les rapports des jeunes princes avec leurs précepteurs étaient pleins de liberté et de grâce, charmants à voir ; ce qui n'excluait pas parfois de petites luttes toujours fort courtoises. S'il arrivait à M. Cuvillier-Fleury de se montrer un

peu mordant, la riposte ne se faisait pas attendre; de là des discussions où les traits heureux, les mots piquants se croisaient, s'entre-choquaient, et pétillaient comme le contenu d'une bouteille de champagne: c'était vif, c'était gai, c'était français.

Du côté du duc de Montpensier, la soumission était plus grande; d'abord, l'élève était plus jeune, et, peut-être aussi, le précepteur, M. Antoine de Latour, se montrait-il plus souple dans ses exigences. Toutefois, et quelque léger que fût le joug, le jeune duc prenait en secret sa revanche: témoin ce drame humanitaire qu'il fit en collaboration avec notre ami Jules Barbier. Je n'en ai plus présent à la mémoire le développement, mais ce dont je me souviens, c'est que le beau rôle y appartenait à un farouche prolétaire, et que le principe

d'autorité y était joliment sapé... Ah ! si papa l'avait su !

Le duc d'Aumale est un grand jeune homme blond, à la tête bourbonienne, à la tournure distinguée. Ses yeux ont un regard loyal, perçant et quelquefois gênant ; cela tient à une particularité propre aux tout jeunes enfants et que possédait Napoléon I^{er} ; le clignotement des paupières est presque nul. Le duc d'Aumale se tient droit, bien cambré, et la tête légèrement penchée en arrière ; il ne sourit jamais en parlant, il éclate ou il est sérieux. Sa voix est mâle, vibrante, même impérieuse. Déjà dans ce jeune homme perce le futur colonel du 17^e léger. Tout cela paraîtrait dur au premier abord, n'était l'expression de grande bonté qui règne sur le visage. Le duc d'Aumale a déjà fort grand air ; avec ce grand air-là, il causa, sans s'en

douter, bien des tourments à un brave homme, un garçon de bureau, que nous avions surnommé Abd-el-Kader, à cause de son type bédouin. Chaque fois que ce dernier rencontrait le prince, soit dans une cour, soit dans un couloir, il perdait contenance et vacillait sur ses jambes ; et, lorsqu'arrivé à sa hauteur, le duc d'Aumale lui disait de son ton bon enfant : « Bonjour, Abd-el-Kader, ça va bien ? » le pauvre diable passait par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et répondait invariablement d'une voix étranglée :

« Pas mal, Sire, et vous ? »... Puis, il se sauvait à toutes jambes.

Le prince excelle à tous les exercices du corps ; la gymnastique, l'escrime, l'équitation sont ses passe-temps favoris. J'ai lu, dans un roman de Dumas, la remarquable relation d'une chasse, où Charles IX s'anime plus que de raison. Le terrible

Valois me faisait songer au jeune duc se battant avec frénésie à coups de boules de neige, sur la grande terrasse de Henri IV. Sous le rapport de l'intelligence, le duc d'Aumale est des mieux doués ; il joint à ce don naturel l'amour du travail et une grande force de volonté. Son professeur de rhétorique, M. Amédée Daveluy, disait :

« — J'ai rencontré des *spécialités* plus brillantes, je n'ai jamais eu d'élève plus complet. »

Le duc Antoine de Montpensier est un tout jeune homme, presque un enfant ; il répond encore au château au gentil surnom de Totone ; sa figure est des plus sympathiques, ses traits sont fins et réguliers, et ses yeux, bien fendus pourtant, ne s'ouvrent qu'à demi, ainsi qu'il arrive d'ordinaire aux personnes qui ont la vue basse. Intelligent comme son frère, il oc-

cupe souvent une place au banc d'honneur, et lorsqu'il est *premier* ou *second*, nous sommes loin de nous plaindre, car nous croquons à belles dents, au quartier, les gâteaux de Savoie, les babas et autres friandises que l'on nous envoie des Tuileries. L'espièglerie du jeune duc, j'allais dire sa gaminerie, est grande ; il l'exerce surtout contre un professeur, dont je tairai le nom, qui n'a jamais pu s'habituer à traiter son royal élève comme un élève ordinaire. L'enfant est un terrible logicien, aussi *l'élève de Montpensier*, dont la tenue est irréprochable *vis-à-vis* des autres professeurs, est-il, à notre grande joie, sans pitié pour cet infortuné courtisan.

Je veux, entre mille, en citer un exemple : Un jour d'hiver, le voisin du prince (ici je fais un *mea culpa*) lui suggère l'idée de tirer la corde qui ouvre la fenêtre

placée au-dessus de lui. Aussitôt après, tous les élèves, rentrant la tête dans le col de leur habit, se mettent à crier : « — On gèle !... la fenêtre !... la fenêtre !... » Le professeur comprend aussitôt ce dont il s'agit... la main du jeune duc tient encore le bout de la corde : « Je vois, dit-il, qu'il y a conflit à propos d'une fenêtre... Que ceux qui désirent que la fenêtre soit ouverte lèvent la main. »

Seul, parmi tous ses condisciples, l'élève de Montpensier lève les deux bras en l'air ; alors le professeur, relevant ses lunettes, fait le simulacre de parcourir du regard tous les gradins :

— Eh bien, dit-il, puisque la moitié de la classe désire que la fenêtre soit ouverte, elle sera ouverte pendant une heure et fermée pendant...

— C'est injuste... c'est dégoûtant !... vocifèrent tous les élèves à la fois.

Il y avait tapage, le but était atteint ; la fenêtre fut aussitôt refermée par l'auteur du délit.

Au 1^{er} janvier qui suivit l'année scolaire dont je parle, ce professeur fut décoré ; j'imagine qu'il fut assimilé aux officiers de spahis détachés au Sénégal ; cette année de campagne lui fut comptée triple.

Puisque je suis en train de fouiller dans ce passé antédiluvien... un trait encore qui fera sourire quelques personnages très sérieux aujourd'hui, et qui pourtant firent leur partie dans l'étrange concert que je vais dire.

Nous avions pour professeur de mathématiques un excellent homme, dont le premier soin, en entrant en classe, était de passer derrière le tableau pour disposer le pied du chevalet de façon que la lumière n'arrivât pas à faux. A peine

avait-il disparu à tous les yeux, que chacun de nous imitait un cri convenu à l'avance, qui le rugissement du fauve, qui le miaulement du chat, qui le chant du coq, etc...

On se serait cru au centre du jardin des Plantes, à l'heure du repas des bêtes. Alors, le professeur montrait subitement sa tête grise en dehors du tableau, et le silence se produisait instantanément. Jamais la comparaison de la tête de Méduse ne fut plus exacte : le père *Hypothénuse*, comme nous l'appelions, avait en effet une tête bizarre, cruellement ravagée par la petite vérole et surmontée d'une couronne, en éventail, de cheveux gris droits et indisciplinés.

Heureux et tout fier de son succès, il se cachait de nouveau, et recommençait plusieurs fois de suite ce petit manège qui était fort de notre goût.

Or, il advenait parfois que de Montpensier, qui, je l'ai dit plus haut, était myope, ne saisissait pas l'instant précis où apparaissait la *tête de Méduse*, et continuait, seul, pendant une seconde, à pousser le cri de la hyène en détresse. Alors, le bon professeur s'avançait vers lui en souriant :

— Ah ! je vous y prends encore, Monsieur de Montpensier !... j'en suis bien fâché pour vous, mais vous connaissez le taux...

L'élève, surpris en flagrant délit, prenait dans sa poche un petit calepin, en tirait une exemption et payait ses cinq heures de retenue.

A la même époque, attirés sans doute par la présence de leurs cousins d'Orléans, les infants d'Espagne étaient venus à Henri IV pour y compléter leurs études. Ils occupaient chacun une chambre dans

l'appartement de M. Juméle, qui, pour la circonstance, cumulait les fonctions de censeur du collège et de précepteur des princes espagnols. Les infants frayaient peu avec leurs cousins d'Orléans, et prenaient le plus souvent leurs récréations au milieu de nous.

Ces deux frères offrent entre eux le type le plus opposé : l'aîné, don François d'Assise, le futur mari de la reine d'Espagne Isabelle, est petit ; ses cheveux châtons, longs et bouclés, encadrent bien son visage doux et souriant. La physionomie serait sympathique, n'était le vague du regard qui semble ne savoir où se poser. Le corps, étroit et grêle dans la partie supérieure, prend, à partir de la ceinture, un développement exagéré ; les articulations sont rondes et les extrémités fines et de race. La démarche vacillante et un peu embarrassée de don

François est celle d'une jeune fille qui aurait revêtu les habits d'un garçon. La voix, légèrement voilée, se tient presque constamment dans les notes hautes. D'une douceur, disons mieux, d'une timidité extrême, l'enfant, lorsqu'il vous interroge, semble vous demander pardon de la liberté grande.

Don Henrique, au contraire, est grand et élancé ; son regard est franc, hardi. Les traits de son visage sont heurtés, la mâchoire inférieure proéminente rappelle le type de Charles-Quint ; ses sourcils sont touffus et rapprochés, et ses cheveux, coupés en brosse, sont d'un roux ardent ; sa démarche est vive et saccadée, et sa voix a quelque chose de rauque.

A côté de lui, Montpensier a l'air d'une demoiselle. Qui est-ce qui pourrait croire qu'un jour Montpensier tuera Henrique ?

Je ne les avais revus ni l'un ni l'autre

quand, plus tard, le récit de leur terrible duel étonna l'Europe. Rien n'avait effacé dans mon souvenir leurs figures d'enfants, et j'admirai comme, avec sa mine rose et ses nerfs féminins, Montpensier avait par trois fois essuyé le feu de son adversaire, qui, à chaque reprise, obtint du sort la faveur de tirer le premier, en se rapprochant chaque fois, jusqu'au moment où, à la distance de cinq pas seulement, le d'Orléans riposta par un coup mortel au Bourbon.

Mais, en 1840, l'avenir de nos deux camarades, n'était, comme dit Shakspeare, *pas même conçu dans la matrice du Temps*.

LE DINER DES DIX

L'école de Saint-Cyr était en grand émoi, ce jour-là. — Que ce souvenir est donc loin ! je n'ose en préciser la date... — On était à la veille de la sortie définitive. S'il y avait du bonheur pour le plus grand nombre des élèves, il y avait aussi anxiété, angoisse même, pour quelques-uns ; en effet, certain bruit avait transpiré ; il y aurait, disait-on, treize *fruits secs*. Ainsi, sur les deux cent soixante-dix élèves de la promotion, deux cent cinquante-sept seulement devaient

recevoir leur brevet de sous-lieutenant. A quatre heures de l'après-midi, le bataillon était rangé en bataille, l'arme au pied, dans la cour de Wagram, lorsque le tambour-major Crépinet donna le signal du roulement. Le général inspecteur, accompagné du général commandant l'école et suivi de l'état-major, débouchait de la cour d'Austerlitz, et paraissait au haut du grand escalier.

Dix minutes après, le bataillon était formé en carré et, au centre, le général déployait un rouleau de papier, qu'il tenait à la main. Le silence était émouvant, on n'entendait que les trilles d'un pinson qui, perché sur un grand arbre du *quinconce*, jetait aux échos son refrain perlé.

Le général se découvrit : — « Au nom de l'empereur, sont nommés sous-lieutenants les élèves dont les noms sui-

vent. Numéro 1, M. A.—numéro 2, M. B. numéro 256, M. C. » Le calme était toujours complet; toutefois, en même temps que la chanson du pinson qui continuait, on pouvait percevoir le bruit vague de respirations entrecoupées, sifflantes. « Enfin, numéro 257, M. Guérin Alfred. » En ce moment, un élève, lâchant son fusil, s'affaissa sur le sol; le général donna l'ordre de rompre le carré, et, pendant que les huit compagnies regagnaient les salles, on portait secours à l'élève Guérin que l'émotion avait brisé; quand il eut repris ses sens : « Je suis officier, n'est-ce pas?... c'est que... vérifiez mon fusil... » Le malheureux avait introduit dans le canon une cartouche à balle, et son intention bien arrêtée était de ne pas survivre à une déception.

Une grande animation régnait le soir, parmi les élèves, dans la vaste cour de

Wagram. Il y avait de quoi, songez donc ! hier soldats, aujourd'hui officiers. Tous se promenaient, se félicitant, se donnant de cordiales poignées de main et faisant mille projets ; cette joie exubérante devenait plus discrète, lorsqu'on passait devant quelques groupes d'où partaient des sanglots étouffés... Pauvres jeunes gens ! Ils étaient treize. Avoir travaillé dix ans pour se faire une position... avoir passé deux années à l'école militaire, où le noviciat était bien dur à cette époque... et tout cela pour s'en aller, simples soldats, dans des régiments. Si encore ils avaient été seuls en jeu, ils auraient peut-être supporté courageusement cette rude expiation ; mais il y avait au pays un père qui était heureux en songeant à la récompense de tous ses sacrifices... une mère qui, pensant au retour de son enfant, fa-

tigué par le travail et amaigri, se disposait à le bien gâter... une sœur toute fière de donner le bras, dans quelques jours, à un bel officier orné d'épaulettes d'or...

Un roulement du tambour fit remonter les élèves dans les dortoirs : c'était la dernière nuit que l'on devait passer au *bahut* ; dix jeunes gens, unis par une mutuelle sympathie, avaient tenu conciliabule dans un angle de la cour, ils se séparèrent à ce signal, en disant : « Demain, à six heures, chez *Vachette*. »

Le lendemain, à l'heure convenue, nos dix Saint-Cyriens, exacts au rendez-vous, étaient assis à une table, copieusement et confortablement servie, dans un cabinet du restaurant *Vachette*. Ce que fut ce dîner, est-il besoin de le dire ? Ils avaient vingt ans ; ils avaient été sevrés de tout, pendant un long *carcere duro*, et ils

entrevoyaient l'avenir à travers un prisme enchanteur : l'esprit et la gaieté pétillèrent comme le champagne moussant dans leurs coupes. Au dessert, l'un d'eux se leva et dit :

— Chers amis, nous nous quitterons dans une heure, pour prendre chacun une direction différente ; et qui sait quand nous nous reverrons ? Je vous propose de nous réunir ici, tous les ans à la même date, et nous nous raconterons ce qui nous sera advenu pendant l'année écoulée ; ceux qui ne pourront venir enverront une lettre détaillée, où seront relatés et le motif de leur absence, et les faits et gestes de l'empêché.

De cette façon, nous nous suivrons, et au besoin nous nous entr'aiderons pendant toute notre carrière : Je bois, Messieurs, au *dîner des Dix*.

— Accepté ! Vive le *dîner des Dix* !

crièrent neuf voix. Et les verres s'entre-choquèrent, et l'on but à la longue réussite du projet.

Trente années se sont écoulées : c'est le jour et l'heure du banquet traditionnel ; une seule lettre est arrivée, elle est timbrée de Cochinchine ; mais à table, que de places vides ! ils ne sont plus que trois ! Des dix Saint-Cyriens enthousiastes, défiant l'avenir, réunis, le soir, dans un coin de la cour de Wagram..... six avaient disparu : ils avaient succombé glorieusement, qui en Crimée, qui en Italie, qui pendant la campagne de France, 70-71. Le repas fut long, mais, comme bien l'on pense, il ne fut pas gai.

— Sacrebleu, mes amis, dit Montluisant, colonel de cavalerie légère, malgré tous nos efforts, notre joie sonne faux ; et, maintenant que nous avons donné un

souvenir sympathique aux chers amis absents, il faut que nos discours soient à l'unisson de nos pensées..... Voyons..... que chacun de nous fouille dans son passé et dise l'incident, le fait qui lui a causé les plus vives émotions.

— Je n'ai pas besoin, moi, dit Desmazure, de chercher longtemps. Je vais vous dire comment j'ai été amené à donner ma démission, et par suite de quelles circonstances ma vie a été empoisonnée. Je suis sorti de Saint-Cyr, vous vous le rappelez, dans l'état-major, et, capitaine à vingt-sept ans, j'eus la bonne fortune d'être attaché au ministère de la guerre. Assez bien tourné, possédant quelque fortune et ardent au plaisir, j'allais tous les soirs *dans le monde*. A un bal du ministre, je remarquai une jeune étrangère belle..... comme sont belles les jeunes américaines, quand elles se mêlent

de l'être ; elle était, de plus, intelligente et bonne. Vous savez combien, dans ces familles d'outre-mer, l'accès est facile ; au bout de peu de temps, j'étais devenu le familier de la maison, et chaque fois que l'on sortait pour un bal, pour un spectacle, pour la promenade, je donnais le bras à miss Édith ; tous les soirs j'allais prendre le thé, et pendant que le père et la mère faisaient leur partie d'échecs, nous nous réfugiions, Édith et moi, dans un coin de l'appartement ; là, nous nous disions de ces riens charmants et nous parlions d'avenir.

Cet état de choses ne pouvait durer longtemps. J'étais amoureux à en perdre la tête. J'écrivis à ma mère, qui habitait la Lorraine, et la priai de venir officiellement demander, pour son fils, la main de miss Édith. Ma pauvre mère m'aimait comme on aime un fils unique ;

elle avait confiance en moi ; mais sa sollicitude s'effrayait de me voir contracter mariage avec une jeune fille de nationalité étrangère.

Je lui répondis que j'avais pris tous les renseignements : on m'avait assuré, au consulat américain, que la famille était des plus honorables, que la position matérielle était même trop belle, etc. Ma mère céda et m'annonça son arrivée pour le vendredi suivant. Je l'installai de mon mieux dans mon petit appartement, et il fut convenu que nous ferions le lendemain la grande démarche. Je voulus, dès le même soir, aller faire part de mon..... de notre bonheur à miss Édith.

Elle avait reconnu mon pas dans l'escalier, et elle m'ouvrit sans que j'eusse besoin de sonner.

— Vous paraissez radieux, mon cher

Fernand..... qu'avez-vous donc à me dire ?.....

— Mon bonheur déborde, chère amie... je suis bien heureux.....

— Voyez un peu ce que c'est, me dit-elle, en m'entraînant vers une causeuse sur laquelle elle s'assit auprès de moi..... il y a certainement entre nous un courant sympathique, car, moi aussi, je suis bien heureuse..... et quand vous m'aurez fait connaître.....

— Non, après vous, chère Édith..... j'en ai trop long à vous dire.....

— Eh bien, écoutez-moi..... vous êtes mon meilleur ami..... jamais je n'ai eu en quelqu'un plus de confiance..... je veux que vous soyez le premier à savoir la grande nouvelle..... je me marie, dans quinze jours, avec sir Edwin..... Mais qu'avez-vous donc ?...

Mes mains, qu'elle tenait pressées dans

les siennes, étaient devenues subitement glacées.

— Oh ! un étourdissement, m'écriai-je..... ce ne sera rien..... je vais aller un peu au grand air.....

Je sortis de la chambre, en vacillant sur mes jambes, je descendis l'escalier, et, tête nue, sans pardessus, je courus par les rues comme un fou.

— Que t'est-il donc arrivé, mon pauvre enfant, me dit ma mère... tu trembles... tu as la fièvre?.....

— Que vous dirai-je ? Je me mis au lit et une fièvre cérébrale me tint, pendant cinq ou six semaines, entre la vie et la mort. Quand je me réveillai de cet affreux cauchemar, mes cheveux étaient tout blancs..... et voilà pourquoi j'ai donné ma démission, et voilà pourquoi je mène depuis cette époque une vie désenchantée.

— Diable ! dit Montluisant, ton histoire

n'est pas précisément folâtre..... A ton tour, Vignerte.

— Voici la mienne, dit le sous-intendant Vignerte : J'étais adjoint de deuxième classe à L., où tenaient garnison les quatre escadrons de guerre du 11^e lanciers ; j'appris indirectement que l'*officier-payeur* faisait des dépenses exagérées, et qu'il menait un train de vie que ne légitimaient pas ses ressources personnelles. D'où lui venait cet argent ? j'eus des doutes sur sa gestion.

Afin de ne pas lui laisser le temps d'imaginer quelque supercherie, j'informai le colonel que, le jour même, à deux heures, je passerais l'inspection de la comptabilité et de la caisse du régiment. A l'heure dite, les membres du conseil d'administration étaient réunis dans le bureau du colonel, où avaient été apportés les registres et la caisse ; je

vérifiai d'abord les livres : *Inscriptions, entrées et sorties*..... il n'y avait aucune irrégularité. Je fis ouvrir la caisse et disposer le contenu sur la table : les billets d'abord, les piles d'écus et enfin les rouleaux de mille francs, dont l'extrémité supérieure ouverte laissait voir une pièce d'or. On compta, et le résultat était en parfaite concordance avec les totaux des registres. Le colonel signa le premier, puis le lieutenant-colonel ; le chef d'escadron, légèrement obèse, se pencha pour prendre une plume, et, dans ce mouvement, fit tomber un des rouleaux qui, en arrivant à terre, rendit un son sec et sourd : le rouleau s'était brisé par le milieu, et plusieurs rondelles de plomb roulaient par la chambre. A ce moment, l'officier-payeur tomba raide sur le sol, se tordant dans les convulsions d'une crise de nerfs ;

seul, le colonel garda son sang-froid :

— Messieurs, dit-il, ne bougez pas.....
dites-moi à combien se monte le déficit.....

Nous fîmes le compte, en dépouillant les rouleaux de leur enveloppe : il manquait dix-huit cents francs. Le colonel tira violemment le cordon de sonnette et un domestique parut.

— Tenez, Jean, voici la clef de mon bureau ; priez madame de N. de vous remettre dix-huit cents francs, que vous m'apporterez de suite.

Le silence qui régnait dans la chambre était effrayant : on n'entendait que les hoquets et les sons inarticulés du malheureux gisant sur le parquet. Le domestique reparut, remit la somme demandée et sortit.

— Veuillez, Messieurs, reprit le colonel, remettre tout cet argent dans la caisse, que vous refermerez à clef.....

achevez maintenant de signer le procès-verbal..... Avant de vous retirer, donnez-moi, je vous prie, votre parole d'honneur que rien ne transpirera de ce qui vient de se passer ici.....

Tous, nous nous engageâmes sur l'honneur à nous taire, et si je parle aujourd'hui, c'est que le triste héros de cet histoire est mort et que sa famille est éteinte.

— Sacrebleu, dit Montluisant, vos histoires donnent la chair de poule..... Celle que je vais vous raconter n'affecte pas ces allures mélodramatiques..... J'ai été, moi aussi, vivement émotionné, mais dans un autre sens ; vous verrez comment j'ai été guéri de ma stupide fatuité : fier de quelques avantages physiques et de certains succès de garnison, j'étais devenu fat à gifler.

Notre régiment se rendait de Limoges

dans une garnison de l'Est : on était en automne, et, cette année-là, le temps était exceptionnellement affreux. Le jour notamment où nous arrivions dans la petite ville de D...., la pluie n'avait pas cessé de tomber par rafales. Nous étions trempés et crottés comme des barbets, nos manteaux pesaient vingt livres pour le moins, et nos *talpacks* avaient un faux air de saules-pleureurs. A cause du mauvais temps je prévins mon *ordonnance*, à qui je remis mon billet de logement, que je ne me présenterais au gîte indiqué que pour me coucher, et je lui donnai l'ordre de venir de grand matin mettre mes effets en état. Vers dix heures du soir, je quittai le café, où tous les officiers étaient réunis, et je m'acheminai vers la grande place. Grâce à un réverbère providentiel, je pus découvrir le numéro 19 et je sonnai. Une jeune bonne

accorte et proprement vêtue vint ouvrir.

— Pardon, lui dis-je, je vous ai fait veiller bien tard.

— Oh ! non, monsieur l'officier, ma maîtresse est encore au salon, et elle m'a chargé de vous dire de venir lui parler, dès que vous viendriez.

Ma tenue était des moins présentables, mais j'en pris mon parti, en pensant que j'allais avoir affaire à quelque vieille douairière de province.

Je suivis donc la petite bonne qui m'introduisit dans un salon confortablement meublé et gaiement éclairé par une lampe couverte d'un abat-jour rose, et par la flamme du foyer. Je passai de l'obscurité à la vive lumière, et au lieu d'une vieille fée, que je croyais rencontrer, je me trouvai en face d'une femme charmante.

J'eus comme un éblouissement ; ma-

dame X. était assise au coin de la cheminée, sur un siège bas et capitonné ; elle pouvait avoir vingt-cinq ans. Une abondante chevelure noire encadrait bien son joli visage, qu'animaient deux grands yeux profonds, ombragés de cils longs comme ça ; elle avait la bouche un peu grande peut-être, mais de jolies dents. Un léger embonpoint donnait à ses formes des contours pleins de promesses.

Madame X. était vêtue d'une sorte de *coin de feu*, serré à la taille et croisant sur la poitrine, au moyen de gros boutons ; de ses manches, assez larges, émergeait un bras rond et blanc, terminé par une main fine et potelée. Elle m'indiqua, d'un geste, un fauteuil en face d'elle et s'excusa en souriant de m'avoir fait entrer de vive force ; puis elle m'interrogea, avec esprit et enjouement, sur ma famille, mes goûts et ma vie de garnison.

— Vous devez me trouver bien curieuse, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle..... Que voulez-vous, je vis en ermite, dans cette petite ville perdue..... je ne sais absolument rien et je désire tant savoir..... vous voudrez bien, j'espère, me faire le plaisir de prendre une tasse de thé avec moi.

— De grand cœur, Madame, je suis à la fois confus et bien heureux.

Madame X. sonna et la petite bonne parut.

— Miette, lui dit-elle, installe tout ce qu'il faut pour le thé..... tu apporteras la bouilloire ici, puis tu pourras te retirer dans ta chambre..... je n'aurai plus besoin de toi.....

— Ainsi, Monsieur, reprit-elle, vous aimez bien votre carrière !.....

— Oui, Madame, je ne trouve pas au monde de plus beau métier.....

— Oh ! mon rêve à moi eût été d'être

la femme d'un officier..... d'un officier de cavalerie..... j'aime tout ce qui est militaire, et, ce matin, lorsque les sons de votre musique sont arrivés jusqu'à moi, je me suis précipitée à la fenêtre..... J'ai vu ranger votre régiment sur la place et, bien que vous fussiez tous souillés de boue, j'ai trouvé cela magnifique..... J'ai particulièrement distingué, je ne devrais pas vous dire ces choses, certain officier, maniant avec beaucoup de grâce un fort joli cheval; de suite, j'ai souhaité de pouvoir lui donner asile pour cette nuit : car vous ne faites pas séjour à D..., je crois.....

— A mon grand regret, Madame, car j'aurais désiré pouvoir venir demain, dans une tenue plus convenable, vous offrir mes hommages.....

— Mais je les accepte, reprit-elle avec un frais éclat de rire, dans votre tenue de cheval.....

En ce moment le couvercle de la bouilloire carillonnait ; soulevé par chaque bouillon, il faisait entendre des appels désespérés.

— Mais, nous oublions notre thé, dit-elle en se penchant vers le feu..... Venez à mon aide, Monsieur..... je me brûle..... Je me penchai aussi, ses cheveux effleuraient mon visage et me donnaient le frisson, ma main rencontra sa main, je me hasardai à la presser et je crus sentir que la pression m'était rendue. La glace était rompue : nous prîmes le thé avec un entrain ravissant, nous causions à bâtons rompus, en riant et en faisant mille folies ; si l'étiquette, si les convenances mêmes n'étaient pas correctement observées, le diable n'y perdait rien.

— Mais, Monsieur, je crois que vous vous trompez..... vous buvez dans ma tasse.....

— C'est, lui dis-je après avoir bu, que je tiens absolument à connaître votre pensée.

— Eh bien, me dit-elle, en me regardant dans les yeux d'un air provocant, l'avez-vous devinée?.....

Je tombai à genoux et lui pris les mains que je baisai avec passion.

— Madame, murmurai-je assez haut pour qu'elle l'entendît, je vous aime!.....

Un quart d'heure après elle s'échappait de mes bras.

— Tenez, me dit-elle en me montrant un livre mis en évidence sur la table, lisez... C'était un volume de Stendhal, ouvert au chapitre : « De l'amour par coup de foudre ». Quand je me retournai, elle avait disparu ; je me précipitai dans le corridor, et le bruit de deux tours de clef dans la serrure m'indiqua la porte de sa chambre ; je parlentai :

— De grâce, Madame, ouvrez-moi... je vous en supplie.

— Non, Monsieur, dit-elle à voix basse, e ne me pardonnerais jamais... si je redoublais ma faute... je me mépriserais... Adieu Monsieur... votre chambre est préparée au premier.

Comme bien vous pensez, je ne pus fermer les yeux, et, au petit jour, je me disposais à tenter un nouvel effort et à aller faire mes adieux à mon étrange hôtesse, lorsque mon ordonnance entra dans ma chambre...

— Mais il me semble, interrompit Vignerte, que ta fatuité n'a pas eu là sa leçon.

— Non, certes ; elle n'en devint que plus impertinente ; mais attendez la fin. Vous vous souvenez de Foubert, notre ancien à Saint-Cyr, un brave garçon, qui n'avait contre lui que son avarice.

Neuf mois après l'aventure que je viens de vous conter, une permutation l'amena à mon régiment. Il y était depuis quelques semaines, lorsque, un soir, il arriva en retard à la popote en froissant un télégramme qu'il tenait à la main.

— Que t'arrive-t-il donc, Foubert, lui cria-t-on, tu parais furieux?...

— On le serait à moins : Je reçois à l'instant une dépêche m'annonçant que madame X... vient d'accoucher d'une petite fille et que la mère et l'enfant se portent bien. Rien de plus naturel, n'est-ce pas? Eh bien, ce fœtus maudit me vole vingt mille livres de rentes. Voici comme : Un mien cousin, M. X..., habitant D.. , avait épousé une jeune fille, n'apportant en dot que sa beauté et son esprit ; le contrat de mariage ne lui reconnut pas un radis, et, comme son mari était jeune et vigoureux, qu'il comptait sur une

nombreuse lignée, il ne songea pas un instant à faire un testament. Mais voici que le 5 août dernier, mon cousin passe subitement de vie à trépas, laissant une veuve sans enfant, partant sans ressources ; je versai un pleur sur le défunt, puis je me frottai les mains en songeant à la fortune qui m'arrivait, car j'étais son plus proche parent.

Le 20 septembre, qu'est-ce que j'apprends par un notaire de D... ? que madame X... venait de déclarer officiellement qu'elle était enceinte ! et qu'en vertu de l'article 393 du Code civil, j'étais nommé *curateur au ventre* !... Curateur au ventre !... Cré mille pipes de bois ! la jolie fonction pour un officier de cavalerie ! Peu à peu pourtant, je me rassurai... la grossesse était-elle bien certaine ? n'était-elle pas sujette à mille accidents ?... enfin, pour que ma-

dame X... héritât à mon détriment, il fallait, en vertu de l'article 315 (vous voyez que je suis ferré sur le Code), que l'enfant vînt au monde, viable, dans les trois cents jours qui suivraient le décès du mari. Or, c'est demain, 2 juin, qu'allait expirer le délai fatal, et c'est aujourd'hui que je reçois... Ah ! ne trouvez-vous pas qu'il y a de quoi devenir enragé ?

J'avais écouté le récit de Foubert avec une vive émotion : Madame X... à D..., c'était, il m'en souvenait, le 1^{er} septembre..., vingt jours avant sa déclaration... les dates concordaient !... Sans nul doute, j'étais la cause déterminante de tout ce qui était arrivé ! Non seulement j'avais fait un tort réel à Foubert, mais ma fatuité venait de recevoir un rude échec. Ainsi, ce gracieux cavalier que l'on avait admiré... ces coquetteries, ces

chatteries pendant la soirée... cette page cornée du volume de Stendhal... tout cela n'était que comédie ! tout cela n'était que le calcul intéressé d'une petite veuve rouée ! Ah, mes amis, quel seau d'eau froide ! Je vous l'ai dit, la cure fut radicale. Quant aux conséquences pécuniaires, après réflexion, je finis par m'en consoler : en somme, grâce à moi, une fortune venait d'échoir à une mère de famille, et le dommage portait sur un avaricieux, qui était de beaucoup le plus riche de nous tous, sur ce pingre de Foubert qui, le croiriez-vous, lorsque la sonnerie du boute-selle venait le surprendre fumant, éteignait son cigare en le pressant délicatement sur le fourreau de son sabre et le remettait consciencieusement dans l'étui.

PASSÉ AU 13^{me}

« Il est passé au 13^{me}. » Telle est la formule en usage, chez les anciens élèves de l'École polytechnique, pour désigner un camarade devenu fou : la proportion est de un sur treize, c'est effrayant ; d'où l'on est en droit de conclure que, comme l'estomac, le cerveau ne peut supporter qu'une certaine dose d'aliments.

René Tavernier, entré à l'École polytechnique à la limite d'âge *minima*, en était sorti avec le numéro 1 ; il était

donc libre de choisir une des carrières civiles ; au grand étonnement de tous, il opta pour l'artillerie. A l'école d'application, il ne tarda pas à perdre beaucoup de rangs ; il était toujours le premier en matière scientifique, mais pour les exercices militaires et pour l'équitation, il avait des notes déplorables.

En outre, toutes les exigences de tenue et de discipline échappaient à son entendement.... Il avait oublié de mettre son col, plusieurs boutons manquaient à sa tunique ou ne tenaient plus que par un fil : la belle affaire !... Il n'arrivait aux appels que deux ou trois minutes après le roulement du tambour : Y avait-il là de quoi crier si fort.... Son cheval, au lieu de tourner en cercle comme les autres, s'obstinait à suivre la ligne droite : Eh bien, après ?... Puis le capitaine instructeur avait une façon si drôle

d'enseigner ; ainsi, à la théorie pratique :

— M. Tavernier, vous aurez deux jours de consigne.... rentrez dans le rang, vous ne savez pas la *leçon*.

— Je vous ferai observer, mon capitaine, que ce n'est pas le moyen de me l'apprendre.

— Vous aurez quatre jours de plus.

— Je suis heureux, mon capitaine, que vous ayez compris la justesse de mon observation.

Pourquoi diable ce singulier *type* avait-il choisi la carrière militaire ? Décidément, comme disaient ses camarades, il avait déjà « une araignée dans le plafond ». Au régiment, ce fut bien pis : les jours d'arrêt tombaient dru comme grêle sur le lieutenant Tavernier, qui s'en consolait en *potassant les x*. Il envoyait de temps à autre, à Paris, des solutions de problèmes, des aperçus nouveaux sur le



calcul différentiel et intégral, qui lui valurent des lettres de félicitation de la part des *Bertrand*, des *Hermite* et autres princes de la science.

On comprend que, dans ces conditions, le lieutenant ne pouvait avoir de prétentions *au choix*; en effet, il passa capitaine en second, avec *l'annuaire* sous le bras, c'est-à-dire à l'ancienneté : c'est à cette époque que je l'ai connu.

Il comptait au 8^e d'artillerie, en garnison à Metz. Sa figure exprimait la bonté ou plutôt la placidité, ses traits étaient réguliers ; on voyait derrière ses lunettes, dont la monture était à peine perceptible, deux grands yeux béats, dont le regard était difficile à rencontrer, il ne paraissait nullement surpris de ses excentricités, et son originalité, pour ne pas dire plus, était proverbiale dans le monde militaire.

Tavernier occupait, rue des Bénédictins, un appartement composé d'une petite chambre à coucher et d'un vaste salon, dont le parquet était couvert de tapis ; il n'y avait d'autres meubles, à l'exception des sièges, qu'un piano entre les deux fenêtres, et une table ronde dans une encoignure. Cette disposition lui permettait de se mouvoir à l'aise, sans rencontrer d'obstacles, car il passait, à se promener, une bonne partie de la journée et de la nuit.

Sur la table, se trouvaient en permanence une bouteille d'absinthe, une de sirop, plusieurs carafes pleines d'eau, des verres et des assiettes chargées de bonbons et de gâteaux : Son ordonnance avait l'ordre de combler les vides chaque matin. Il me faut dire de suite à quoi servaient ces approvisionnements : tous les jours, de quatre heures et demie à six heures,

mesdames les *Irrégulières* les mieux posées, conviées en bonne et due forme, se donnaient rendez-vous dans ce salon. Rien n'était curieux, je vous assure, comme le spectacle de cette bizarre réunion : figurez-vous *ces dames*, en toilettes plus ou moins tapageuses, réunies par groupes, babillant, disant du mal des petites camarades, riant et picorant des friandises. Elles étaient groupées de façon à former un couloir, dans lequel le maître de céans se promenait les mains derrière le dos.

La tenue du capitaine avait aussi son cachet ; il était revêtu d'une longue houppelande en toile perse, à ramages pour l'été et en soie ouatée pour l'hiver, il avait des babouches à bouts recourbés, et sur la tête une petite calotte. En passant devant chaque groupe, il adressait à quelques-

unes de ces dames un mot gracieux.

— Chère belle, vous n'êtes pas venue hier, j'étais inquiet sur votre santé.

— Chère belle, vous avez un chapeau qui vous sied à ravir.

— Chère belle, vos *petites quenottes* d'épagneul croqueraient volontiers un gâteau, etc., etc. Puis, retombant dans son mutisme habituel, il continuait sa promenade, absorbé dans ses rêveries.

Les façons de gentilhomme avec lesquelles il les avait accueillies avaient tout d'abord dérouté *ces dames*; c'était si différent de ce qui se passait d'ordinaire; puis elles s'y étaient accoutumées; quelques-unes même exagéraient les bonnes manières : cela les rehaussait dans leur propre estime.

En vérité, à part les rudes assauts qui se livraient autour de la table ronde, on se serait cru parfois dans un monde de

bon aloi. Tout dans cette réunion, si étrange qu'elle fût, était des plus convenables ; un seul incident, un jour, vint en troubler l'urbanité.

Une jeune *chère belle*, dame des chœurs au théâtre, répondant au nom de Camélia... (Quelle est donc l'étymologie de ce nom charmant ? demandai-je à un camarade grincheux : — *Camelus*, parbleu!)... Camélia donc s'avisa de chiper au magasin des accessoires, une sorte de calotte en carton, simulant un crâne chauve, au centre de laquelle était fixée une longue tresse de cheveux : cet objet servait sans doute dans la figuration du *Caïd*. Au moment où le capitaine venait de la dépasser, la jeune *irrégulière* lui enleva sa calotte, et lui substitua celle d'*Ali-Bajou*, en disant : Voilà le mandarin ! Un éclat de rire général accueillit cette mauvaise plaisanterie ; Tavernier,

surpris de ce manque d'égards et ne se rendant pas bien compte de ce qui venait de se passer, arracha le corps du délit; il pâlit, ses yeux prirent une expression terrible qui fit trembler la coupable, puis, étendant le bras vers la porte, il ne prononça que ces trois mots :

— Je vous chasse.

Les *chères belles* n'eurent plus envie de rire.

Lorsque cinq heures sonnaient à la pendule, Tavernier s'arrêtait brusquement.

— *Chères belles*, disait-il, je suis au regret de suspendre vos conversations, mais je vous prie, en grâce, de m'accorder cinq minutes de silence. Il ouvrait la fenêtre au large, se mettait à son piano, et jouait deux ou trois minutes, puis il se penchait, anxieux, prêtant

l'oreille au dehors ; ensuite, il revenait à son piano et exécutait encore quelques mesures. Il fermait alors la fenêtre, et inscrivait rapidement ses impressions sur un calepin.

— Maintenant, *chères belles*, vous pouvez reprendre votre charmant babil.

On pourrait s'imaginer peut-être, qu'en accueillant chaque jour ces femmes de bonne volonté, Tavernier n'avait d'autre but que de se créer une sorte de harem, ce qui lui permettrait de jeter le mouchoir à son choix, à son heure ! On se tromperait étrangement. Ces dames venaient ensemble, et en plein jour ! pas une ne revint seule et la nuit ! plusieurs même se sentirent froissées de ce manque de procédés. Ah ! l'infortuné capitaine avait bien d'autres soucis au cœur : il aimait éperdument une femme du monde, qui habitait un hôtel situé presque en face de

sa maison ; pourtant il ne lui avait jamais parlé... l'avait-il vue seulement... Une silhouette lui était apparue, le soir, au travers des rideaux, et c'était tout ; en revanche, il l'avait entendue souvent toucher du piano ; que se passa-t-il alors dans ce pauvre cerveau endolori ?

..... Par la musique, ils pouvaient échanger leurs pensées... la musique est une langue idéale, qu'*elle* et lui savaient seuls comprendre... donc, avec leurs pianos, sans mettre personne dans la confiance, sans redouter le moindre scandale, ils se mettaient en rapports intimes...

Elle le mettait au courant de sa vie... elle était bien malheureuse... mariée très jeune à un homme positif et despote, elle s'étiolait comme une fleur privée d'eau et de lumière... elle le remerciait de son amour... c'était sa consolation, son espoir...

Lui, de son côté, lui jurait un dévouement sans limites. — Il ne vivrait que par elle et pour elle... il voulait être son sauveur, et il aspirait au moment où il pourrait la soustraire à cette vie de tortures...

On se souvient que Tavernier inscrivait chaque soir ses conversations imaginaires ; voici la dernière page de son carnet, retrouvée dans sa chambre, après qu'il l'eut quittée :

Lui : Je n'ai pu fermer les yeux cette nuit, ma chère âme, à la pensée de vos misères... J'ai pleuré... je veux vous sauver... dites un mot, et j'accours...

Elle : Ma vie n'est plus supportable ... viens, mon bien-aimé, je t'attends...

Lui : Merci..... j'irai te prendre à dix heures..... une chaise de poste nous attendra à l'angle de la rue...

Ce soir-là, en effet, vers dix heures,

Tavernier, en costume de voyage, vint sonner à la porte de madame de V. : « Annoncez le capitaine Tavernier, » dit-il au domestique qui vint lui ouvrir. M. et madame de V. étaient assis auprès de la cheminée : Monsieur lisait, Madame travaillait à une tapisserie.

— A quoi dois-je l'honneur de votre visite ? monsieur le capitaine, dit M. de V.

— Monsieur, je viens chercher Madame...

— Comment, vous venez chercher ma femme ?... Si c'est une plaisanterie, capitaine, je vous déclare...

— Ce n'est pas une plaisanterie, Monsieur... je sais ce que Madame a souffert dans cette maison... d'ailleurs, c'est convenu entre nous...

— Comment, ma femme vous a dit...

— Madame ne m'a rien dit ; mais son piano a parlé...

M. de V. remarqua alors le regard égaré de son interlocuteur ; il comprit tout, et d'un coup d'œil, rassurant madame de V. qui, effrayée, s'était rapprochée de lui, il reprit :

— Soit... je consens à tout... ma femme va aller faire ses derniers préparatifs de départ... mais au moment de la quitter... vous m'autoriserez bien, capitaine, à lui faire quelques recommandations...

— Parfaitement... parfaitement...

M. de V., en soutenant sa femme, qui tremblait sur ses jambes, la conduisit à la porte de sa chambre, et lui dit à voix basse : « Dites à Pierre d'aller chercher immédiatement le commissaire de police du quartier, et de le ramener tout de suite ; » puis il revint s'asseoir auprès de Tavernier :

— Ainsi, capitaine, vous voulez em-

mener ma femme, parce qu'elle souffre trop ici... c'est là un beau dévouement...

— Ce n'est pas du dévouement... je l'aime de toutes les forces de mon âme...

— Mais, dit M. de V., où comptez-vous la conduire ?

— En Italie d'abord, puis en Espagne, ensuite à Jérusalem...

— Parfait; mais pour faire un aussi long voyage, avez-vous les ressources nécessaires ?

— Parfaitement...

Et Tavernier, ramenant sur le devant une sacoche qui pendait sur le côté, appuya sur le bouton et l'ouvrit; il renversa le contenu sur sa main, et montra, d'un air triomphant, sept ou huit pièces de cinq francs, et dit :

— Voilà.

— Vous êtes véritablement en mesure de ce côté, dit M. de V...; maintenant vos papiers sont-ils en règle ?

— Je n'en ai pas, dit Tavernier; mais s'il survient quelque difficulté, je dirai que je suis capitaine d'artillerie, et cela suffira.

— Je crains bien...

En ce moment on frappa à la porte, et le commissaire de police entra :

— Je suis bien aise de vous voir, Monsieur, dit M. de V.; voici le capitaine Tavernier qui se propose de partir avec ma femme... mais il n'a pas de papiers...

— Alors, dit le commissaire, le capitaine n'ira pas loin sans être inquiété... Seulement, s'il veut bien m'accompagner je lui ferai délivrer de suite un passeport en règle...

— Soit, dit Tavernier, mais hâtons-

nous... la chaise de poste nous attend...

Ils allaient sortir, lorsque le capitaine aperçut le piano :

— Permettez, Monsieur, que je prévienne Madame, pour qu'elle veuille bien m'attendre quelques minutes. Il fit quelques accords, puis suivit le commissaire.

Quand tous deux furent partis, madame de V. entra, toute tremblante, et se jeta dans les bras de son mari :

— Mais il est fou, dit-elle.

— Fou de vous, dit M. de V. en embrassant sa femme... C'est ma faute aussi, ma chère Gabrielle, pourquoi vous ai-je rendue si malheureuse?...

Le lendemain, Tavernier, escorté d'un de ses camarades, partit pour Paris ; on lui avait persuadé que l'autorisation du ministre de la guerre lui était indispensable ; on le conduisit au Val-de-Grâce, où

il fut mis en observation ; son état empira de jour en jour.

Si vous visitez l'hospice de Charenton, vous pourrez voir, dans la grande cour, un pauvre insensé se promenant les deux mains derrière le dos ; chaque fois qu'il arrive auprès d'une fenêtre, il fait courir ses doigts sur l'entablement, comme sur un clavier, il se penche en arrière et écoute, puis il continue sa promenade... et toujours et toujours... c'est René Tavernier, qui est passé au 13^e.

MAX LA GARDÈRE

Ce jour-là, le Havre était en fête et en grand émoi ! Aucune autre ville ne se prête mieux à la décoration extérieure, le cadre semble fait exprès ; chacun sait que les bassins arrivent presque au cœur de la ville, et l'on s'explique ce mot de ce Havrais patriote : « Chez nous, en tournant l'angle d'une rue, on peut se heurter contre un vaisseau à trois ponts ». Les navires, venus de tous les points du globe, étaient alignés et amarrés à l'extrémité des bassins ; ils étaient lavés,

astiqués, fourbis, et les pavillons multicolores, hissés au haut des grands mâts, claquaient au vent ; tous les hommes d'équipage étaient perchés sur les vergues, appuyant une main sur l'épaule du voisin, et, de l'autre, agitant en l'air leurs petits chapeaux enrubannés. Dans les rues, aux balcons et aux fenêtres pavoisés on voyait des femmes en grande toilette, de gros bouquets à la main ; des deux côtés de la grande artère qui va de la ville à la gare, étaient rangées les écoles, les institutions et les corporations de toutes sortes ; des troupes d'infanterie formaient la haie.

Vers le milieu de la grande avenue, et par le travers, on avait édifié un arc de triomphe gigantesque, au pied duquel étaient entassés pêle-mêle tous les produits coloniaux. On était à la fin de l'été, le soleil s'était mis de la fête, et,

durant toutes choses, contribuait à donner à ces préparatifs un aspect féerique. Bientôt la foule devient houleuse et bruyante, tous les regards se portent vers la gare d'où commençait à déboucher le cortège impatiemment attendu.

C'était d'abord un peloton à cheval des notables de la ville, en frac boutonné, en culotte de peau et en bottes à l'écuyère; puis une élégante américaine attelée de quatre chevaux, conduits à la Daumont, où se trouvaient l'Empereur et l'Impératrice; venaient ensuite plusieurs officiers d'ordonnance et enfin un escadron du 8^e hussards. Les Havrais reconnaissants, à cause d'importants travaux hydrauliques exécutés sur l'ordre du souverain, avaient eu à cœur de le dédommager du froid accueil qui lui avait été fait par Rouen, la vieille cité

rivale ; aussi les vivats et les acclamations s'entendaient de toutes parts.

Au moment où le peloton de tête s'engageait sous l'arc de triomphe, deux fantassins formant la haie sont jetés à terre, et, par le créneau, un homme, tête nue, les vêtements en lambeaux, s'élance, franchit le trottoir et arrive sur la chaussée ; il allait atteindre la voiture impériale, lorsqu'il est renversé et foulé dans la poussière par le cheval d'un officier de hussards, qui, en deux bonds, est arrivé à temps. Du même coup, désarçonné par un écart de sa monture, l'officier est projeté contre l'angle du trottoir : Tout ceci s'était passé avec la rapidité de l'éclair et la marche du cortège ne fut pas un instant interrompue.

Des agents de la sûreté, disséminés dans la foule, se précipitent sur ce misérable qui, sans doute, a prémédité

un criminel attentat..... C'était un pauvre diable sollicitant un secours et tenant encore, à la main, un placet qu'il voulait remettre lui-même. Quant à l'officier, il avait la cuisse cassée : on alla quérir un brancard, et, par des rues détournées et désertes, on transporta le blessé à l'hôpital militaire. Cet officier était un lieutenant de hussards, dont je vais dire la triste odyssée.

Max La Gardère était un garçon intelligent, des mieux doués, mais mal équilibré ; sa nature offrait une foule de contrastes, c'était un mélange d'extrême faiblesse et de grande énergie. Sorti *fruit sec* de Saint-Cyr, il fut envoyé, comme simple soldat, dans un régiment d'infanterie ; là, il se remit vaillamment au travail et, au concours suivant, entra à l'école militaire avec le numéro 1. Il se maintint dans les premiers rangs,

et, passant en seconde année, il fut nommé sergent-major. Le pauvre La Gardère prit au sérieux ses galons et s'avisa, ce qui ne s'était jamais vu, de punir un camarade de promotion. Ce soir-là, tous les *anciens* se réunirent en *meeting* sous les grands arbres du quinconce, et il fut décidé, à l'unanimité, moins une voix, que le sergent-major La Gardère serait mis en quarantaine ; la voix dissidente était celle d'un camarade d'enfance qui subit, pendant quarante jours, l'ostracisme dont était puni son ami.

A la sortie de Saint-Cyr, La Gardère eût pu, par son rang, concourir pour l'état-major, mais il choisit l'arme de la cavalerie, et, après son cours de deux ans à Saumur, il fut nommé au 8^e hussards.

Quatre ans après, le régiment du lieutenant Max La Gardère tenait garnison à Saint-Germain ; il semblait que, cet hiver-

là, les habitants fussent piqués de la tarentule : on dansait partout ; les bals et les soirées se succédaient sans interruption. Par sa beauté et son grand cachet de distinction, mademoiselle Valentine de T. était, sans contredit, la reine de toutes ces fêtes.

Cette jeune fille avait la taille fine et élancée, des mains et des pieds de duchesse ; une abondante chevelure noire, ondulée, encadrait bien son pur ovale ; elle avait le teint mat, les dents petites et nacrées, des yeux noirs bien fendus et veloutés, dont les longs cils se relevaient vers le bout : ces yeux-là savaient, à l'occasion, fasciner et troubler.

Valentine de T. était née à la Martinique ; orpheline à seize ans, elle avait été amenée en France, et confiée aux soins de son parent et tuteur M. Sabatier, qui habitait Saint-Germain.

M. Sabatier, veuf sans enfant, se réjouit tout d'abord de cette tutelle : « Il aurait désormais un but dans la vie... sa pupille remplacerait sa famille perdue et lui créerait un foyer... Il avait bien des habitudes, des manies avec lesquelles il faudrait rompre ; mais que de bonnes compensations dans les caresses et les attentions de sa fille adoptive... » Ses illusions ne furent pas de longue durée.

Frivole et ardente au plaisir, Valentine avait, au plus haut point, l'indépendance du cœur. S'habiller à la dernière mode, briller dans les réunions, telle était son unique préoccupation. M. Sabatier comprit dès lors que le seul moyen de recouvrer sa liberté était de marier sa pupille ; sa dot, il est vrai, était des plus minimales, mais sa beauté pouvait, dans une certaine mesure, y suppléer ; puis il comp-

tait sur l'habileté et la coquetterie de Valentine, dont il connaissait les aspirations.

Max La Gardère, brillant cavalier et danseur infatigable, était convié partout; il ne tarda pas à subir le charme de la belle créole, et en tomba, comme il disait, *perpendiculairement* amoureux.

Ai-je besoin de dire que Valentine s'aperçut de suite de l'impression qu'elle avait produite : aussi avec quel soin s'étudia-t-elle à aviver la passion du jeune officier ; le pauvre Max était pris au trébuchet.

A un bal de la Sous-Préfecture, La Gardère alla droit à M. Sabatier ; il demanda et obtint facilement une entrevue pour le lendemain ; à l'heure exacte, il était au rendez-vous.

— Monsieur, dit-il, je vous prie d'excuser ce qu'il y a d'incorrect dans ma

démarche... C'est, accompagné de ma mère, que je devrais être ici... Je n'ai pu attendre... J'aspire à la main de mademoiselle de T..., et je serais bien heureux si vous me laissiez espérer...

— Votre démarche, Monsieur, dit M. Sabatier, nous honore, ma pupille et moi; mais je ne dois pas vous laisser ignorer que Valentine n'a pas de fortune... Si donc de votre côté...

— Orphelin de père, je jouis de mon héritage paternel, ce qui constitue déjà une modeste aisance... J'ai encore ma mère... enfin, j'ai ma position...

— Je sais cela, Monsieur, dit M. Sabatier. Puis, après quelque hésitation... n'avez-vous pas été blessé sérieusement, au Havre, dans certaines circonstances?...

— C'est parfaitement exact, dit Max; mais quel rapport y a-t-il?...

— Aucun, Monsieur... aucun... mais

on m'avait parlé de cette aventure, et je voulais savoir si elle était vraie... Eh bien ! monsieur La Gardère , vous comprenez que je ne puis rien décider... Il faut que je cause de tout ceci avec ma pupille, qui est la plus intéressée dans la question... Je vous promets de ne faire aucune opposition... Revenez donc dans huit jours et je vous donnerai une réponse définitive.

Max La Gardère se retira le cœur tout plein ; quant à M. Sabatier, il eut le soir même une longue conversation avec Valentine, et, le lendemain, dès l'aube, il partait pour Paris ; il se faisait conduire aux Tuileries et sollicitait une audience de M. Mocquart. Encouragé par le chef du cabinet de l'Empereur, il exposa sa requête : « Sa pupille, mademoiselle de T..., était demandée en mariage par un jeune officier de hussards... Ces enfants

s'adoraient, mais n'avaient pas de fortune... Ah ! si l'Empereur savait !... le lieutenant La Gardère, lors du voyage au Havre, s'était brisé la jambe en sauvant la vie de l'Empereur et de l'Impératrice. L'officier ignorait cette démarche et même il avait le cœur si haut placé qu'il refuserait absolument quoi que ce soit... mais la bienveillance impériale pourrait peut-être se reporter sur la fiancée... » M. Mocquart assura qu'il allait faire faire de suite une enquête, qu'il parlerait à l'Empereur et qu'il ne tarderait pas à envoyer sa réponse.

Six jours s'écoulèrent, et, le septième au matin, Valentine, pâle d'émotion, entra dans la chambre de son tuteur ; elle apportait un large pli, sur l'enveloppe duquel on lisait en caractères bleus : « Cabinet de l'Empereur ». M. Sabatier brisa fiévreusement le cachet, et, lorsqu'il

déploya la missive, ses mains tremblaient. Voici, en substance, ce qu'elle contenait : L'Empereur regrettait de n'avoir pas récompensé plus tôt un acte de dévouement si spontané, et, pour ménager de nobles susceptibilités, il s'engageait à doter la fiancée du lieutenant La Gardère et à signer au contrat.

Qui fut contente ? Ce fut Valentine : « Elle allait être riche et pourrait tenir un rang digne d'elle..... il lui fallait, à la vérité, épouser un modeste petit officier ; mais, mari pour mari, autant celui-là qu'un autre..... Comme conséquence d'une haute signature, elle était certaine d'une invitation spéciale à tous les bals des Tuileries..... »

Qui fut content ? Ce fut le faux bonhomme Sabatier : « Il allait reconquérir sa liberté..... un peu de cet honneur rejaillirait sur lui..... il y avait toutefois

un point noir dans sa joie : ce qu'il avait fait n'était pas très loyal, car il avait agi sans l'assentiment du lieutenant..... Après tout, c'était pour leur bien à tous deux..... bah ! un amoureux..... Valentine était de taille à l'*entortiller*..... » Bref, un mois après, le mariage eut lieu à la cathédrale ; le ban et l'arrière-ban de la société furent conviés, et le colonel, qui servait de père au jeune officier, avait fait venir la musique du régiment ; la cérémonie fut splendide.

A peine mariée, Valentine loua un vaste appartement et organisa sa maison. Les soirs où elle ne *sortait* pas, elle recevait ; elle montait à cheval, toujours escortée par plusieurs jeunes officiers, qu'elle retenait invariablement à dîner ; elle allait fréquemment à Paris, et faisait de longues stations chez la modiste ou la couturière à la mode, etc., etc.

La Gardère, pris de vertige à la vue de toutes ces dépenses hors de proportion, se hasardait, de temps à autre, à faire quelques observations; il lui était répondu :

« — Que voulez-vous, mon cher, je ne puis faire moins..... position oblige, et, d'ailleurs, en vous posant ainsi, je travaille à votre avancement. »

Si encore il avait eu des compensations intimes..... mais non, dans cette vie toute en dehors, il n'y avait pas de place pour un moment d'expansion, pour un élan de tendresse; il ne possédait pas sa femme.....

Toutes les fois que Max entraît dans l'appartement de Valentine, aspirant après une de ces bonnes causeries à deux qui réconfortent, il la trouvait toujours en nombreuse compagnie, ou en conférence avec quelque ouvrière ou femme de

chambre, et causant chiffons ; elle lui disait alors :

« — On ne voit que vous ici, mon cher, vous n'allez pas assez au *quartier*, vos hussards vous réclament. »

Les mémoires de fin d'année tombèrent dru comme grêle, et l'héritage paternel, qu'on avait dû réaliser, suffit à peine pour payer tous les fournisseurs.

La Gardère était bien malheureux, mais il cherchait encore à se faire illusion : c'étaient les frais d'installation qui les avaient obérés ; maintenant qu'ils étaient munis de toutes choses, les dépenses allaient reprendre un cours normal. Hélas ! le train de vie, loin de diminuer, alla toujours en augmentant. Valentine avait des fantaisies ruineuses : elle voulut faire faire son portrait par un peintre en vogue, et pria ses cavaliers ordinaires de l'accompagner aux séances ;

ce peintre, en effet, ne voulait pas qu'on posât devant lui; il entendait saisir la nature sur le vif, et exigeait que son modèle causât et badinât tout comme dans un salon. Lorsqu'il reçut la note de l'artiste, Max fut effrayé.....

Que faire? Sa réserve était épuisée; il prit une résolution soudaine; il fit prier sa femme de le recevoir sur-le-champ :

— Que me voulez-vous encore, dit-elle..... à votre figure de l'autre monde, je devine que vous venez sans doute me faire quelque remontrance.....

— Non, Valentine; je viens vous parler sérieusement..... J'ai reçu la note du peintre qui a fait votre portrait..... ces choses-là se paient dans la huitaine, et, comme je n'ai pas d'argent, je vous prie de me donner votre signature, pour pouvoir prélever le montant de ce mémoire sur votre dot.....

Le visage de Valentine prit une expression terrible et méprisante à la fois.

— Depuis quand, dit-elle, les maris se font-ils entretenir par leurs femmes?... Vous jouez là, mon cher, un triste rôle... Non, Monsieur... cette dot est à moi, et vous n'y toucherez pas.

— Mais je vous répète, Valentine, que je n'ai plus d'argent....

— Si vous n'avez plus d'argent... eh bien... eh bien, d'autres en auront pour vous !

En entendant cette insultante menace, La Gardère faillit tomber ; une sueur froide lui perla aux tempes ; il se retira en chancelant dans sa chambre et s'affaissa sur un fauteuil. Il était anéanti et son cœur battait à lui rompre la poitrine ; il avait devant lui une panoplie et ses yeux ne pouvaient se détacher d'un revolver qu'il savait chargé : « C'était la

seule solution possible, car, malgré tout, il sentait qu'il aimait encore une pareille femme... Ce serait le repos après tant de misères... mais il tuerait, du même coup, sa mère... Sa mère... comme il l'avait négligée!... Elle lui pardonnerait certainement, parce qu'elle le croyait heureux... Comme il se sentirait soulagé s'il pouvait s'ouvrir à elle, épancher son cœur dans le sien... Il partirait sans plus tarder. »

La Gardère demanda et obtint une permission de quatre jours.

L'arrivée de son fils causa à madame La Gardère une si grande joie que Max ne se sentit plus le courage de l'attrister par ses confidences; il s'efforça donc de paraître gai et insouciant, mais sa gaieté sonnait faux; d'ailleurs est-il possible de mettre en défaut la clairvoyance d'une mère? Dès la première soirée :

— Max, mon cher enfant, tu me caches quelque chose... tu souffres...

— Je t'assure, mère...

— Tiens, interrompit-elle, assieds-toi là, sur ce tabouret, à mes pieds, comme tu faisais quand tu étais tout petit et que tu avais un gros chagrin...

Elle lui prit la tête dans ses mains et le baisa au front.

— Tu pleures... c'est donc bien sérieux... je t'en supplie, dis-moi tout...

— Eh bien, dit-il, j'ai de gros embarras d'argent...

— D'argent?... Ce n'est que cela... mais je t'en donnerai, moi, de l'argent... j'en ai bien trop... je vendrai ma ferme dont je n'ai pas besoin... tu sais bien, notre ferme de Germonville?

— Oh ! mère, que tu es bonne...

— Ah ! tu m'as fait une belle peur, va !... Je craignais que tu ne fusses mal-

heureux en ménage... *Elle t'aime bien au moins?*

— Oui, mère.

— Suis-je assez sotte pour te faire une pareille question ! Qui donc ne t'aimerait pas, toi si bon, si dévoué?... Et maintenant, Monsieur, que vous n'avez plus de motif pour être triste, vous allez faire de suite une risette à votre maman, toujours comme quand vous étiez tout petit...

Max revint à Saint-Germain, porteur d'une somme de quinze mille francs, avance faite par le notaire sur le prix de la ferme. Cette fois encore, les fournisseurs furent payés intégralement.

Quatre mois à peine étaient écoulés, lorsque La Gardère fut mandé *au Rapport*.

— Monsieur, dit le colonel, vous me paraissez avoir une façon de vivre peu en harmonie avec vos revenus... Je ne

me serais pas immiscé dans votre vie privée si je n'avais reçu ces jours derniers certaine réclamation... J'ai voulu vous avertir... Je serais désolé de faire contre vous une plainte dont vous comprenez les sérieuses conséquences... Allez, Monsieur, et ne tardez pas à prendre vos mesures.

En quittant le colonel, Max courut chez M. Sabatier ; il lui raconta tout par le menu, et termina en disant que pour rien au monde il ne voulait être mis en non-activité pour dettes et qu'il était résolu à donner sa démission. M. Sabatier réfléchit quelques instants, puis répondit :

— Soit ! mais, mon cher La Gardère, il ne faut pas abandonner votre position avant d'être certain d'en avoir une meilleure... faites-moi donc crédit de quelques jours.

Le tuteur de Valentine était, nous le savons, un homme de résolution et surtout de ressources, il partit pour Paris et obtint une nouvelle audience de M. Mocquart, et alors : « Il aurait voulu que M. le Chef du cabinet fût témoin du bonheur des jeunes époux... Être heureux : c'était leur façon à eux de reconnaître la bienveillance de l'Empereur... Seulement — il y avait un seulement — M. La Gardère voulait donner sa démission. Sa cuisse, sans doute mal remise par les médecins du Havre, le faisait cruellement souffrir... il ne pouvait plus monter à cheval... mais notre jeune officier, d'une intelligence hors ligne, s'était remis à l'étude... le droit administratif n'avait plus de secrets pour lui. Il était donc dans les meilleures conditions pour obtenir une sous-préfecture. » Deux mois après, le lieutenant Max La

Gardère, dont la démission avait été acceptée, était nommé sous-préfet dans une ville importante de la région Est.

On sait combien dans les régiments les principes de hiérarchie sont rigoureusement observés : c'est la base de la discipline, c'est la sauvegarde de l'esprit militaire; même en dehors du service, un officier pourvu d'un grade supérieur est, de la part des autres officiers, l'objet de déférence et d'égards. De là, cette urbanité et ces allures de bonne compagnie que l'on remarque dans les mess et les cercles militaires. J'approuve de tout point ces procédés; mais, ce que je ne puis comprendre, c'est que mesdames les femmes d'officiers aient adopté ce code hiérarchique. De sorte que la femme d'un officier général ou supérieur attend carrément le salut et les prévenances de la femme d'un officier subalterne, bien

que celle-ci soit parfois plus âgée, d'une origine meilleure et d'une éducation plus complète. On s'explique dès lors que madame La Gardère, femme d'un simple lieutenant, eut à souffrir de ces relations de régiment.

Aussi, dès que Valentine apprit la nomination de son mari à une sous-préfecture, sa satisfaction fut indicible; sous-préfète, elle allait devenir la femme de la première autorité d'une ville, d'un arrondissement. Ce bonheur inattendu amena un peu de calme dans la situation conjugale de plus en plus tendue; ajoutons que la jeune femme abhorrait l'isolement et que, n'ayant plus, dans ce pays nouveau, sa cour ordinaire, elle s'était forcément rapprochée de son mari : le pauvre Max, adorant toujours sa femme, se reprit à espérer. Dès que ces mille riens, que sait apporter et dis-

poser une femme de goût eurent fait perdre au banal appartement son cachet d'hôtel meublé, M. le sous-préfet et madame la sous-préfète firent ensemble les trois ou quatre cents visites obligées. Valentine, sous l'influence de son contentement intime, se montra des plus gracieuses et plut beaucoup aux administrés de son mari ; en revanche, elle eût été fort empêchée de formuler sur eux une opinion quelconque ; elle les avait vus passer devant ses yeux, comme des figurines coloriées dans une lanterne magique, et il ne lui en était rien resté.

Elle résolut d'ouvrir, sans plus tarder, les salons de la sous-préfecture et de donner un grand bal. De cette façon, elle pourrait examiner à loisir et faire choix des personnes qu'elle admettrait dans son intimité.

Le bal eut lieu et fut des plus réussis : mais ce monde mêlé, ce *ragoût*, comme elle l'appelait, lui parut commun, vulgaire ; elle ne fit d'exception que pour un seul invité, M. le comte de S... Roger de S... habitait un château situé à quelques kilomètres de la ville. C'était un gentilhomme d'une trentaine d'années, à la tournure distinguée, aux traits fins, mais déjà fatigués, à la tenue des plus correctes, membre du Jockey-Club. Il avait mené la grande vie à Paris, et avait, comme on dit communément, brûlé la chandelle par les deux bouts. Après avoir dévoré son patrimoine et s'apercevant que, comme ses cheveux, il commençait à perdre son crédit, il résolut de faire une fin ; il épousa mademoiselle Irma Chantepie, fille d'un richissime raffineur.

Mademoiselle Chantepie était depour-

vue de charme, elle était grosse et courte et avait les joues et les bras rouges ; mais les sacs avaient payé les parchemins et elle possédait en province un magnifique château avec de nombreuses dépendances. C'est ainsi que le comte de S... était devenu, au moins pendant la saison des chasses, l'administré du sous-préfet La Gardère.

Roger, l'ex-viveur, s'était senti alléché et bientôt séduit par la beauté et la distinction de Valentine ; aussi ne tarda-t-il pas à faire de longues pauses à la sous-préfecture : il arrivait chaque jour dans une victoria signée *Binder*, attelée de deux superbes chevaux alezan brûlé, et l'équipage stationnait dans la cour d'entrée.

Durant les visites du comte, toutes les personnes qui se présentaient étaient impitoyablement refusées ; je laisse à

penser si cette façon d'agir était commentée par la ville et si les bonnes langues allaient leur train.

En véritable mari, Max La Gardère était le seul qui ignorât ce que tout le monde savait ou croyait savoir, mais il reçut un jour de son préfet une lettre confidentielle qui se terminait par ces mots : « — Je n'ajoute pas la moindre foi à tous ces bruits, mais la femme d'un haut fonctionnaire ne doit pas être soupçonnée ; l'autorité peut en être amoindrie. J'espère donc que ce simple avertissement suffira... » Le soir, au dîner, Max, avec tous les ménagements possibles, se permit quelques observations... Ce n'était que pures méchancetés, sans portée aucune... pour lui, il était bien au-dessus de cela, elles ne l'atteignaient pas... le préfet, qui lui avait écrit à ce sujet, n'y croyait pas non plus... mais on

était en province où il y avait plus de ménagements à garder ; il faudrait donc dorénavant... — Ah ça ! mon cher, interrompit Valentine, vous n'allez pas, je pense, recommencer vos fastidieux sermons de Saint-Germain, je vous préviens que je ne suis pas disposée à les écouter... je suis d'âge à savoir me conduire sans les conseils de personne... Votre préfet ferait mieux de s'occuper de ce qui le regarde... Quant aux racontars de vos indigènes, je m'en soucie comme d'une paire de gants sales. Elle se leva, jeta sa serviette sur la table et se retira avec l'air et la démarche d'une souveraine offensée. Naturellement, les choses continuèrent comme par le passé, et même avec quelques circonstances aggravantes de plus ; si bien qu'un matin Max, en parcourant la partie officielle du *Moniteur*, se sentit froid dans

le dos, il venait de lire ce qui suit : —
M. X. est nommé sous préfet en remplacement de M. La Gardère, appelé à d'autres fonctions.

Le journal à la main, il monta à l'appartement de sa femme et frappa; personne ne répondit, il entra et trouva une femme de chambre en train de boucler les malles :

— Où est Madame?

— Madame, dit la soubrette, est partie cette nuit.

— Partie ! s'écria Max en se soutenant contre la porte.

La mesure était comble. Je l'ai dit, la nature de La Gardère présentait un singulier mélange d'extrême faiblesse et de rare énergie. Le temps des résolutions viriles était venu. Avec un grand calme, il mit en ordre ses papiers, il régla toutes ses affaires, puis il écrivit à sa mère

qu'il était chargé, par le ministre de l'intérieur, d'une mission confidentielle à l'étranger et qu'il lui donnerait de ses nouvelles aussitôt après son arrivée à destination. Le soir de ce jour, il partit pour Paris et, dès le lendemain matin, se rendit au ministère de la marine où un vieil ami de sa famille était chef de bureau. Il le mit au courant de sa situation, et lui demanda une lettre de recommandation pour le colonel du 3^e d'infanterie de marine, en garnison à Cherbourg.

Un mois après, Max La Gardère, incorporé au régiment, faisait partie d'un détachement qui se rendait à Saïgon. C'est là qu'il succomba, au bout de six mois, à la suite d'une fièvre pernicieuse.

Être sorti de l'École de Saint-Cyr avec le n^o 1, avoir été brillant officier de

hussards, avoir été sous-préfet et venir mourir en Cochinchine, simple soldat d'infanterie de marine : Quelle étrange destinée !

PIERRE ET JEAN DE NÉMÉE

Vous vous êtes arrêtés au moins une fois devant une petite volière en joncs ou en filigrane d'argent, renfermant deux perruches d'Haïti, communément appelées *inséparables*.

Ces charmants oiseaux, couleur vert émeraude, perchés sur le même bâton, passent leur journée à se caresser, du regard, de l'aile et du bec. Si l'un descend à la mangeoire ou à l'abreuvoir, l'autre descend aussitôt; si l'un est pris d'une envie subite de dormir, l'autre

place immédiatement sa tête sous l'aile; enfin si l'un d'eux meurt d'accident ou de maladie, l'autre ne tarde pas à succomber. Eh bien, je ne revois jamais ces intéressants oiseaux sans que ma pensée se reporte sur les deux frères de Némée.

Je vous prie de croire qu'ils firent sensation, lorsque, munis de leur brevet de sous-lieutenant, ils arrivèrent au 111^e régiment, alors en garnison à Rouen. Figurez-vous deux officiers de vingt ans, petits de taille mais bien proportionnés; d'une physionomie infiniment agréable; de grands yeux bleus ombragés de longs cils; le teint blanc et rose, les cheveux blonds et soyeux, une moustache vierge ornant une jolie bouche, enfin des extrémités fines; tel était le portrait de MM. de Némée. Mais ce qui attirait surtout l'attention, c'était l'incroyable ressemblance des deux frè-

res, à tel point qu'il était matériellement impossible de les distinguer l'un de l'autre. Non seulement l'extérieur, la tournure, la voix étaient semblables, mais leurs goûts étaient identiques. Aussi ces jeunes gens qui s'adoraient ne pouvaient-ils se quitter, et lorsqu'un bonheur arrivait à Pierre, il n'était complet que s'il était partagé par Jean. Ils étaient venus au monde le même jour à la Meilleraye, domaine situé en Bretagne, et comme on ne comptait pas sur la paire, on les avait installés dans le même berceau. Une nourrice de supplément fut mandée à la hâte, et madame de Némée, qui allaitait elle-même un des babies, déclara qu'on changerait chaque jour de nourrisson. En femme avisée et prudente, la mère s'était dit : « La laitière bretonne donnera *aux petits*, délicats comme il arrive d'ordinaire aux jumeaux, la force physi-

que et la santé, et moi je leur inoculerai la distinction et les qualités du cœur et de l'esprit. » Comme la similitude de ces enfants était déjà complète, on attachâ, en permanence, une petite faveur au bras de Pierre, pour pouvoir le distinguer de Jean. Une fois hors des langes, les enfants furent confiés à une gouvernante anglaise, puis passèrent plus tard aux mains d'un jeune précepteur fort instruit; entre temps, M. de Némée, gentilhomme campagnard, leur donna des leçons de gymnastique, d'escrime et d'équitation. Un jour M. de Némée fit venir Pierre et Jean dans la grande galerie aux murs de laquelle étaient appendus les portraits des aïeux, et leur tint à peu près ce langage :

— Or çà, Messieurs mes fils, miss Gibson vous a appris l'anglais, votre précepteur vous a enseigné les sciences

et les belles-lettres, votre mère vous a façonnés aux usages et aux bonnes manières; quant à moi je vous ai initiés aux exercices du corps, . . . à mon grand regret vous êtes restés petits mais l'on prétend aujourd'hui que l'on mesure les hommes de la tête au cœur, et, à ce compte-là, vous êtes plus grands que beaucoup d'autres Vous êtes entrés ce matin dans votre dix-huitième année, l'heure est donc venue de me faire connaître quelle carrière vous comptez choisir

— Nous voulons être officiers , répondirent sans hésiter les deux jeunes gens.

— C'est très bien, Messieurs, vous allez au devant de mes désirs.

Pierre et Jean entrèrent à Saint-Cyr; tous deux auraient voulu servir dans la cavalerie, mais à cause de son numéro de classement, Jean ne put choisir cette

arme ; alors, pour n'être pas séparé de son frère, Pierre fit sans regret le sacrifice de ses goûts. On fit quelques démarches au ministère de la guerre, et les deux frères jumeaux furent désignés pour le même régiment.

Aussitôt après leur arrivée au corps, Pierre et Jean devinrent le point de mire de toutes les *belles petites* de la vieille cité normande : mais œillades, billets doux parfumés, rendez-vous donnés, tout fut inutile, leur robe immaculée ne reçut pas la plus petite éclaboussure. Ces dames, pour se venger, ne les appelèrent plus désormais que : Mesdemoiselles de Némée.

Le choix du 111^e régiment, à Rouen, avait eu sa raison d'être : c'était d'abord, au début de la carrière, une garnison relativement rapprochée ; de plus, c'était là que se trouvait le lieutenant Cazanove,

le fils du garde-chasse du château; madame de Némée lui avait écrit pour lui recommander ses chers enfants, et le lieutenant avait répondu qu'il veillerait sur eux, avec la sollicitude que son père avait pour les chevreuils et les lapins de M. le baron.

Étienne Cazanove était un grand et vigoureux garçon, fortement musclé, dont le visage exprimait la franchise et la bonté. En Afrique, comme sous-officier, il avait, avec l'aide de trois *lascars* de sa compagnie, dégagé son commandant qui était aux prises avec douze Arabes; pour ce fait d'armes, il avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur. De retour en France, et nommé adjudant, il avait, dans ces nouvelles fonctions, *marqué le pas* durant de longues années : de lui, comme de *Folligoulas*, l'un des héros de ce pauvre Noriac, les chefs disaient: « En

voilà un qu'il est inutile de recommander, il se recommande assez par lui-même. » Aussi arriva-t-il que beaucoup de *blancs-becs* lui passèrent sur le dos et qu'il ne reçut son brevet de sous-lieutenant, qu'après quatorze ans de services; plus heureux que *Folligoulas*, il put attacher son épaulette ; un biscaïen ne lui avait pas brisé l'épaule.

Le lieutenant Cazanove approchait donc de la quarantaine, quand il reçut ses *deux pays*, Pierre et Jean de Némée; il les pilota et les initia aux us et coutumes du régiment; il avait retenu pour eux un joli appartement au premier d'une maison où lui-même occupait une chambre au quatrième. De cette façon il pouvait les voir plusieurs fois par jour. Étienne Cazanove avait voué une affection toute paternelle à ses *petiots*, comme il les appelait, et, de leur côté, nos jeu-

nes gens s'étaient vivement attachés au brave lieutenant dont ils appréciaient le jugement sain et l'entier dévouement.

Sans doute Cazanove n'avait ni l'éducation, ni les formes de MM. de Némée; il émaillait souvent ses discours de locutions et d'images empruntées à la caserne; mais qu'importait cela !

Le fonds y était et y était bien.

Cazanove venait de réaliser un rêve, caressé depuis le jour de sa nomination au grade d'officier : il était parvenu à mettre de côté cent cinquante francs, destinés à lui procurer des *habits-pékin*, et, la première fois qu'il sortit habillé en bourgeois, il fut tout surpris qu'on ne se retournât pas pour le regarder passer : De fait, il y avait de quoi. Un chapeau bas de forme, à larges bords — un faux-col haut et empesé, d'où émergeait sa grosse tête, comme un bouquet de son

enveloppe de papier — une cravate bleu-de-ciel en soie brochée, fixée par un petit tambour monté en épingle — une redingote en drap gros bleu, avec collet de velours, descendant jusqu'à mi-jambes, et dont un des revers était orné d'un ruban rouge, large de trois centimètres — un pantalon chiné à sous-pieds — enfin ses gants et ses bottes d'ordonnance : telle était la tenue du lieutenant Cazanove en pékin. Je vous assure que lorsqu'il se promenait, sur les quais ou sur le cours Boïeldieu, en compagnie de Pierre et de Jean, correctement vêtus à la dernière mode, il faisait songer à une grosse poule pattue, conduisant, après incubation, deux jeunes faisans dorés.

J'ai dit que les deux frères jumeaux avaient absolument les mêmes goûts, ils différaient pourtant sur un point, un

seul. Pierre aimait le monde et, les soirs de bal, Jean restait seul au logis ; mais son frère ne manquait jamais, en rentrant, de le réveiller pour lui raconter par le menu les divers incidents de la soirée.

Nous sommes à un bal de la préfecture, il est près de minuit ; une valse vient de finir et il règne, dans le salon d'honneur, ce gracieux pêle-mêle, ce désordre charmant, produits par l'entrecroisement des cavaliers reconduisant à leurs places les brillantes danseuses. Soudain, une sorte de couloir humain se forme dans la longueur du salon pour livrer passage à M. le Préfet donnant le bras à une femme dont l'apparition cause de toutes parts, une vive sensation : « C'est l'étrangère..... c'est l'Espagnole.... » murmure-t-on dans tous les groupes. Quand le préfet arriva à hauteur de la

cheminée, contre laquelle s'appuyait Pierre de Némée, les yeux de l'étrangère rencontrèrent ceux du jeune officier, qui ressentit une commotion subite, indéfinissable

Tout, en effet, dans la comtesse de R. était de nature à fasciner : elle avait des cheveux noirs aux reflets bleus, un teint blanc mat, des lèvres assez épaisses d'un rouge vif, encadrant bien des dents fines ; son corsage était superbement meublé, sa taille, fine naturellement, avait cette souplesse que donne seule l'absence du corset ; enfin, elle était douée de ce que les artistes appellent la *ligne serpentine*. Mais ce qui donnait surtout de l'étrangeté à cette physionomie, c'était sous des sourcils bien dessinés et touffus, deux grands yeux d'un vert sombre, dont le regard gênait les indifférents et *empoignait* les autres. Elle

avait aussi certaines ondulations félines, qui donnaient le frisson.

Du domaine paternel, où il avait été élevé, Pierre de Némée avait passé à Saint-Cyr, d'où il ne sortait que rarement pour passer la journée auprès de sa mère, qui avait pris un pied à terre à Paris. Il n'avait reçu d'autres baisers que les baisers maternels, j'ajoute que son cœur n'avait jamais battu pour une femme. Le préfet conduisit sa compagne à un fauteuil vide, à côté d'une porte donnant accès dans un autre salon ; à peine y fut-elle installée, qu'un jeune homme, se dégageant d'un groupe de cavaliers, se dirigea vers la voisine de la nouvelle venue :

— Ma sœur, dit-il, ta place n'est plus ici..... donne-moi ton bras.

Sous l'affront, un flot de sang monta au visage de l'étrangère, et, pendant que la jeune fille s'éloignait, elle chercha,

parmi les invités visiblement hostiles, qui la voudrait protéger. Elle aperçut Pierre, dont les yeux étaient rivés sur elle depuis qu'elle avait passé devant lui. Sous l'effluve magnétique du regard, le jeune officier s'approcha :

— Vous avez vu, Monsieur, ce qui vient de se passer ne me défendrez-vous pas ?

— Je vous jure, Madame, que vous serez vengée.

Pierre de Némée alla droit à *l'insulteur* :

— Monsieur, lui dit-il, ce que vous venez de faire est d'un homme mal élevé.....

— De quel droit, Monsieur, vous faites-vous le champion?.....

— Monsieur, cette dame est ma parente....

— Je ne vous en fais pas, Monsieur, mon.....

— Assez, Monsieur..... voici ma carte....

— Voici la mienne..... Demain, Monsieur, mes témoins auront l'honneur de se présenter chez vous.

Pierre de Némée sortit aussitôt et regagna son logement; pour la première fois, après une soirée passée dehors, il n'entra pas dans la chambre de Jean, mais il monta chez Cazanove, qu'il réveilla.

— Qu'est-ce qu'il y a de neuf, *petiot*, demanda le lieutenant en allumant sa bougie.

— Il y a, mon brave Étienne, que je viens te prier d'être mon témoin, je me bats demain

— Nom d'une *brisque* tu te bats demain, pour quoi et avec qui.....

Pierre raconta, sans rien omettre, tout ce qui s'était passé au bal de la préfecture.

— Mais, objecta Cazanove, nous pourrions peut-être arranger ça.....

— Non, je te le défends, reprit résolument Pierre, je suis enchanté de recevoir mon *baptême*..... puis je ne serais pas fâché que la comtesse de R. apprît que je me suis battu pour elle.....

— Diable ! diable !..... est-ce que par hasard tu serais amoureux de cette *particulière-là* ?

— Amoureux je n'en sais rien... mais je serais heureux qu'elle me dût quelque chose les témoins de M. de N. viendront dans la journée, et je te les enverrai assure-toi le concours de Saint-Léger pour être ton second ... maintenant, mon bon ami, rendors-toi, et surtout ne dis pas un mot de tout ce qui s'est passé à Jean.

Malgré tous ses efforts, Étienne Ca-

zanove ne put retrouver le sommeil, il se disait : « Ce pauvre petit Pierre ! pourvu qu'il ne lui arrive pas malheur.... heureusement que, comme son frère, il est de première force à l'épée et sa mère qui m'avait prié de veiller sur lui ! nom d'une *brisque*, je ne pouvais pourtant pas empêcher ça d'ailleurs il s'agit de son honneur, et M. le baron comprendra ça, lui C'est égal, c'est une fichue aventure, et, pour mettre le sucre sur les poires, ne s'avise-t-il pas, le *petiot*, d'être amoureux de la comtesse de je ne sais quoi..... »

Pendant la matinée qui suivit, Pierre de Némée fut mandé à la caserne pour affaire de service, il était sorti depuis quelques minutes, lorsque deux jeunes gens sonnèrent à la porte de l'appartement : Jean vint leur ouvrir, et, après les avoir fait asseoir :

— A quoi dois-je, Messieurs, l'honneur de votre visite?

— Nous venons, Monsieur, dit l'un des jeunes gens, au sujet de l'affaire de cette nuit...

— Quelle affaire?

— Vous n'avez pas oublié le scandale qui a eu lieu au bal de la préfecture....

— Ah! très bien... très bien.... dit Jean qui comprit de suite qu'on le prenait pour son frère.

— M. de V. nous a priés de venir nous mettre en relations avec vos témoins.

— Parfaitement... veuillez, Messieurs, me suivre.....

Jean, suivi des deux visiteurs, monta chez Cazanove :

— Mon cher Étienne, dit il, j'ai besoin de toi..... il s'agit d'une rencontre....

— Nom d'une *brisque* ! et lui aussi !..

— Ces messieurs que je te présente,

sont les témoins de M. de V.... ils te diront ce qui m'est arrivé au bal de la préfecture.

— Brave enfant ! pensa Cazanove, il prend tout pour son compte.

— Je te laisse avec ces messieurs, reprit Jean, mais, je t'en prie, ne dis pas un mot à tu sais bien qui.

Jean de Némée descendit et les témoins de M. de V. racontèrent au lieutenant les faits qu'il connaissait déjà.

— Vous le voyez, Monsieur, dit l'aîné des jeunes gens, notre ami est l'offensé... nous avons le choix des armes, et nous proposons le pistolet...

— Pas de ça, Lisette, dit Cazanove. pour moi, dans un duel au pistolet, l'un des adversaires s'expose à jouer le rôle d'un assassin et l'autre d'un imbécile... d'ailleurs il n'est pas prouvé que vous soyez l'offensé, attendu qu'il a pris la

défense d'une comtesse de je ne sais quoi, qui est sa cousine, sa nièce, sa grand'tante.... je ne suis pas complètement renseigné... je propose et je maintiens l'épée.....

Les témoins de M. de V. ne purent l'en faire démordre, et, comme ils avaient des pouvoirs très étendus, ils finirent par céder.

Le rendez-vous fut pris pour le lendemain, à sept heures du matin, dans un petit bois situé non loin du grand terrain de manœuvres. Après cette conférence laborieuse, le lieutenant Cazanove suait à grosses gouttes, il avait défendu son terrain pied à pied, il s'était débattu comme un diable dans un bénitier, et, le pire, c'est que sa conscience ne le laissait pas tranquille : avait-il le droit de participer au pieux mensonge de Jean?... Ce n'est pas qu'il eût préféré voir Pierre tenir l'épée...

non, il aimait ses petiots avec une égale tendresse.... mais devait-il accepter le sacrifice de Jean? Il en était là de ses réflexions, lorsque Pierre entra tout essoufflé.

— Quel maudit contre-temps : j'ai reçu l'ordre de prendre *la garde*..... Ce n'était pas mon tour, mais deux officiers se sont fait porter malades..... Tu voudras bien, mon bon Étienne, lorsque les témoins de M. de V. viendront, leur demander si la *partie* ne peut pas être remise à après-demain.....

— N'est-ce que cela, dit Cazanove, ce n'est pas la mer à boire.... rassure-toi, *petiot*..... je te promets d'enlever ça à la baïonnette.

Le lendemain, à sept heures précises, alors que Pierre, complètement rassuré, lisait tranquillement étendu dans le grand fauteuil à bascule du corps de

garde, deux calèches arrivaient simultanément au *Bosquet*. Il n'est pas dans mes projets, à cause des proportions de ce récit, de décrire les incidents du duel; qu'il suffise de savoir qu'il se passa loyalement et surtout crânement : Jean, le brave petit Jean, campa deux centimètres de fer dans l'épaule de son adversaire; la blessure n'était pas dangereuse, mais comme le sang coulait en abondance, les témoins, sur l'avis du chirurgien, déclarèrent que l'honneur était satisfait. C'est Étienne Cazanove qui fut content : au risque de troubler les combattants, le pauvre lieutenant s'était mouché sept fois pour le moins pendant l'engagement.

Vers deux heures, Jean alla rendre visite au principal témoin de M. de V.; il s'enquit de l'état du blessé, qui devait en être quitte pour quinze jours de

repos ; il le félicita sur la gentilhommérie avec laquelle il avait présidé à la petite séance du matin ; puis, quand il se sentit complètement en confiance :

— J'ai dit, continua-t-il, que j'étais le parent de madame de R., la vérité vraie est que je ne la connais pas. . j'ai vu une femme sans protecteur, offensée devant moi, et instinctivement j'ai pris sa défense.... je vous serai même obligé de me dire au juste ce que c'est que cette femme.

— Je suis heureux, Monsieur, de vous entendre parler ainsi, d'autant que les renseignements que j'ai à vous donner sont des plus mauvais.

La comtesse de R... n'est reçue nulle part... elle a été recommandée ou plutôt *imposée* au préfet, par le ministre de l'intérieur... Il se pose ici un terrible point d'interrogation. Au point de vue

des mœurs, elle est arrivée à Rouen précédée par une réputation déplorable... on assure que, parmi les jeunes gens qui se sont pris à ses charmes, que nul ne peut contester, plusieurs ont perdu la vie ou l'honneur.

Après une cordiale poignée de main, et la promesse de se revoir, nos jeunes gens se séparèrent et Jean regagna sa demeure. En franchissant le seuil, il se rencontra avec un domestique galonné, porteur d'une lettre à cachets armoriés, à l'adresse de M. de Némée. Il la prit et monta chez Cazanove.

— Tu m'as dit, mon cher Étienne, que Pierre était amoureux de la comtesse de R... Je la connais maintenant, c'est une femme des plus dangereuses... il faut à tout prix empêcher Pierre de tomber dans les griffes de cette vampire..... Je crois que les hostilités sont commen-

cées, car voici une lettre parfumée.....
que je vais ouvrir, puisqu'elle est à
l'adresse de M. de Némée :

« Monsieur,

» Vous vous êtes battu pour moi : j'ai
le plus vif désir de vous voir et de vous
témoigner toute ma reconnaissance.
Accourez au plus vite, je vous attends.

» CARMEN DE R.

» Hôtel d'Angleterre. »

— Eh bien, qu'en dis-tu ?

— Je dis, reprit Étienne, qu'il ne faut
faire ni une ni deux.... il faut y
aller de suite, et ce ne sera ni Pierre ni
toi.... ce sera moi.... Je vais m'habil-
ler en *pékin*, pour imposer davantage à
cette marquise-là.

Une demi-heure après, le lieutenant
Cazanove, en tenue bourgeoise (chic),

arrivait à l'hôtel d'Angleterre ; il monta au premier, où la comtesse de R. occupait un grand appartement. Sur son ordre, le valet de pied qui se trouvait dans l'antichambre, annonça M. Pierre de Némée. La comtesse, à l'annonce de ce nom, se leva et fit quelques pas en avant, mais à la vue de Cazanove elle se recula :

— Qui êtes-vous, Monsieur?... on a annoncé M. de Némée...

— Ce n'est pas lui, madame la marquise, mais c'est tout comme....

— Serait-ce une plaisanterie?... je puis appeler mes gens...

— Je ne conseille pas à vos *larbins* de venir s'y frotter...

— Mais enfin, Monsieur, que voulez-vous?.... Faites vite, mes instants sont précieux.

— Ne vous emballez pas, madame la

baronne, je vais vous conter ça en deux temps et quatre mouvements..... Mais d'abord vous ne m'invitez pas à m'asseoir et je m'assieds.... Voici la chose : Mon jeune ami Pierre de Némée m'a prié de venir au rendez-vous à sa place, parce que, quoique très brave, il a peur des sirènes ; or, comme il est fiancé à une jeune parente de Bretagne, qu'il adore, il tient à lui conserver sa foi, son cœur et tout *le tremblement*.... et voilà.

La comtesse se promenait par la chambre comme une panthère blessée ; ses yeux lançaient des éclairs ; elle se plaça résolument devant Cazanove, et, étendant le bras vers la porte :

— Sortez, Monsieur !

— *Rompez vos rangs, marche !* dit le lieutenant en sortant.

Sous le péristyle, Cazanove rencontra le majordome de l'hôtel et il le convia

à venir prendre un verre d'absinthe dans un café du cours Boieldieu : « Histoire de causer un brin. »

Pendant ce temps Pierre avait *descendu la garde*, et s'informait auprès de Jean si Cazanove était chez lui.

— Pierre, dit Jean, pour la première fois, tu me caches quelque chose... c'est mal.... mais je sais tout....

— Quoi, tu sais.... tu as donc vu ces messieurs, ou Étienne a parlé !....

— Je sais tout, te dis-je.... ton affaire est arrangée....

— Comment, arrangée? interrompit Pierre, j'avais expressément défendu....

— Arrangée n'est pas le mot ; c'est vidée qu'il faut dire... l'occasion était trop belle, et j'en ai profité.... Je me suis battu à ta place.

— C'est cela, dit Pierre amèrement, et tu vas faire passer ton frère pour un lâche...

— Pour un lâche. . . . aux yeux de qui ? Ces messieurs sont persuadés que c'est Pierre de Némée qui s'est battu, . . . Est-ce à mes yeux ou à ceux d'Étienne ? Nous te connaissons. D'ailleurs suppose les rôles intervertis et mets-toi à ma place : qu'aurais-tu fait ?

— Je me serais battu pour toi, pardieu !

— Eh bien alors...

— Soit, mais il y a autre chose, reprit Pierre avec quelque hésitation. Une femme était en jeu... je t'avoue que j'aurais été bien heureux...

En ce moment Cazanove entra, portant un pli à la main, et s'adressant à Pierre :

— Tiens, *petiot*, voilà une lettre à ton adresse ! il y a un grand cachet rouge où l'on voit des *merlettes*, des *gueulettes*, etc. . . . le concierge m'a prié de te la remettre. . . .

Pierre parcourut la missive, et lut à haute voix :

« Monsieur,

» Dans une heure je serai partie ; je fais des vœux pour votre union avec votre parente de Bretagne... gardez-lui bien précieusement votre foi, votre amour et tout *le tremblement*.

» CARMEN. »

— Mais, bon Dieu, qu'est-ce que tout cela signifie ? dit Pierre ahuri.

--- Cela signifie, dit Étienne Cazanove que tu allais être roulé si moi et Jean nous n'y avions mis bon ordre... J'ai pris des renseignements sur la marquise et j'en ai appris de belles sur son compte... c'est une *espionne*.

A L'HOPITAL

Quand je quittai l'Afrique pour retourner en France, j'avais les yeux fort compromis. Je fus dirigé sur l'hôpital de Montpellier. Durant mon séjour dans cet établissement, il se passa divers incidents, qui, je crois, valent la peine d'être racontés.

Jugeant avec raison que l'état de mes yeux était la conséquence d'une *diathèse* rhumatismale, l'éminent praticien Bouisson me prescrivit, entre autres remèdes, une série de bains de vapeur. Le local où se prenaient ces bains était situé dans un corps de logis inhabité, servant de bûcher et de débarras, et séparé des autres bâtiments par un très vaste jardin.

L'ameublement de cette chambre était d'ailleurs des plus primitifs : un lit de sangles, sur lequel étaient jetés un matelas et plusieurs couvertures, deux chaises, une armoire contenant du linge, et un

petit poêle en fonte sur lequel était encastrée une marmite, dont l'eau était mise en ébullition par du charbon de bois incandescent. Au centre de cette pièce se trouvait une grande boîte en sapin de forme bizarre, offrant, à sa partie supérieure un trou rond et assez étroit.

Le malade « nu comme Ève à son premier péché », entraît dans cette boîte, s'asseyait sur un escabeau de bois, et la porte était refermée sur lui, au moyen de deux crochets. Par une disposition particulière, le cou se trouvait enclavé dans le trou dont j'ai parlé, et la tête émergeait seule au milieu de cet étrange instrument de supplice.

La vapeur arrivait dans le récipient par un tuyau en caoutchouc terminé par une sorte de chapeau servant de couvercle à la marmite.

Quand le patient se sentait suffisam-

ment cuit, que sa peau avait pris la teinte du homard après le court-bouillon, que chacun de ses pores avait été transformé en fontaine, il appelait le gardien qui, après avoir ôté les crochets, lui jetait un long drap sur les épaules. La transpiration continuait, pendant une demi-heure encore, sous les couvertures; il est facile de comprendre, qu'après six semaines de ce régime, et avec la nourriture insuffisamment réparatrice de l'hôpital, le malade pouvait rivaliser avec l'homme squelette des baraques foraines.

Le brave homme, préposé à la garde des bains, était un vieil Alsacien, qui était venu s'échouer là, on ne sait comment; durant le bain, il restait muet, impassible et lisant un livre d'heures, que lui avaient prêté les sœurs.

Après ce trop long mais indispensable préambule, j'arrive au fait.

Par un bel après-midi du mois de mai, j'étais enfermé, depuis quelques minutes, dans la boîte que j'ai décrite plus haut, et je songeais : « car, que faire au *carcan*, à moins que l'on ne songe ? » J'écoutais les gazouillements d'une fauvette à tête noire, qui s'était perchée sur un lilas voisin de la fenêtre, quand j'entendis tout à coup le bruit de la chute d'un corps pesant sur le plancher. C'était mon gardien qui avait glissé de sa chaise, et dont la tête avait résonné sur le sol.

— Hé ! père Muller?... père Muller!...

— Rien ; le brave homme ne paraissait donner aucun signe de vie. Il m'était impossible de lui porter secours ; j'en étais tout désolé, mais bientôt mes regrets se changèrent en une terreur très personnelle : je venais de percevoir distinctement l'odeur du gaz acide carboni-

que. Je jetai les yeux sur le corps du poêle, et j'aperçus vers le milieu une solution de continuité : la terrible vapeur envahissait la chambre. Que faire ? crier, appeler du secours était, à cause de la distance, inutile, insensé. Sauter vers la fenêtre, et briser une vitre avec la tête, j'y songeais, mais ma diable de boîte avait un fond et le moindre mouvement l'eût renversée avec moi. Il fallait donc prendre mon parti : « Le père Muller, pensais-je, a plus de soixante-dix ans, j'en ai trente-sept, je résisterai vingt minutes de plus que lui. »

Je pensai à ma famille, à mes amis, à qui j'envoyai un suprême adieu ; puis je songeai à Dieu et je fis un rapide examen de conscience. Bientôt mon cerveau sembla entrer en ébullition, mes pauvres yeux injectés devaient ressembler à des tomates, et mes idées devinrent de plus

en plus confuses ; enfin ma tête tomba lourdement sur la planche : j'avais perdu connaissance... j'étais mort.

Eh bien ! mourir n'est pas aussi pénible que l'on pense ; il est certainement dans la vie des circonstances où l'on souffre bien davantage.

Fontenelle d'ailleurs, n'a-t-il pas dit : « Il n'est pas bien difficile de mourir... voyez, tout le monde s'en tire. » Combien de temps demeurai-je dans cet état ? je ne saurais le dire ; mais voici ce qui se passa : une sœur de la lingerie, à qui il manquait un drap, vint pour s'enquérir auprès du père Muller s'il n'avait pas plus que son compte.

Au spectacle qui s'offrit à ses yeux, elle jeta un cri strident et se sauva, affolée, pour demander du secours ; heureusement elle laissa la porte ouverte et l'air respirable put entrer à flots.

Quand on vint pour me délivrer, j'ouvris un œil, puis deux, et je repris connaissance ; on me porta dans mon lit, où, après avoir pris je ne sais quel breuvage, je m'endormis et ne me réveillai que bien avant dans la matinée : J'étais guéri. Mais le père Muller ? direz-vous... Hélas, malgré les soins les plus intelligents, les plus dévoués, le brave homme ne put être rappelé à la vie.

II

Deux religieuses, l'une en *chef*, sœur Colombe, l'autre *adjointe*, sœur Lucie, étaient chargées du service des officiers ; elles avaient, sous leurs ordres, deux infirmiers civils : Jacques et Louis. Parmi les saintes filles de Saint-Vincent-de-Paul, sœur Colombe était une malheureuse exception ; elle avait une nature aigrie, hargneuse et despotique, dont souffrait, sans jamais se plaindre, sœur Lucie, un ange de douceur et de résignation. Or il advint, un jour, que Louis, un brave garçon un peu simple mais des plus obligeants, entra dans nos salles en sanglotant.

— Qu'y a-t-il, Louis... pourquoi pleures-tu ?

— Messieurs, je n'ai plus de place... sœur Colombe me met à la porte.

— Cela n'est pas possible... qu'as-tu donc fait ?

— J'avais beaucoup de courses, ce matin, et je ne suis pas rentré assez tôt pour la messe.

— Allons, console-toi... nous verrons sœur Colombe... elle reviendra sur sa décision.

Je fus délégué par les camarades pour porter la requête, et ce ne fut pas sans une certaine émotion que je frappai à la porte de la lingerie des officiers, où la terrible sœur avait installé son quartier général.

Lorsque j'entrai, sœur Colombe était assise à une table et relevait des comptes ; quant à sœur Lucie, elle repri-

sait, auprès de la fenêtre, quelques effets de lingerie.

— Que venez-vous faire ici?... que me voulez-vous?

— Je viens, ma sœur, au nom de tous ces messieurs, vous demander la grâce de Louis.

— Il était parfaitement inutile de vous déranger... vous ne l'obtiendrez pas.

— Mais, ma sœur, le pauvre homme a grand regret de ce qu'il a fait... il est tout prêt à vous faire ses excuses, et il jure qu'à l'avenir...

— J'ai décidé que Louis partirait et il partira.

— Laissez-moi vous dire, ma sœur, que nous sommes tous très contents du service de ce brave garçon et qu'il est particulièrement indispensable à un de nos camarades privé de la vue, pour lequel il a des prévenances, des attentions.

— Assez, Monsieur, j'ai autre chose à faire que d'entendre toutes ces sornettes.

— Permettez, ma sœur, cette prière vous est adressée par douze officiers...

— Retirez-vous, Monsieur.

— C'est bien, je n'insiste pas... Ma sœur Lucie, voulez-vous être assez bonne pour me laisser seul avec Madame ?

La petite sœur Lucie, prévoyant un orage, tremblait de tous ses membres; elle ne se le fit pas dire deux fois et sortit rapidement.

Sœur Colombe se leva majestueusement et se préparait à suivre son adjointe, mais je me mis en travers de la porte.

— Vous ne sortirez pas, Madame, et vous entendrez tout ce que j'ai sur le cœur. Je suis entré ici poliment, je suis resté debout pendant que vous étiez assise, et vous m'avez accueilli avec la dernière grossièreté. Jusqu'ici mes ca-

marades et moi nous vous avions jugée comme une femme mal élevée, mais vous venez de vous révéler sous un nouveau jour : vous êtes une femme méchante et sans cœur...

— Sortez !

— Non, Madame, pas avant d'avoir fini. Je vous en veux moins à cause de votre conduite inqualifiable envers le pauvre Louis que nous saurons tirer d'affaire malgré vous... je vous en veux surtout parce que vous m'avez ôté une chère illusion : jusqu'à ce jour, l'habit que vous portez était pour moi la livrée de la douceur, de la bonté, de la charité chrétienne, et je ne rencontrais jamais une religieuse par les rues, sans me découvrir avec respect... vous venez de me faire comprendre que, dans les milieux les plus purs, les plus sains, il se glisse parfois...

— Sortez, Monsieur, vous dis-je, sortez.

— Non, Madame, un mot encore :
manquant de procédé envers tous les officiers dont le soin vous est confié, vous n'avez d'égards, de chatteries, que pour un seul, à qui vous portez, chaque jour, du chocolat, des confitures... que sais-je encore ? Et tout cela, parce que cet officier ne manque pas un office à la chapelle, et qu'il accepte vos chapelets, vos images, vos médailles...

En ce moment, on frappa à la porte : c'était un capitaine, qui comprit de suite la situation, en voyant la religieuse aussi blanche que sa guimpe, les lèvres crispées et se promenant par la chambre comme une furie.

— Elle a refusé, n'est-ce pas ?

— Oui.

Il se dirigea vers le bureau, sur lequel il déposa un petit paquet.

— Voici, Madame, quelques objets que Vernier, sorti de l'hôpital ce matin, m'a chargé de vous remettre... ce sont, je crois, médailles, scapulaires, chapelets... « — Je n'ai plus que faire, m'a-t-il dit, de tous ces *bibelots*... dites à sœur Colombe que je suis Pro-tes-tant. »

Le pauvre Louis fut obligé de partir ; mais une cotisation spontanée des officiers lui permit d'attendre qu'il eût trouvé une meilleure place. Quant à sœur Colombe... fut-elle dirigée sur une autre maison ou fut-elle changée de service, je ne sais, toujours est-il que nous ne la revîmes plus.

III

J'avais, pour voisin de lit, un capitaine d'artillerie nommé Bastidé, qui était phtisique au dernier degré : On eût pu faire un cours d'ostéologie sur son pauvre corps réduit à l'état de squelette ; la vie semblait s'être réfugiée dans ses deux grands yeux noirs et profonds. Chaque jour, une femme, jeune encore et vêtue de noir, venait s'asseoir auprès de lui et lui prodiguait ses soins. Était-ce sa femme, sa sœur, une ancienne maîtresse : nous en étions réduits aux conjectures.

Un matin, Bastidé rendit son billet d'hôpital, et, sans faire aucune objec-

tion, le docteur signa l'*exeat* ; quelques heures après, le pauvre malade, enveloppé dans des couvertures, était porté et installé dans une voiture qui stationnait au pied de l'escalier.

Le capitaine de Beaufort et moi étions autorisés à sortir entre les repas, en attendant notre envoi aux eaux d'Amélieles-Bains, et nous utilisions nos heures de liberté au profit de notre camarade, en allant faire son whist. Bastidé occupait un joli petit appartement, tout ensoleillé, sur la grande place. Il se félicitait d'être sorti de l'hôpital, et il nous disait qu'avec les chaleurs et surtout les soins si dévoués de *Louise*, il serait promptement guéri de « sa vieille bronchite ».

Nous alternions, Beaufort et moi, pour promener madame Louise, qui, vivant nuit et jour dans une atmosphère malsaine, avait grand besoin de respirer un air

pur. Un jour, je l'avais conduite sur le *Peyrou*, cette magnifique promenade, dont, à juste titre, Montpellier est si fier :

— Qu'avez-vous donc, lui dis-je, vous paraissez plus préoccupée, plus triste que de coutume?

— Ce matin, me répondit-elle, le médecin m'a prévenue que dans huit jours, quinze au plus, tout serait fini.

— Ne vous y attendiez-vous pas?

— Sans doute ; mais moi, que vais-je devenir...? J'étais, depuis six ans, demoiselle de compagnie d'une vieille dame fort riche de Strasbourg, avec laquelle je vivais dans les meilleurs termes et qui avait assuré mon avenir. Je reçus une lettre de ce malheureux Gustave, qui me suppliait de venir lui donner mes soins : la raison commandait de refuser, mais, me souvenant des trois années de bonheur que j'avais passées avec

lui, alors qu'il était lieutenant..... le cœur l'emporta...

— N'a-t-il donc pas arrangé ses affaires, en prévision de l'avenir.

— Il me répète chaque jour que, n'ayant plus d'autres parents qu'un frère, avec lequel il est brouillé depuis fort longtemps, il me donne tout ce qu'il possède... mais rien n'est écrit...

— Tranquillisez-vous... avant trois jours, il aura fait son testament.

— Je vous en conjure, Monsieur, prenez les plus grands ménagements, car le pauvre Gustave ne se doute nullement de la gravité de son état.

— Je ferai mieux, ce sera lui qui me demandera de mettre ordre à ses affaires.

Le lendemain, j'arrivai en retard au rendez-vous habituel. Exigeant comme tous les malades, Bastidé me fit de graves reproches :

— Avant de m'accuser, lui dis-je, écoutez au moins mes raisons... Je vous donne en mille à deviner d'où je viens... Je sors de l'étude d'un notaire, à qui je viens de dicter mon testament, et, comme il y a beaucoup de formalités, je suis obligé d'y retourner demain à la même heure...

— Son testament!... En voilà une drôle d'idée...! est-il assez original...! qu'en pensez-vous, Beaufort?

— Je ne trouve pas cela ridicule... le mien est fait depuis sept ans... Dans notre métier, on est exposé à une foule de mésaventures, et quand on veut être sûr de laisser un souvenir à de bons amis...

— Eh bien! mais alors... si je faisais le mien, moi aussi...

— Oh! vous avez le temps, lui dis-je... quand vous aurez rejoint votre...

— Mais non,... mais non... puisque

vous retournez demain chez votre tabel-
lion, amenez-le moi.

Dès le même soir, je me fis indiquer l'adresse d'un notaire, à qui j'expliquai la situation; et, le lendemain, nous étions tous réunis chez le malade. Une heure après, le testament était rédigé signé et paraphé. Madame Louise était instituée légataire universelle : valeurs, argenterie, lingerie et mobilier, tout devait lui revenir.

Bastidé mourut quatre jours après. Son frère, prévenu par dépêche, arriva au plus vite et s'emporta à la lecture du testament, qu'il jura ses grands dieux de faire casser. On eut grand-peine à le calmer et madame Louise put porter décemment le deuil de son ami. Bref, on transigea.

L'ACCORDÉON

Maurice Duhallier, lieutenant au 42^e régiment, avait une de ces natures qui plaisent à première vue. C'était un garçon de taille moyenne, aux grands yeux bleus, aux cheveux blonds, au teint blanc, que ne halaît point le soleil ; sa bouche, bien dessinée, était ornée d'une moustache fine, qui ne cachait qu'à demi de belles dents ; sa tournure était élégante, tout enfin, dans sa personne, avait un cachet de distinction. Au moral, il était

bon, serviable et quelque peu rêveur ; il était prompt à s'enthousiasmer, et la moindre injustice le révoltait. Dans ses moments de loisir, il s'occupait de littérature, et, au risque de le diminuer dans l'esprit de mon lecteur, j'ajouterai qu'il faisait des vers ; de plus, il aimait les fleurs, les oiseaux et la musique. Qu'est-ce à dire : c'était donc l'officier de M. Scribe, fait plutôt pour les salons que pour les camps?... Non vraiment, c'était dans le service un énergique officier, très apprécié de tous et adorant son métier.

Maurice Duhallier comptait déjà à son avoir deux duels : il s'était battu une première fois dans les bois de Satory, à sa sortie de Saint-Cyr, avec un camarade de promotion, qui avait *brimé son recrue* plus que de raison ; une autre fois, il avait, en galant chevalier, pris la

défense d'une belle dame inconnue à qui des jeunes gens, sortant d'un cabaret, avaient manqué de respect. Il était, ce bon Maurice, de la famille des optimistes quand même, des naïfs si vous voulez ; il ne pouvait croire au mal, et vivait d'illusions que, pour rien au monde, il n'eût voulu perdre.

Pour bien faire comprendre sa nature, je lui cède la parole : voici en quels termes il me conta l'histoire de l'*accordéon* :

« En 1856, j'avais été détaché de mon régiment et envoyé à Nancy, où je remplissais les fonctions d'officier d'ordonnance auprès du général comte d'A..., qui commandait la subdivision de la Meurthe. A l'hôtel où je mangeais, à l'heure de la table d'hôte, il arrivait parfois que des musiciens ambulants venaient se faire entendre.

» Un soir, nous vîmes entrer un garçon de vingt à vingt-deux ans, aux yeux noirs bien fendus, dont le regard était profond et parfois inspiré ; c'était, en un mot, le spécimen le plus pur du beau type italien.

» A son entrée dans la salle, ce jeune artiste fut accueilli par tous les convives avec une sympathie marquée ; pour moi, admirateur du beau sous quelque forme qu'il se présente, je fus littéralement empoigné : aussi mon chagrin fut grand, quand je vis le bel Antinoüs tirer, d'un sac de maroquin vert, un instrument ridicule..... un accordéon : c'était, à la vérité un accordéon perfectionné et de dimensions exceptionnelles.

» Le jeune musicien préluda, puis joua le finale du deuxième acte de *Lucie*, cette page si dramatique et si émouvante. L'exécution fut surprenante ; sans aucun doute ce

virtuose du pavé était un grand artiste. Ce fut avec un sentiment pénible que je le vis faire le tour de la grande table, un petit plateau à la main. Lorsqu'il s'approcha de moi, je lui remis mon offrande : « Voulez-vous, mon jeune ami, que nous causions un peu ? »

— Volontiers, *signor*.

— Comment vous appelez-vous ?

— Silvio.

— Qui donc vous a enseigné la musique ?

— Personne, *signor*, je ne sais pas une note... J'ai entendu toutes les œuvres des maîtres de mon pays et je les ai retenues... Ma mère était dame des chœurs au théâtre de San-Carlo, et, pour ne pas me laisser seul au logis, elle me menait chaque jour aux répétitions, et le soir aux représentations... J'écoutais dans les coulisses, et le lendemain je

me souvenais et je chantais tous les airs que j'avais entendus la veille... Donnez-moi un instrument où les notes soient indiquées et je vous jouerai tous les opéras italiens.

» Le lendemain et les jours suivants je marchai de surprise en surprise ; le répertoire de Silvio était inépuisable ; parfois il jouait d'inspiration, et, un soir que les convives émerveillés s'étaient levés pour l'applaudir :

— Quel est donc l'auteur de ce morceau ? dis-je à Silvio.

— C'est moi, signor.

— Mais vous composez donc ?

— Je ne sais pas si c'est là composer ; mais, à certains jours, je me représente une situation et je rends de mon mieux ce que j'éprouve... C'est comme si j'entendais une musique intérieure... Je n'ai plus qu'à la suivre et à la copier...

— Pouvez-vous venir chez moi? Voici ma carte ; je vous attends demain à quatre heures.

» Je conduisis Silvio à un professeur de grand mérite, qui, après examen, me déclara que mon protégé avait une étincelle de feu sacré, et qu'il le mettrait rapidement en état d'entrer au Conservatoire.

» Sur ces entrefaites, je reçus un petit mot de la femme de mon général, la comtesse d'A..., excellente musicienne, qui se proposait de donner une soirée musicale, et me priait de l'aider à établir un programme. Quand tout fut à peu près réglé :

— Madame, lui dis-je, voulez-vous me permettre d'ajouter un nouvel élément à votre soirée ; je désirerais produire un jeune homme, d'un rare talent, auquel je m'intéresse vivement.

— Et de quel instrument joue *votre* merveille ? J'hésitai. — « De l'accordéon. » Un long et frais éclat de rire accueillit ma réponse et me déconcerta quelque peu.

— De l'ac. . . , en vérité, c'est trop drôle. . . laissez-moi rire encore. . . Au fait, il manquait à mon concert un élément comique. . .

— Pardon, interrompis-je d'une voix triste, la naissance, la beauté, les malheurs et le talent de Silvio méritent mieux. . . Il est d'origine patricienne. . . Il a, gravée sur le bras gauche, une couronne ducale. . . Un jour que tout enfant il jouait sur la grève du golfe de Naples, il fut, malgré les cris de sa gouvernante, enlevé par des pirates. . . Plus tard, il fut ramené à Venise par des marchands du Levant

— Mais c'est tout un roman que vous me contez là. . . Voyons, amenez-nous

votre beau Silvio... nous le recevrons de notre mieux.

» Mon conte était absurde, usé jusqu'à la corde, mais je connaissais l'imagination impressionnable de madame d'A... et je savais que cette stupide histoire, revue, corrigée et agrémentée, ferait son chemin. J'avais huit jours devant moi, je les utilisai : je dessinaï un costume où la fantaisie se mêlait à la couleur locale et je conduisis Silvio chez mon tailleur, qui, indépendamment d'un costume de velours noir, voulut bien se charger des accessoires. Le soir du concert était arrivé ; Silvio à qui, sous ma direction, un artiste avait fait une tête à la *Van-Dyck*, venait de revêtir son ravissant costume ; je poussai une exclamation de surprise, le résultat avait dépassé toutes mes espérances : On ne pouvait rien rêver de plus complet, de mieux réussi.

» A dix heures on nous introduisit dans le grand salon, dont les femmes en toilette occupaient le centre; quant aux hommes, ils étaient debout sur les côtés et dans les salons adjacents.

» A la vue de Silvio, il y eut comme un murmure d'étonnement et d'admiration : on ne sourit même pas lorsqu'il prit entre ses mains son singulier instrument : je compris que sa cause était gagnée d'avance. Ainsi que nous en étions convenus, il joua le grand air de *Norma*, *Casta Diva*, qu'il interpréta d'une façon saisissante, et lorsqu'il eut fini, les applaudissements éclatèrent de toutes parts. Il allait se retirer lorsque madame d'A..., se faisant l'écho de ses invités, le pria de jouer encore. Cette fois il joua la *Romance du Saule*, ces adieux à la vie si déchirants; il mit toute son âme dans son jeu, et sa belle figure reflétait

ses impressions intimes ; j'examinai ce qui se passait dans le salon, et je vis de beaux yeux remplis de larmes.

» A peine *Desdémone* avait-elle exhalé sa dernière plainte, qu'un bouquet tomba aux pieds de l'artiste. Ce fut le signal d'une véritable ovation, dont Silvio et moi entendîmes encore l'écho en descendant, peu après, le grand escalier de l'hôtel. Quand nous fûmes rentrés à la maison, je fis reprendre à mon protégé ses modestes vêtements de chaque jour et je serrai avec soin le joli costume de velours à qui nous devions une partie de nos succès.

» Je reçus le lendemain une gentille lettre de madame d'A... « On me remerciait chaudement, on louait fort le talent de mon protégé... on s'excusait d'avoir été sceptique et moqueuse, et on accompagnait le tout d'un billet de

cent francs, à l'adresse du bel Italien. »

» Désireux d'améliorer la situation matérielle de Silvio, je priai le jeune maître de me donner des leçons.

» — Voulez-vous, lui dis-je un jour, que je devienne votre élève.

» — Si, signor.

» — Mais il me faudrait un instrument comme le vôtre, et c'est à Paris seulement que je pourrais me le procurer.

» — Pardon, signor, je sais une jeune femme à qui je donnais des leçons et qui ne peut plus continuer... Son accordéon vaut le mien, et elle désirerait s'en débarrasser... il a coûté cent vingt francs, elle le laisserait pour cent francs.

» — Très bien... voici un *billet*, chargez-vous de cette affaire.

» Deux jours après, nous prenions notre première leçon; mes progrès furent rapides, et nous jouions des duos qui m'enchantaient.

» J'avais enfourché ce nouveau *dada* avec l'ardeur que je mets à toute chose ; je ne pouvais passer plusieurs heures sans prendre mon accordéon, et lorsque j'étais couché, je m'asseyais sur mon lit et je jouais bien avant dans la nuit ; le lendemain, au réveil, je jouais encore... c'était idiot, mais c'était comme cela.

» Un jour, à l'heure de la leçon habituelle, mon jeune professeur se présenta les mains vides...

» — D'où vient, cher *maëstro*, que vous n'avez pas votre accordéon ?

» — Il lui est arrivé un accident, signor... il est en réparation... j'en suis d'autant plus contrarié que je comptais partir pour T... Il y a demain dimanche une cavalcade au profit des pauvres, et le soir une grande soirée musicale à l'hôtel de ville... On m'a demandé, pour venir

exécuter deux morceaux ; mais sans instrument, que faire... ?

» — Qu'à cela ne tienne, je vous offre le mien... Si vous ne devez pas rester trop longtemps...

» — Merci mille fois, signor... je compte revenir lundi soir.

» Silvio se retirait ; je le vis revenir sur ses pas, un peu embarrassé.

» — Qu'est-ce encore, *caro mio* ?

» — Il y aura toutes les autorités et le grand monde de T... au concert, et si vous vouliez m'autoriser à emporter le costume de velours...

» — Mais certainement... je vais le plier moi-même avec soin et le mettre dans ma valise, vous emporterez le tout.

» Je l'attendis en vain le lundi. — Bast, me dis-je, il aura manqué le train ; mais ne le voyant pas venir le mardi à l'heure

de la leçon, je commençai à concevoir quelque inquiétude : « Le malheureux aura pris froid en sortant du concert... j'aurais dû lui offrir un manteau... à l'heure qu'il est, il grelotte de fièvre sur quelque grabat... » Je ne pus y tenir davantage et j'écrivis à un mien ami, substitut près le tribunal de T... Je reçus le lendemain la lettre suivante :

« Cher ami,

» J'ai fait fouiller, par un agent de police, toutes les auberges de la ville, nulle part il n'y a trace d'un musicien italien, *beau* ou laid. Il n'a jamais été question d'une cavalcade au profit des pauvres, et pas davantage d'une soirée musicale à l'hôtel de ville.

» Regrets et amitiés.

» X... »

» La vérité, l'affreuse vérité m'apparais-

sait dans toute son horreur, j'étais joué, dupé, volé !

» Je me trouvais encore sous le coup de cette aventure, lorsqu'un matin j'entendis frapper à ma porte : Une jeune fille entra.

» — Pardon, Monsieur, me dit-elle, je viens de la part de ma sœur aînée, vous demander si vous êtes satisfait de l'accordéon qu'elle vous a vendu.

» — J'en étais très content, mon enfant, malheureusement, depuis plus de trois semaines, l'instrument et le professeur ont disparu.

» — C'est que... ma sœur vous prie bien de l'excuser... mais elle est dans le commerce, et comme elle a plusieurs billets à payer pour le premier du mois, elle vous prierait, si cela ne vous gêne pas... de la solder...

» — Comment, m'écriai-je en faisant un

bond, votre sœur n'a pas reçu le billet de cent francs que j'ai remis pour elle à Silvio ?

» — Non, Monsieur !

» — A propos, me dit un jour madame d'A... qu'est donc devenu notre futur Bellini... notre beau Silvio?...

» — Hélas ! Madame, répondis-je en hésitant, ce jeune et grand artiste était né sous le beau ciel d'Italie... notre climat de France l'a tué... il vient de succomber à une phtisie *galopante*. »

Ainsi parla Maurice du Hallier. On pourrait croire qu'aujourd'hui, mûri par les années, et après avoir vu s'envoler quelques illusions de même sorte, mon ami est revenu à une saine appréciation de la vie réelle... non, ces natures-là sont incurables : écoutez encore.

Maurice vit un soir, dans une baraque foraine, un petite fille répondant au nom

de Dolorès : c'était une chétive enfant de sept à huit ans, vêtue d'une robe blanche et d'un maillot rose ; on ne voyait, de sa figure amaigrie que deux grands yeux noirs tristes et bistrés. Le maître de la baraque, une sorte d'hercule, parut tenant à la main une perche terminée par un coussin, il y plaça la petite fille sur le ventre et enleva le tout qu'il mit en équilibre sur son menton : il fit ainsi plusieurs fois le tour de la scène.

Il disparut dans la coulisse et revint, quelques minutes après, en manœuvrant une boule sous ses pieds ; après avoir monté et descendu un chemin incliné, construit en planches, il pressa sur un ressort et la boule s'ouvrit en deux. Il en tira Dolorès recroquevillée et à demi ankylosée : sous la poigne du maître la pauvrete grimaça un sourire et envoya des baisers au public.

Maurice ne put dormir cette nuit-là, et le lendemain, par-devant notaire, il faisait signer, au maître de la baraque, un acte par lequel celui-ci lui cédait la petite fille en toute propriété, moyennant quelques billets de mille francs.

L'enfant fut mise dans une succursale du *Sacré-Cœur* : C'est aujourd'hui une belle fille de dix-neuf ans, intelligente, instruite et excellente musicienne. Maurice se propose de retirer sa pupille du couvent, dans quelques mois — il aura alors quarante-cinq ans — et il lui dira :

— Dolorès, tu as reçu une brillante éducation... tu as vingt ans : c'est le moment de te marier... Je serais bien heureux, si...

— Tenez pour certain que Dolorès l'interrompra :

— Mon cher bienfaiteur, ma recon-

naissance est extrême... j'ai pour vous une grande... vénération... et si vous tenez à me marier... j'ai vu quelquefois chez vous... en sortant le dimanche, une jeune officier...

Et Maurice du Hallier, le cœur brisé, mais l'âme toujours haute, retiendra un sanglot dans sa gorge et dira :

— Je te marierai... avec le jeune officier!

LE CHIEN DU RÉGIMENT

Le père Briffaut..... c'est le nom du chien dont je vais dire l'histoire. Il s'appelait ainsi quand il me fut donné, et, en vérité, aucun autre nom ne pouvait lui mieux convenir. Figurez-vous un barbet de forte taille, avec une tête de lion magnifiquement coiffée ; le poil était fauve sur la face et sur les pattes, et noir, brillant et soyeux, sur tout le reste du corps. Il avait de grands yeux de gazelle, doux et expressifs, des yeux qui riaient ou pleuraient à l'occasion : voilà pour l'enveloppe ; pour le reste, il suffit

de dire que je n'ai jamais vu mon chien se mettre en colère. Comme il était bon, il n'attaquait pas ; comme il était fort, les chiens passaient sans lui chercher dispute. Le père Briffaut avait trois passions : les chevaux, le sucre et les enfants. Il couchait à l'écurie, à la tête de mes chevaux, et il avait une grande prédilection pour l'un des deux, Coconnas, qui pourtant était d'humeur fort taquine. Il arrivait parfois que Coconnas saisisait avec les dents la peau du dos de son ami, le suspendait et le balançait d'avant en arrière. Humilié plutôt que fâché de cette *balançoire*, le chien faisait entendre un grognement prolongé, terminé par un aboiement ; le cheval alors lâchait prise, et, pour lui témoigner qu'il ne gardait pas rancune, son ami lui sautait au nez et le léchait à plusieurs reprises.

Le père Briffaut mangeait à la pension des officiers ; on avait fait une exception en sa faveur, à cause de sa propreté et de sa discrétion ; il arrivait, à l'heure des repas, avec une exactitude militaire. Il me souvient que mon chien me bouda pendant trois jours, parce que j'avais omis de lui faire comprendre que le déjeuner avait été avancé d'une demi-heure ; lorsqu'il entra, nous sortions de l'hôtel, et il fut accueilli par un immense éclat de rire ; il me chercha, et me fixa avec de grands yeux pleins de reproches, puis il repartit à fond de train. J'ai su depuis qu'il était allé demander l'hospitalité à une autre *popote* qui n'avait pas modifié ses heures. Après le déjeuner, le père Briffaut venait au café de la garnison, et là, commençait pour lui une abondante récolte de morceaux de sucre. Il allait de table en table, et lorsqu'un

officier, absorbé par les cartes, les dominos ou la lecture d'un journal, oubliait de lui donner le tribut accoutumé, le chien lui mettait sa grosse tête sur les genoux, et le regardait avec de si bons yeux, que le distrait s'exécutait aussitôt, avec quelques paroles d'excuse.

Tous les deux jours, le père Briffaut accompagnait *Coconnas* et *Cadence* à la promenade; les autres jours, il se rendait à la manœuvre avec le régiment. Dès que l'on était arrivé sur le terrain, mon chien allait chasser dans les champs, donnait de la voix sur les alouettes et les cailles qu'il faisait lever, et, à la sonnerie du *ralliement*, venait reprendre sa place en avant des trompettes. Quand la tête de colonne atteignait les premières maisons de la ville, la musique jouait, et rien n'était comique comme l'air de gravité et de fierté du père Briffaut, mar-

chant en mesure à six pas de distance.

On eût dit que le régiment était sa chose ; de fait, il était le chien du régiment ; tous les hommes l'aimaient, le gâtaient, et lui apprenaient une foule de tours, dont quelques-uns étaient surprenants. Les maréchaux-ferrants lui avaient imprimé, avec un fer rouge, la marque du régiment sur la fesse gauche, où se voyait un beau 8 au milieu d'un cor de chasse.

Le père Briffaut, je l'ai dit, était l'ami des enfants ; tous les petits garçons, toutes les fillettes du régiment et de la ville l'aimaient, le caressaient et l'appelaient par son nom. Le bon chien y trouvait son compte, car ces relations lui rapportaient force tartines, gâteaux et autres friandises. Un jour, la femme de mon capitaine me fit savoir, par son mari, qu'elle avait convié à goûter vingt

ou vingt-cinq bambins et bambines, camarades de ses deux enfants; elle me priait d'amener mon chien et de lui faire exécuter ses meilleurs tours. Le père Briffaut était un chien savant.

M. Briffaut allait dans le monde; je prescrivis à mon ordonnance un *pansage* complet; il était superbe avec son poil net et lustré, son abondante chevelure fauve, séparée en deux sur le front, et ses moustaches relevées en croc, au moyen de la pommade hongroise. A l'heure où j'arrivai à la maison du capitaine, le petit escadron était assis autour d'une grande table, et achevait de goûter. L'entrée de mon chien fut saluée par des exclamations de joie que le père Briffaut accueillit en nettoyant bon nombre d'assiettes et quelques petites fri-mousses barbouillées encore de confitures ou de crème au chocolat.

La maîtresse de la maison me pria de commencer la séance : Je fis signe à mon chien, qui alla s'installer sur une chaise, assis sur son séant, le corps appuyé au dossier, et les pattes de devant gracieusement repliées.

— Voyons, M. Briffaut, lui dis-je, qu'est-ce que font à l'école ces petits messieurs et ces petites demoiselles, pendant qu'on leur donne la leçon ?

Le père Briffaut ouvrit lentement sa large gueule, et fit entendre trois bâillements consécutifs.

— Maintenant, M. Briffaut, vous allez nous faire connaître la personne la plus gourmande de la société..... Est-ce cette petite fille?.... Est-ce cette autre?.... Le chien ne bougeait pas. J'avisai un petit espiègle dont le nez et le menton gardaient encore la trace du goûter.

— Serait-ce par hasard ce petit monsieur?

Le père Briffaut balança deux fois sa tête de haut en bas.

— Et que fait-il quand il a mangé de bons gâteaux ?

Le père Briffaut se caressa plusieurs fois le ventre avec sa grosse patte.

Je n'ai pas besoin de dire les rires et les trépignements de la galerie. Je fis encore quelques autres révélations de cette nature, puis je terminai par un tour d'adresse. Je ceignis mon ceinturon autour du corps du père Briffaut ; je lui mis la patte droite dans la garde de mon sabre, qui se tint debout ; je lui assujettis mon schako sur la tête au moyen de la jugulaire, et je lui plaçai enfin un gros morceau de sucre sur le nez.

— Attention, M. Briffaut : *Apprêtez armes ! Joue... feu !*

Au commandement *feu*, le chien lança le morceau de sucre jusqu'au plafond, et

le reçut dans sa gueule sans avoir quitté sa position.

La séance était terminée, et je pris congé de la femme du capitaine, pendant que le père Briffaut recevait les caresses et les baisers de tous ses petits camarades.

Il y avait, à sept kilomètres de la ville, une magnifique propriété appartenant à M. Henri de C., un mien ami d'enfance ; il vivait là avec sa femme et une ravissante petite fille de sept à huit ans. Je me rendais une fois ou deux par semaine à *la Fresnaye*. La joie du père Briffaut était grande quand il voyait Coconnas prendre la direction du château : il faut dire que Paulette de C. était son amie la plus intime. Rien n'était gracieux et touchant à la fois, comme de voir les ébats de la petite fille et du gros chien : c'étaient des parties folles et des courses à perdre haleine, sur la pelouse et à tra-

vers les allées du parc. Quand Paulette était fatiguée, elle se couchait sur une touffe de gazon, appuyait sa petite tête sur le corps de son ami, étendu à ses côtés, et s'endormait confiante entre ses pattes.

Comme toutes les enfants gâtées Paulette était exigeante, et elle avait voulu que, comme le mien, le couvert de son ami fût mis à la table. Elle lui attachait une serviette au cou, lui servait de tous les plats, et saupoudrait son assiette de miettes de pain. Je dois reconnaître d'ailleurs que la tenue correcte et digne de cet étrange convive ne laissait rien à désirer.

Sur ces entrefaites, mon régiment reçut l'ordre de partir pour l'Afrique : certes, j'aimais bien mon chien, mais devant les instances de Henri de C. et de sa femme, et surtout devant les sanglots déchirants de la petite Paulette, je dus céder, et mon fidèle compagnon devint

pour toujours l'hôte du château de *la Fresnaye*. J'étais depuis un an environ à Constantine, lorsque je reçus d'Henri de C. une lettre, m'annonçant la mort du père Briffaut; ce brave animal ne devait pas mourir comme un chien vulgaire... écoutez le récit de sa fin lamentable :

Par un bel après-midi du mois d'août, Paulette et son ami jouaient à *cache-cache*, à l'ombre des grands arbres; madame de C., à une fenêtre du premier, surveillait les jeux, heureuse de contempler ce gracieux tableau.

— Je vais me cacher, Briffaut, reste là... ne regarde pas...

Tout en faisant cette recommandation, l'enfant courait à reculons; soudain ses petits pieds heurtèrent le rebord du bassin et elle tomba dans la pièce d'eau. Madame de C., voyant disparaître sa fille, jette un cri strident, franchit quatre

à quatre les marches de l'escalier, et court affolée; mais le trajet était long, bien long... Heureusement Briffaut avait entendu le bruit de la chute; en deux bonds il avait atteint la pièce d'eau et avait plongé. Quand madame de C. arriva, anxieuse, haletante, à l'extrémité opposée de l'ovale, le chien y arrivait aussi, en nageant et en soutenant le buste de sa petite amie au-dessus de l'eau. La mère saisit avidement son enfant, qui pleurait et riait à la fois, et l'emporta, en la couvrant de baisers, sans s'occuper de son sauveur. Quand elle fut arrivée dans sa chambre, madame de C. fit allumer un grand feu : on déshabilla l'enfant, qui n'avait pas perdu connaissance, et qui en était quitte pour un bain froid; on l'essuya, on changea ses vêtements, et, au bout de vingt minutes, on eût dit que rien ne s'était passé.

Deux heures après, on sonnait le dîner, mais le père Briffaut ne parut pas : c'était la première fois qu'il manquait au repas de famille. On le chercha, on l'appela de tous côtés, mais ce fut en vain ; un domestique assura qu'un détachement de cavalerie avait traversé le village, et qu'on avait vu le chien sauter à la tête des chevaux et s'éloigner avec eux ; le dîner fut bien triste ; Paulette était inconsolable, et son père ne parvint à sécher ses larmes qu'en l'assurant qu'il allait, le soir même, écrire au colonel du régiment. Ce Briffaut était un ingrat... un déserteur... on le gronderait bien fort au retour... demain, on ne le caresserait pas de toute la journée... l'enfant s'endormit.

Passablement inquiet, Henri de C., suivi de son domestique et du jardinier portant une lanterne, procéda à de sé-

rieuses recherches : on fouilla le parc dans tous les fourrés : aucun indice. En revenant, et comme on longeait le bassin, on aperçut le corps du chien flottant sur la pièce d'eau ; à la lueur du falot, on aperçut en maints endroits, sur les pierres arrondies de la haute margelle, les traces nombreuses de griffes qui témoignaient des suprêmes efforts de la pauvre bête. Il était évident qu'après avoir en vain tenté de sortir du bassin, elle s'était épuisée à nager. Le jardinier prit une bêche et creusa un trou, dans un coin ombreux du parc ; puis les trois hommes, les yeux voilés de larmes, enterrèrent ce vaillant, ce héros.

Ce ne fut que bien longtemps après qu'on apprit à Paulette la triste vérité.

Cinq ans s'étaient écoulés, je rentrai en France et, profitant d'un petit congé, je vins voir mes bons amis de *la Fresnaye*.

Au cours de la visite, pendant laquelle il ne fut pas question de Briffaut, bien que son nom fût sur toutes les lèvres, Paulette, qui était devenue presque une jeune fille, me prit le bras et me mena dans le parc. Nous gardions le silence, nous arrivâmes à une sorte de petit salon de verdure : au centre, une corbeille de géraniums entourée de lierre, de chaque côté un banc rustique, et, au fond une sorte de rocher. Paulette me montra, en sanglotant, une plaque de marbre incrustée dans la pierre; on y lisait :

CI GIT

BRIFFAUT, LE MEILLEUR DES CHIENS.
IL PÉRIT VICTIME DE SON DÉVOUEMENT.

ANDREAS GROZCA

Vous m'avez demandé, Madame, une histoire de brigands, mais vous vouliez que l'histoire fût vraie et que le héros n'eût pas été poussé au crime par un motif ignominieux. Malgré mon envie grande de vous être agréable, je vous avouerai que je me trouvais tout d'abord fort empêché. Prendre mon sujet en France, je ne le pouvais pas : vous le savez, dans notre pays de civilisation, où le gendarme, le garde-champêtre et l'agent de police abondent, il n'y a plus de brigands possibles.

Je songeai alors à l'Italie, à l'Espagne, mais le roman, le drame, l'opéra-comique en ont étrangement abusé. Ils vous ont montré des brigands, le feutre à plumes sur l'oreille, rasés de frais, parfaitement chaussés et gantés, arrêtant une chaise de poste avec toute l'urbanité désirable. Ils avaient, ces messieurs, l'escopette au poing, mais pour intimider seulement; ils vous prenaient bien votre bourse, mais vous rendaient de quoi solder le relai et le gîte prochains; quelquefois même ils vous donnaient l'hospitalité pour la nuit, et ils traitaient, dit-on, leurs belles captives avec tant de formes et de courtoisie, que plusieurs ladies sentimentales, sur la foi des narrateurs, se sont mises à sillonner ces routes périlleuses, dans l'espoir d'être arrêtées.

Ainsi, comme les nations latines me

faisaient défaut, je perdais une occasion de vous être agréable et je maugréais de la belle façon, lorsque je me souvins d'un mien ami, un Valaque dont j'avais fait la connaissance lorsqu'il étudiait le droit à Paris, et qui était devenu juge à la Cour criminelle de Bukarest. Il faut vous dire, en passant, que dans ce pays dont le nom réveille en nous une idée de barbarie, il y a, depuis quelque cinquante ou soixante ans, des tribunaux organisés à l'instar des nôtres. J'écrivis donc à cet ami, et le priai d'exhumer tous ses dossiers afin de trouver un drame remplissant les conditions exigées par vous. Je ne tardai pas à recevoir sa réponse, que je vous copie textuellement, en supprimant les préliminaires.

« Depuis longtemps, m'écrivait M. Z..., je n'avais eu à juger que des voleurs et des assassins vulgaires. En 1877, à la

session d'assises du printemps, je fus mieux servi.

» Dès la première séance de la Cour, à l'affluence qui assiégeait et l'immense salle du palais et les lieux environnants, à l'occupation des places réservées par des dames en riches toilettes, nobles épouses de nos boyards, je reconnus que j'aurais à opiner dans la confection d'un arrêt qui ne devait avoir rien de banal. Le procès d'Andreas Grozca aboutissait devant nous.

» Je me reportai alors à l'époque où la civilisation n'ayant point encore pénétré dans ce pays, les brigands désolaient la Bosnie, la Moldavie et la Valachie : Ils exerçaient alors une profession en quelque sorte avouée. Il n'était pas rare, lorsque les Turcs prenaient les armes contre leur patrie, de voir ces hommes redoutables descendre de leurs montagnes, s'en-

rôler pour le temps de la guerre, dans les milices, en devenir quelquefois les chefs, et combattre en héros pour la liberté valaque. Lorsqu'ils revenaient à leur métier ordinaire, la police et l'autorité militaire ne pouvaient parvenir à les surprendre, car les paysans, largement récompensés par eux, ne demandaient pas mieux que de leur servir d'espions, et les avertissaient, soit des dangers qui les menaçaient, soit des occasions favorables à quelque coup de main. Il faut même ajouter que, à part l'intérêt matériel que les paysans pouvaient avoir à favoriser des pillages dont ils prenaient leur part, ils étaient naturellement portés à soutenir ceux qu'ils considéraient comme leurs défenseurs contre l'oppression.

» L'audience s'ouvre. Tous les regards se dirigent vers le banc des témoins : là est une pauvre femme presque octogénaire ;

sa jupe courte, son tablier, les autres parties de son costume annoncent qu'elle est de la *montagne*. Plusieurs médaillons de saints et de saintes à son cou. Mais l'attention se fixe particulièrement sur une femme assise auprès d'elle, et qui porte un petit enfant dans ses bras. Cette femme jeune et belle a le regard presque continuellement fixé vers la terre; si parfois elle lève ses grands yeux mouillés de larmes, c'est pour les reposer sur son enfant qui lui sourit. Elle aussi a le costume de la montagne: une jupe courte de couleur brune; les manches de sa chemise d'une blancheur éclatante sont brodées de rouge; une ceinture rouge, agrafée par d'énormes plaques d'argent, serre sa taille élancée; un collier de pendeloques relevées de pierres de couleur orne son cou; ses cheveux ne tombent plus en nattes comme ceux des jeunes

filles ; elle est, comme les femmes mariées, coiffée d'une écharpe blanche, posée sur sa tête et descendant sur ses épaules.

» Près de ces deux femmes se tient debout un jeune homme de dix-huit à vingt ans ; il est vêtu d'une fustanelle à la mode des Albanaïs, et porte sur la tête un turban blanc ; un riche damas pend à son côté, deux pistolets garnissent sa ceinture, il s'appuie fièrement sur son fusil. Ces trois personnages composent toute la famille de l'accusé : la vieille femme est sa mère ; le jeune homme son fils d'un premier mariage ; la jeune mère est sa troisième femme, et l'enfant qu'elle porte dans ses bras est né de leur union.

» L'accusé est introduit ; son apparition provoque dans la salle une profonde attention. Il se nomme Andreas, son surnom est Grozca, ce qui, en langue vala-

que, signifie *la Terreur*. C'est un homme de cinquante ans, d'une haute stature ; ses cheveux déjà argentés, ses moustaches et sa barbe d'ébène, ses grands yeux farouches, presque cruels, son teint basané, son nez aquilin, son front élevé, tous ses traits offrent un mélange de noblesse, d'audace et de férocité. La beauté de ses formes, que déguise à peine un pantalon large et court, rappelle celles du gladiateur romain. Il lance sur ses juges et sur l'auditoire un long regard dans lequel semble vivre encore toute la fierté du commandement.

» L'enfance d'Andreas n'offrit rien de remarquable ; devenu homme, il passait sa vie au milieu de combats de toute sorte. Un jour, il surprend sa femme en flagrant délit d'adultère avec un officier russe, alors son hôte ; il la tue, et, pour ce fait, est condamné aux travaux des

mines pendant dix ans. En Valachie, les condamnés aux mines travaillent dans les salines, qui sont d'une immense profondeur. On y descend par une sorte de puits, au moyen d'un tabouret soutenu par quatre cordes. Les prisonniers sont ordinairement enchaînés deux à deux : il y a un gardien par cinq couples ; la nuit, ils sont retirés de la saline et enfermés dans une prison.

» A cause des garanties qu'offrait sa conduite depuis son arrivée aux mines, Andreas avait obtenu d'être découplé, et de travailler seul. Un soir, il rencontre dans une galerie déserte un sous-officier russe, qui avait obtenu l'autorisation de visiter les salines ; il saisit le moment où ce sous-officier était baissé pour examiner quelque cristallisation, le frappe sur la tête, avec un bloc de sel brut qui l'étourdit et lui introduit du sel dans la

bouche pour étouffer ses cris. Aussitôt après, Andréas revêt l'uniforme de sa victime, et à l'aide de ce déguisement se fait remonter hors de la saline, puis disparaît avant qu'on se soit aperçu de rien. Quelques heures après, les gardiens, faisant leur ronde, trouvèrent le Russe baigné dans son sang; mais il était revenu à lui, et l'on apprit ainsi les détails de l'évasion du prisonnier : toutes recherches pour le ressaisir furent vaines.

» Cinq ans s'étaient écoulés sans qu'on entendît parler de Grozca; quand, au mois de septembre de cette année, sur la grande route de Trajova, un marchand juif fut attaqué en plein jour : lui et son cocher furent garrottés, et quarante mille piastres lui furent enlevés; puis les voleurs les laissant tous deux sur le chemin, pieds et poings liés, s'éloignèrent au plus vite, dans la direction de Ter-

novitza. Deux jours après, un homme, vêtu d'un riche costume hongrois, se présenta au couvent d'Argis, et échangea avec les moines vingt mille roubles de papier-monnaie contre des ducats autrichiens. Ce riche voyageur n'était autre qu'Andreas Grozca. Un bohémien, jadis espion de la bande, devenu sonneur de cloches au monastère, le reconnut sous son déguisement. Un coup d'œil de Grozca lui ferma la bouche, et le seigneur hongrois, en s'éloignant, lui mit une poignée de ducats dans la main, en lui disant : « Sonne pour le repos de mon âme, et bois à la santé de mon enfant. » Le bohémien n'avertit le supérieur du monastère que lorsqu'il se crut à l'abri de la vengeance de son ancien chef.

» Dès ce moment redoublèrent les vols à main armée sur les routes de la Petite-Valachie. On pillait, on incendiait ; mais

on ne tuait jamais sans nécessité. Andreas employait même son autorité sur ses complices pour empêcher que ceux qu'ils dévalisaient fussent personnellement maltraités. Fatigué d'exploiter toujours la même contrée, commençant d'ailleurs à courir de sérieux dangers, Grozca transporta le théâtre de ses rapines sur la rive droite du Danube. A la tête de trente hommes déterminés, il attaque le palais d'un aga en Bulgarie. Chez cet aga servait Ivan, son fils, en qualité de garde albanais. Cette audacieuse attaque ne tarda pas à prendre les proportions d'un combat véritable; la lutte fut acharnée de part et d'autre, et la victoire, un instant indécise, resta aux assaillants. Plusieurs hommes furent tués, l'aga lui-même blessé, les bâtiments incendiés, le trésor pillé et les femmes enlevées du harem.

» Après cet acte de témérité inouïe, Grozca retourne en Valachie. Il s'était vivement épris d'une jeune Bulgare, Maria Radji, la favorite parmi les femmes de l'aga ; il force un prêtre à bénir son union avec cette jeune femme et rentre dans les montagnes avec son butin. Là, ayant adopté un autre nom pour dépister les recherches dont il était constamment l'objet, il prend la résolution de vivre désormais tranquille dans les environs de Tchernack, lieu de sa naissance, qu'habitait encore sa vieille mère. Son fils Ivan, le ci-devant garde albanais au service de l'aga, était avec lui.

» Grozca arrive un soir chez sa mère qu'il n'avait point vue depuis dix ans ; il était haletant sous ses vêtements en désordre ; il lui dit d'un air sinistre, en la regardant fixement : « Mère, reconnais-tu ton fils Andreas ? » Et comme

cette pauvre femme, levant vers lui ses yeux affaiblis par l'âge, voulait l'entourer de ses bras, il recule, et, lui présentant son poignard, qu'un sang frais teignait encore, il s'écrie : « Mère, ne m'approche pas, maudis-moi, j'ai tué mon enfant ; va, cours, fais enterrer son cadavre, il est dans la caverne de l'Ours. »

» Et il sort rapidement de la maison.

» La vieille mère, effrayée, se rendit en toute hâte chez le magistrat de police, et lui raconta en pleurant ce qui venait d'arriver. Plusieurs personnes se transportèrent au lieu appelé la caverne de l'Ours, et, après avoir pris toutes les précautions superstitieuses en usage dans le pays pour se prémunir contre le diable, qui habitait, disait-on, cette cavité, on entra dans le souterrain.

» En avançant, on entendit des gémissements et des sanglots ; on souleva une

grosse pierre qui obstruait un dernier passage, et, à la lueur des torches, on aperçut une jeune femme agenouillée aux côtés d'un jeune homme mourant. C'étaient Maria Radji, femme de Grozca, et Ivan, son fils.

» Le blessé fut transporté à la ville, et soigné par un médecin qui déclara que la blessure était grave, mais non mortelle : le fer avait traversé le corps de part en part, mais sans toucher d'organe essentiel.

» Pendant qu'elle était au harem de l'aga, Maria avait conçu un violent amour pour Ivan, le jeune garde. Son maître, s'étant aperçu de cette inclination partagée, fit donner la bastonnade à l' amoureux, et ç'avait été pour venger cette injure faite à son fils, injure dont il ignorait la cause, que Grozca était accouru, et avait pillé et incendié le palais

de l'aga. Tombée entre les mains du père, Maria n'osa avouer son amour pour le fils, et habituée, comme toutes les femmes turques, à obéir partout en esclave, elle consentit à se marier. Depuis cette époque, elle cessa toute relation avec Ivan, bien qu'elle l'aimât toujours et qu'elle en fût toujours aimée. Mais, quelque soin que prissent ces enfants pour dérober à tous leur penchant réciproque, quelque effort qu'ils fissent pour le refouler en eux, Grozca le devina. Dès ce moment, il devint sombre et taciturne et se promit d'observer.

» Un soir, Maria et Ivan étaient assis l'un à côté de l'autre, ils se tenaient les mains et échangeaient de temps à autre un regard où se trahissaient et leur amour et leurs regrets ; insensiblement, ils parlèrent à mi-voix du temps passé, de cet heureux temps où ils se voyaient furti-

vement et trompaient la vigilance de l'aga... Soudain, à l'entrée de la grotte, bondit Grozca, les yeux hagards, le visage d'une pâleur mortelle. Son fils se lève ; mais le père, sans proférer une seule parole, tire son poignard et le lui plonge dans la poitrine.

» A peine deux jours s'étaient écoulés depuis ce sanglant épisode, que Grozca, qui, sans s'arrêter, sans prendre la moindre nourriture, avait erré, comme un insensé, sur les cimes escarpées des montagnes, descendit dans la plaine et se présenta chez le colonel Yarka, commandant la milice de la Petite-Valachie. En entrant, il jeta ses armes à terre, et dit : « Colonel, tu es le plus brave parmi les Valaques : c'est à toi que je me rends. Tu ne me reconnais pas, reprit-il avec force : je suis Grozca ; jadis, je combattais à tes côtés pour la liberté valaque. Aujourd'hui,

je suis un assassin, j'ai tué mon fils. Arrête-moi, livre-moi à la justice humaine ; Dieu fera la sienne à son tour. »

» Andréas, dit Grozca, fut écroué dans les prisons de Krajova, et de là transféré à Bukarest.

» Ce hardi et étrange aventurier ne devait point mourir de la main du bourreau ; sa mort devait être en harmonie avec les différentes phases de sa vie.

» Avant de vous en parler, je ne crois pas pouvoir vous donner une idée plus exacte et plus frappante de la nature fière et même poétique de cet homme exceptionnel, qu'en rapportant fidèlement ici son interrogatoire. Ces quelques réponses, faites sur un ton grave et exalté à la fois, vous feront de lui un portrait plus saisissant que ne le pourraient faire des pages entières.

» — Votre profession ?

» — Soldat libre, qui ne sert d'autres maîtres que la patrie ou sa volonté ; qui a combattu jadis et qui combattrait encore, s'il le pouvait, pour la liberté roumaine.

» — Où est votre domicile ?

» — Partout où il y a un pied de terre valaque.

» — Vous êtes accusé de tentative d'assassinat contre le sous-officier russe Petroloff ?

» — Non, je ne l'ai pas voulu assassiner ; si j'avais voulu sa mort, il n'est pas difficile à un épervier d'étouffer un moineau ; j'ai voulu seulement faire goûter au Moscovite le sel valaque, et dégoûter, une fois pour toujours, ces sauterelles de venir nicher dans nos terres.

» — Qu'avez-vous fait après votre évasion ?

» — J'étais debout, le front haut, pendant que vous faisiez des courbettes de

vant les Russes, pour les remercier du soin qu'ils prennent d'améliorer votre race en se croisant avec vos femmes et vos filles. Vous vous laissiez piller par eux ; moi, je les pillais : à chacun son rôle.

» — Vous avez attaqué le juif Abraham ?

» — Oui, celui-là était un mécréant, issu de la maudite race des meurtriers du Christ. Dans le premier moment, j'ai voulu le dépêcher dans l'autre monde ; mais j'ai réfléchi que ce qui appartient au diable, le diable le reprend et je ne me mêle pas de ses affaires.

» — Et les autres attaques, les avouez-vous ?

» — Certes, je ne puis nier que le soleil nous éclaire, et que je me sois enrichi de l'argent pillé.

» — Où sont vos complices ?

» — Sur la terre, dans l'enfer et peut-être au ciel, s'ils se sont faits moines avant de mourir.

» — Dans votre intérêt, livrez leurs noms à la justice ?

» — Non, je suis bandit, mais je ne suis point un traître.

» — Quel a été le motif de votre attaque contre le palais de l'Aga ?

» — Il avait outragé mon enfant, le sang de mon sang, la chair de ma chair.

» — Pourquoi avez-vous forcé Maria Radji de vous épouser ?

» — Oh ! non, jamais ; je lui ai dit : « Veux-tu être à moi ? » et elle se jeta dans mes bras. Je me suis présenté au prêtre, de l'or dans une main et mon poignard dans l'autre ; je lui ai dit : « Choisis entre l'or et le fer ; veux-tu bénir notre mariage ? » Il nous a bénis et je lui ai donné l'or.

» — Pourquoi avez-vous attenté aux jours de votre fils ?

» — Oui, c'est là un crime, un véritable crime ; je ne connaissais pas leurs anciennes amours... Si ces enfants m'avaient tout avoué avant mon mariage, nous ne serions point ici devant vous... Dieu l'a voulu autrement... Je croyais punir un coupable.

» Avant que la cour ne se retirât pour délibérer, il se produisit un incident qui émut singulièrement tous les assistants. Ivan s'élança vers les juges, et s'écria : « Messieurs, on vous a trompés ; mon père lui-même vous a menti... Il ne m'a point frappé de son poignard... il faisait sombre : c'est moi qui me suis jeté sur le fer sans le voir... Mon père est innocent... » Puis, se tournant vers Andreas, dont il saisit les mains : « Pardonne-moi, père, si j'ai osé aimer

Maria... C'était plus fort que moi, vois-tu... mais je la fuirai, et tu seras heureux encore. » Grozca sourit tristement à son fils, et répondit : « Aime-la. » Quant à la pauvre vieille mère, elle murmurait : « Rendez-moi mon fils, mes bons seigneurs; rendez le-moi et Dieu vous bénira. »

» Après une courte délibération, la cour rentre en séance; le président déclare à haute voix, au milieu du silence général, Andreas, dit Grozca, coupable sur tous les points de l'accusation; mais, en raison des circonstances atténuantes, la cour le condamne aux travaux des mines, à perpétuité.

» Andreas écoute son arrêt sans s'émouvoir et demande à son défenseur si la peine à laquelle il est condamné a pour effet de rompre son mariage. Sur la réponse négative, il dit : « Eh bien, je le

romprai, moi ; je veux qu'ils soient heureux pendant qu'ils sont jeunes. » — Le condamné embrasse, en se retirant, sa femme, ses enfants, ainsi que sa vieille mère, qui le bénit en tombant à genoux.

» Lorsque Grozca fut rentré dans sa prison, on se disposait à prendre contre lui les précautions usitées pour éviter une nouvelle évasion. « Croyez-vous, dit-il à ses geôliers, que je veuille m'échapper ? Non, non, ne craignez rien ; je vous promets de *ne point sortir d'ici*. » Aussitôt, bondissant comme un tigre, il s'élance, la tête en avant, contre le mur de son cachot, s'y brise le crâne et tombe mort. »

UN EX-MOBILE DE 48

On se rappelle l'appoint qu'apportèrent à l'armée de l'ordre les bataillons de mobiles organisés à Paris, en 1848 : les jeunes gens qui faisaient partie de ces bataillons, presque des enfants, d'origine et de provenance diverses, donnèrent comme de vieilles troupes, et contribuèrent puissamment à ramener le calme dans les rues et dans les faubourgs. Lorsqu'il fut rétabli, l'embarras du Gouvernement exécutif fut grand. Comment licencier ces bataillons, comment

renvoyer, sans indemnité, ces jeunes gens qui, fiers de leurs succès, affectaient volontiers des allures de héros et de héros exigeants ?

Un membre influent du Gouvernement déclara que la première mesure à prendre était de les éloigner de Paris, au moins ceux qui, après avoir fait le coup de feu, n'avaient pas repris leurs occupations antérieures : cet avis prévalut. Après avoir consulté chacun sur ses goûts, ses aptitudes et ses préférences, on fractionna la troupe en autant de groupes qu'il y a d'armes différentes ; on délivra une feuille de route collective à chacun des détachements, que l'on dirigea vers le corps auquel il était affecté. Il va de soi que l'on fit à tous les plus belles promesses : l'épaulette à brève échéance devait être la récompense de leur noble conduite ; mais en même temps que nos

mobiles s'acheminaient vers leurs destinations respectives, le télégraphe transmettait aux généraux de division et de brigade des instructions confidentielles.

Un matin, vers six heures, le capitaine adjudant-major Gassère faisait l'appel et l'inspection des officiers-élèves, dans la grande cour de l'école de cavalerie de Saumur, lorsque l'adjudant de semaine vint le prévenir qu'un détachement de quarante à cinquante jeunes gens, drapeau en tête, demandait à être introduit.

— Amenez-le moi, dit le capitaine.

Le détachement, en colonne par quatre, fit son entrée en assez bon ordre et se mit en bataille, au commandement de l'un deux, nommé lieutenant à l'élection.

Le capitaine Gassère alla droit à eux :

— Messieurs, dit-il, que désirez-vous ?

— Capitaine, répondit le chef improvisé, nous sommes envoyés par le Gou-

vernement provisoire et nous venons, mes camarades et moi, pour être nommés officiers de cavalerie!..... officiers de cavalerie!...

— C'est très bien, veuillez remettre votre feuille de route à l'adjudant.

Un quart d'heure après, nos jeunes mobiles, pourvus d'une besace, contenant étrille, brosse, éponge et époussette, étaient répartis dans les trois escadrons : on sait qu'à cette époque il y avait, à l'école de Saumur, un escadron de grosse cavalerie, un de cavalerie de ligne, et un de cavalerie légère, servant uniquement pour l'instruction des officiers-élèves.

A partir de ce jour commença pour nos jeunes *guerriers* le rude apprentissage du métier de cavalier : pansages, instruction théorique et pratique, corvées de toutes sortes, gamelle, etc., etc. Au bout de la première semaine, huit de ces

recrues manquaient à l'appel ; au bout de quinze jours, trente avaient disparu ; enfin le mois n'était pas écoulé que, à l'exception d'un seul, tous les jeunes gens formant le détachement s'étaient évaporés. Comme ils n'étaient pas *engagés*, on n'avait aucun recours contre eux ; d'ailleurs, à parler franc, on ne tenait en aucune façon à les incorporer.

L'ex-mobile qui avait résisté à ce sauve-qui-peut général, se nommait André Montrevaux : c'était un garçon intelligent, énergique et doué d'une forte dose de bon sens ; il avait compris que quelques coups de fusil tirés dans les rues, un jour d'émeute, ne constituent pas des titres bien sérieux à un avancement rapide ; aussi prit-il à cœur son instruction, et fit-il tant qu'avant l'expiration de son congé, il fut nommé sous-lieutenant au troisième lanciers, en garnison à Vendôme.

Quelques mois après son arrivée au régiment, MM. les officiers de lanciers organisèrent un brillant *Rallie-paper*, Montrevaux en faisait naturellement partie : tout entier au bonheur de courir à fond de train sous bois, il ne prit pas ses mesures pour franchir un obstacle sérieux et cheval et cavalier allèrent rouler à dix pas. Les conséquences de cette terrible chute furent relativement bénignes, Montrevaux en fut quitte pour une entorse du genou : porté à l'hôpital militaire, on le traita pendant un certain temps, puis, pour parfaire sa guérison, on le dirigea sur Bourbonne-les-Bains. Cette station balnéaire, mi-partie civile, mi-partie militaire, est d'ordinaire le rendez-vous des malades sérieux, et n'étaient les familles qui accompagnent le plus souvent les éclopés, le séjour de ces eaux serait intolérable. La bourgade

est triste, le pays d'alentour est laid, et l'établissement, au point de vue du confortable et du plaisir, laisse beaucoup à désirer.

Il est rare que des virtuoses de quelque valeur viennent se fourvoyer dans cet Eden des vieux généraux blessés, des antiques douairières rhumatisantes ; cependant, durant la saison dont je parle, à cause de l'affluence exceptionnelle des baigneurs, une société de musiciens était venue donner une série de concerts. Un soir, pendant qu'un pianiste chevelu, à l'œil inspiré, se disant élève de Chopin, massacrait impitoyablement un *scherzo* du maître, plusieurs officiers s'étaient prudemment retirés dans la salle de jeu et formaient galerie autour d'une table où se taillait une bouillotte enragée. Montrevaux, placé derrière un joueur à cheveux blancs, dont il suivait

avidement les faits et gestes, donnait depuis quelque temps des marques évidentes d'impatience; il se mordait la moustache, et serrait par saccades ses mains crispées. A un moment donné, le vieux monsieur venait de terminer la *donne*, Montrevaux, n'y tenant plus, posa la main à plat sur les trois cartes placées sur la table devant lui.

— Messieurs, dit-il, je vous demande pardon... je ne suis pas du jeu... mais je n'ai pu résister plus longtemps : j'affirme qu'il y a sous ma main un bre-lan.

Le vieux monsieur était devenu d'une pâleur livide; l'un des joueurs se leva.

— Monsieur, dit-il à l'officier, de quel droit vous immiscez-vous dans notre partie?... nous ne vous avons pas chargé...

— C'est vrai, Messieurs..., cela ne me regarde pas, mais, je vous le répète, je

n'ai pu assister impassible à des manœuvres déloyales.

Montrevaux retourna les trois cartes : c'était un brelan de rois. On juge du scandale, l'émoi fut grand dans la salle : deux officiers emmenèrent Montrevaux et le vieux monsieur ne tarda pas lui-même à se retirer. Les trois partenaires s'abouchèrent avec les officiers. Personne, à la vérité, ne connaissait ce monsieur, une simple rencontre des *Eaux*... Mais il n'y avait là qu'un fait isolé... ce n'était peut-être qu'une coïncidence... un seul témoignage, d'ailleurs, n'était pas suffisant... Bref, après une longue conférence, il fut décidé que M. le sous-lieutenant Montrevaux viendrait le lendemain, en tenue, faire des excuses devant témoins à sa victime.

Quand, le jour suivant, à deux heures, notre officier quitta ses camarades :

« C'est égal, leur dit-il, c'est raide d'être obligé de faire des excuses à un vieux filou. »

L'indélicat joueur quitta Bourbonne le soir même et on sut plus tard, après enquête, qu'il n'était autre qu'un ancien percepteur, mis à la porte de son administration pour irrégularités frauduleuses.

Montrevaux, au moment où il fut incorporé dans les bataillons de mobiles, était garçon de café; il avait utilisé ses loisirs et était de première force à tous les jeux; pour les tours d'adresse et pour les tours de cartes, il eût rendu des points au prestidigitateur M. de Caston; il avait en outre étudié toutes les ruses et tous les *trucs* dont se servent MM. les grecs de profession. Je me hâte de dire qu'il était le plus honnête garçon qui se pût rencontrer; au besoin,

les livres de la dame de comptoir en eussent fait foi.

Là ne se bornaient pas les petits talents de société de Montrevaux : il chantait la chansonnette avec une verve endiablée, de plus, il composait et mimait des scènes militaires d'un comique irrésistible, d'autant qu'il imitait à s'y méprendre les personnages qu'il représentait. Façon de dire, accent, gestes... tout y était. On imagine dès lors la place que s'était faite, au régiment, l'ancien *moblot*. Il était l'âme de toutes les réunions, et l'on aurait remis un *punch*, plutôt que de le donner en son absence.

Parmi les scènes de sa composition, il en était une que l'on ne se lassait pas de lui faire redire; au moment psychologique de la soirée, de toutes les tables, partaient ce cri : Montrevaux!...

les contre-coups... les contre-coups... Notre artiste ne se faisait pas prier ; il buvait un verre de punch, s'avancait au centre de la grande salle et disait :

« Le colonel vient de passer la revue du régiment, à pied, dans la cour du quartier ; il réunit les trois chefs d'escadrons.

» — Messieurs, lorsqu'il y a dix mois, j'ai pris le commandement du régiment, je l'ai trouvé dans une situation déplorable ; je l'ai remis en état et je puis le montrer aujourd'hui avec quelque fierté. Le résultat de la revue que je viens de passer, est des plus satisfaisants ; toutefois, j'ai le regret d'avoir à signaler un homme du 4^e peloton, du 5^e escadron, le nommé Poildevache, qui avait trois boutons insuffisamment astiqués, et un sous-pied qui avait quelques millimètres de plus que ne le prescrit l'ordonnance. J'espère,

commandant Latruffe, qu'à ma prochaine inspection, vous ne me mettez pas dans la dure nécessité de constater une pareille infraction au règlement... Allez, Messieurs.

» Le commandant Latruffe va trouver le capitaine du 5^e escadron.

» — Capitaine Pochet, vous m'aviez rendu compte que la tenue de vos hommes était irréprochable; pourtant le colonel a signalé un cavalier de votre escadron, le nommé Poildevache, dont cinq boutons étaient non astiqués, et dont un sous-pied avait deux centimètres de plus que l'autre. Il m'est fort désagréable, capitaine, d'avoir reçu des reproches à cause de vous, surtout devant mes collègues : Je vous préviens que si semblable irrégularité se reproduisait, je sévirais rigoureusement... Allez.

» Le capitaine Pochet fait demander le lieutenant du 4^e peloton.

» — Cré nom d'un tonnerre ! Monsieur de Latour-Trompette ; pourquoi n'avez-vous pas passé l'inspection de votre peloton ?

» — Mon capitaine, je...

» — Taisez-vous. Pourquoi ne m'avez-vous pas rendu compte que Poildevache avait sept boutons non astiqués ?...

» — Mon capitaine, je...

» — Taisez-vous. Pourquoi ne m'avez-vous pas rendu compte que le même Poildevache avait un sous-pied de quatre centimètres plus long que l'autre ?

» — Mon capitaine, je...

» — Taisez-vous. Au lieu de faire le mirliflore dans les salons de la *haute*, vous feriez bien mieux de venir plus souvent au quartier... au lieu de conduire le cotillon dans les *bastringues* du grand monde, vous feriez bien mieux de rester chez vous et d'apprendre votre règlement...

» — Pour le coup, mon capitaine...

» — Taisez-vous. Vous garderez les arrêts vingt-quatre heures.

» Le lieutenant de Latour-Trompette se dirige vers le maréchal-des-logis.

» — Par la sambleu ! Mauchauffée, je ne puis donc plus compter sur vous... En ne venant pas voir mon peloton, je vous avais donné la plus haute marque de confiance... vous avez manqué à tous vos devoirs...

» — Pourtant, mon lieutenant...

» — Par la corbleu ! vous ne vous êtes pas aperçu que Poildevache avait neuf boutons d'un terne... mais d'un terne... ce qu'ils étaient ternes, ces neuf boutons !... Puis vous n'avez pas vu qu'il avait un sous-pied d'un long... mais d'un long... ce qu'il était long ce sous-pied !...

» — Je vous assure, mon lieutenant...

» — J'en suis désolé, mais vous serez consigné quarante-huit heures.

» Le vicomte de Latour-Trompette se retire en murmurant : « Par l'épée de mes pères, on ne peut plus se fier à personne. »

» Le maréchal-des-logis Mauchauffée va droit au brigadier de l'escouade.

» — Nom d'un pétard, brigadier Landremol, est-ce que vous vous fichez de moi?... Vous n'avez donc pas passé l'inspection de vos hommes?...

» — Fait' excuse, march'is...

» — Fichez-moi la paix, je vous dis que non. Vous n'avez pas vu que Poildevache s'est servi de cirage, au lieu de tripoli, pour astiquer ses boutons, et qu'un de ses sous-pieds avait onze pouces de plus que l'autre?

» — Oh ! pour ça, march'is...

» — Fichez-moi la paix, je vous dis que

si. Eh bien ! je vous *bloque à l'ours* pour quatre jours, bougre de feignant!...

» Le brigadier Landremol monte à la chambrée et saute sur Poildevache.

» — Montre-moi tes boutons, animal... regarde comme c'est foutu... montre-moi tes sous-pieds ; il paraît que tu as pris une bretelle pour un sous-pied... Regarde-moi encore comme c'est foutu, ça... tu n'es qu'un propre à rien et je te *colle* pour six gardes d'écurie.

» Le cavalier Poildevache jette avec colère son paquetage sur le lit et s'arrache les cheveux :

» — Malheur!... j'aimerais mieux casser de la pierre sur les routes, pendant toute ma vie... dans mon village... Heureusement que je n'ai plus que treize mois à faire. »

A l'époque où Montrevaux quitta le service militaire, il était capitaine adju-

dant-major : C'était avec un véritable *fanatisme* que, pendant cinq années, il avait rempli ses fonctions ; aussi lorsqu'il apprit par le *Moniteur de l'Armée* qu'il était admis à faire valoir ses droits à la retraite, il éprouva un réel chagrin : « Je me sentais encore, disait-il avec amertume, au moins sept années de bons services dans le ventre, et ils m'ont fendu l'oreille. »

Montrevaux, n'ayant plus de famille, fit choix, pour résidence après la retraite, d'une petite ville de l'Est, où un régiment de cavalerie tenait garnison.

Il allait tous les jours au Cercle de MM. les officiers, et il n'avait garde de manquer une seule manœuvre.

On le voyait, dans une contre-allée du Champ de Mars, se promenant les deux mains derrière le dos, et suivant les évolutions avec un vif intérêt.

Un jour, au Cercle, il prit à part un adjudant-major du régiment.

— Eh bien ! mon jeune collègue, ce matin, à la manœuvre, nous avons donc commis une petite erreur.

— Une erreur... Comment cela ?...

— Lorsque le colonel a commandé : « Sur la queue du troisième escadron, face en arrière en bataille », vous avez tracé la ligne à trente pas, et c'est à vingt pas qu'il fallait la tracer.

— Pardon, mon cher camarade, malgré tout le respect que j'ai pour votre expérience, je maintiens les trente pas.

— Et moi, jeune homme, je persiste à dire que c'était à vingt pas.

Le soir de ce jour le jeune adjudant-major reçut une lettre ainsi conçue :

« Mon cher et jeune collègue,

» Décidément, je ne suis plus qu'une

vieille *baderne*, une chabrique hors de service... Vous vous rappelez notre petite discussion de ce matin : Eh bien ! j'ai vérifié et c'est moi qui avais tort. *Je viens de m'infliger* huit jours d'arrêts ; à l'expiration de ma peine, je reparaitrai au Cercle, et vous me ferez, j'espère, l'amitié d'accepter une tasse de café.

» Veuillez agréer, mon jeune et cher collègue, les meilleurs compliments d'une vieille *culotte de peau*, qui, toute confuse, ose à peine vous tendre la main.

» MONTREVAUX. »

LE PILORI

I

Le 14 juin 1757, il y avait une grande animation au cabaret du *Grand-Chevert*, fréquenté exclusivement par les officiers en garnison à Verdun : C'était l'heure où Messieurs les dragons descendaient de cheval, après avoir manœuvré pendant trois heures, sous le soleil et dans la poussière. Tous voulaient être servis à la fois :

— Rita, un pot de bière...

— Rita, un bischoff...

— Rita... Rita...

Les cabarets, en ce temps-là, n'avaient rien de commun avec les luxueux et confortables *cafés* d'aujourd'hui; l'ameublement était des plus primitifs; des tables en bois, des tabourets aux sièges de paille tressée, et, le soir, quelques quinquets fumeux accrochés à la muraille; c'était tout. Au lieu d'un personnel de garçons frisés et pommadés, une seule servante faisait le service et y suffisait.

Rita, la servante réclamée à grands cris par tous ces altérés, se multipliait, allait de table en table, servant chacun à son tour, et parvenait au bout de peu de temps à obtenir un calme relatif. Elle avait une taille souple et élancée, des cheveux noirs naturellement ondulés, un teint brun et chaud et des dents

de chien ; sous des sourcils épais, on voyait deux yeux noirs briller comme des escarboucles. Cette fille parlait peu ; son accent, ses vêtements de couleur voyante dénotaient suffisamment une origine méridionale. Elle avait assurément, dans les veines, du sang de *Gitane*. D'où venait-elle ? nul ne le savait ; toujours est-il que depuis dix-huit mois elle servait au *Grand-Chevert* et que le maître de l'établissement déclarait n'avoir jamais eu une domestique aussi habile, aussi fidèle.

Lorsque la première soif fut un peu calmée, la conversation devint générale :

— Connaissez-vous, Messieurs, dit un capitaine, la nouvelle équipée de la *bande*... hier soir, à une lieue de la ville, le chef et plusieurs de ses bandits ont enlevé une fille.

— Bah, dit un jeune lieutenant, est-on

bien sûr de ces choses-là?... on dit que ce chef de brigands, ce Pierlot, est fort beau garçon, qu'il a des façons de gentilhomme... m'est avis que les filles se laissent enlever sans beaucoup de résistance.

— On devrait, reprit le capitaine, nous faire faire une battue générale... la maréchaussée ne suffit plus... une chasse aux bandits sous bois... les surprendre dans leur repaire, comme des renards dans leur terrier... voilà qui serait original et intéressant.

— Ce qui m'étonne, moi, dit un autre, c'est que nos reconnaissances, nos embuscades, n'ont jamais pu aboutir... nous arrivons toujours trop tard... je crois, vrai Dieu, que le drôle est sorcier... ou peut-être a-t-il à sa disposition quelques démons familiers qui le mettent au courant de tous nos projets.

En ce moment, l'horloge sonna,

— Voici l'heure, dit le lieutenant de Vigneul à ses deux compagnons de table, mes amis, il est temps de partir. Les trois officiers quittèrent le café, et aperçurent, à une centaine de pas environ, le lieutenant de Brioux avec deux camarades, qui tournaient l'angle de la rue de la Digue.

— Voici Brioux avec ses deux témoins, dit Vigneul, je craignais d'être en retard... suivons ces Messieurs.

Il y avait autrefois, à Verdun, une ancienne famille inscrite au livre d'or des *petits chevaux de Lorraine* ; le seul descendant était le comte de Vaubecourt qui, après une série de deuils, avait concentré toutes ses affections sur sa fille unique.

Henriette était une belle jeune fille de vingt ans ; avec ses longs cheveux blonds

et soyeux, avec ses grands yeux bleus, avec son teint de lys et de rose, comme on disait alors, elle personnifiait le type Lorrain dans toute sa pureté primitive.

Le comte de Vaubecourt donnait fréquemment des bals auxquels étaient conviés les officiers de la garnison : Raoul de Vigneul et Henri de Brioux n'avaient pas tardé à subir le charme de la jeune héritière des Vaubecourt. Ils crurent d'abord à un caprice passager, et se firent de mutuelles confidences, mais ils comprirent bientôt que leur passion était sérieuse. Sentant que l'amour commençait à avoir raison de l'amitié, de Vigneul tenta un généreux effort, et, comptant sur l'absence, partit en congé ; mais il revenait, avant l'expiration des délais, plus épris que jamais. Après une longue conversation, les deux rivaux

s'étaient séparés sur cette phrase : « Un duel décidera qui des deux doit céder la place à l'autre. »

Les duels, qui alors étaient assez fréquents, avaient lieu d'ordinaire dans les fossés des remparts qui entourent Verdun du côté du Metz. Les six officiers dont nous avons parlé plus haut, s'apprêtaient à gravir la rue Saint-Victor, lorsqu'ils furent contraints de s'arrêter par un rassemblement de populaire qui obstruait la voie. La foule était groupée silencieuse autour d'un crieur public, et ils purent entendre la proclamation suivante : « Au nom de Messieurs du Conseil de Ville, il est défendu, jusqu'à nouvel ordre, aux habitants, de franchir les portes de la ville après six heures du soir. Un infâme rapt a été commis sur la personne de mademoiselle de Vaubecourt ; son père, qui revenait avec elle

d'une des ses propriétés, a été trouvé mort sur la route. »

A cette terrible nouvelle, le lieutenant de Vigneul tressaillit; il alla droit à M. de Brieux.

— Vous venez d'entendre, lui dit-il.... je vous demande loyalement de différer ce duel notre devoir est ailleurs sauvons mademoiselle de Vaubecourt, s'il en est temps encore, ou ayons au moins la consolation de la venger.

— Vous allez au devant de mon désir, répondit Brieux merci voici ma main....

La foule s'était dispersée ; les six officiers revinrent sur leurs pas et Henri de Brieux emmena chez lui Raoul de Vigneul ; les deux rivaux passèrent une partie de la nuit à concerter un plan de délivrance.

II

Minuit venait de sonner au beffroi de la vieille cathédrale ; dans une cabane adossée au rempart sur le chemin de ronde, se trouvait une jeune fille ; elle était agitée, anxieuse et murmurait : « Il ne vient pas il ne vient pas ... » Une poterne voisine s'ouvrit enfin devant le personnage si impatiemment attendu. Il était enveloppé dans un manteau et son chapeau descendait presque sur ses yeux. C'était un garçon de vingt-huit à

trente ans, grand, bien tourné et dont le visage avait une expression de mâle énergie. Il s'élança vers la jeune fille, qu'il tint longtemps pressée dans ses bras.

— Pierlot, dit-elle, j'étais la première au rendez-vous..... c'est mal..... ces angoisses me torturent..... partons, je t'en supplie, emmène-moi.....

— Partir de suite, ma bien-aimée, c'est impossible, mais dans deux mois, trois au plus, ce sera chose faite... tu auras alors une fortune digne de toi, et je serai fier de te proclamer ma femme.

Ils s'assirent sur un banc, et causèrent longuement. Elle dit son vif chagrin d'être séparée de lui son ardent désir de servir ses projets et de lui prouver son amour.... mais elle ne pouvait chasser de sombres pressentiments..... l'avenir l'effrayait, surtout depuis l'enlèvement de Mademoiselle de Vaubecourt.

— J'ai d'autant plus de regret de ce que j'ai fait, dit Pierlot, que je n'ai plus de rançon à espérer de cette jeune fille..... il y a deux heures au plus, craignant sans doute quelque brutalité de la part de mes gens, elle s'est donné la mort.....

— Ils l'ont tuée, n'est-ce pas ?..... ils l'ont tuée !..... oh ! ces scènes de meurtre me font horreur..... ne l'oublie pas, j'aime de toutes les forces de mon âme Pierlot, le contrebandier, mais je détesterais Pierlot, le chef de brigands, l'assassin..... Ils vont te traquer comme une bête fauve..... ils vont te prendre..... oh ! je t'en supplie, partons.....

— Bientôt, ma chérie, bientôt, je te le jure, tu seras heureuse enfin..... Mais le jour commence à paraître, il est temps de nous quitter.

— Déjà ! Jamais séparation ne m'a été

plus pénible..... écoute, continua-t-elle avec exaltation, j'ai toujours sur moi le poignard que tu m'as donné..... je te jure que si tu venais à m'être ravi, je ne te survivrais pas, mais je ne mourrais qu'après t'avoir vengé.

Après un long baiser, les deux amants se séparèrent; nous allons suivre Pierlot jusqu'en sa retraite.

Après avoir ouvert la poterne par laquelle il était venu et l'avoir refermée sur lui, il descendit une soixantaine de marches et reparut bientôt dans les fossés des remparts. Il tira trois sons aigus d'un sifflet placé à l'extrémité du manche de son poignard, et se vit aussitôt entouré de quatre hommes qu'il avait placés en sentinelles pendant son rendez-vous d'amour. Pierlot se mit à leur tête, et, en moins d'une heure, il avait gagné le bois qui servait de retraite à sa troupe.

A peine en a-t-il franchi le fossé d'enceinte, qu'un bruit de pas parvient à son oreille. Il s'arrête, il écoute :

— Quelqu'un des nôtres aurait-il enfreint la consigne que j'ai donnée, dit-il..... le bois pourtant est trop redouté de tous pour servir de lieu de promenade à quelque habitant des environs.

Il avance de quelques pas et aperçoit bientôt un paysan, un pauvre charbonnier. Les compagnons de Pierlot veulent lui envoyer une balle dans la poitrine, pareille capture eût été sans profit, mais lui d'un geste, les retient, et s'approchant du charbonnier :

— Drôle, que fais-tu ici à pareille heure ?

— Il est bien permis, je suppose, de se tuer..... j'allais me jeter dans la Meuse.....

— Pourquoi veux-tu mourir ?

— Voici, dit le charbonnier. J'étais honoré dans mon village ; un vol fut commis ; toutes les preuves semblaient contre moi. On me fit conduire au tribunal de Verdun, et là je fus condamné injustement. Je revins au village, personne ne voulut me reconnaître ; mes amis eux-mêmes me renièrent. Je partis, la mort dans l'âme, et résolu de me venger de ces infâmes qui étaient cause de mon malheur. Jusqu'à présent toutes mes tentatives ont échoué, il ne me reste plus qu'à en finir avec la vie....

— Tu nous intéresses, dit le chef et si nous te donnions les moyens de te venger de tes ennemis, que ferais-tu ?

— Non seulement, dit le charbonnier avec feu, je renoncerais à mon projet, mais je serais pour vous l'esclave le plus soumis, le plus dévoué.

— S'il en est ainsi, reprit Pierlot, suis-nous.

La petite troupe se remit en marche, et arriva bientôt à la caverne, située dans l'endroit le plus profond et le plus épais de la forêt. C'est là que, depuis plusieurs années, s'étaient réunis les débris de la bande du trop fameux Mandrin. On sait que le célèbre contrebandier, arrêté et roué à Valence en 1755, entretenait de fréquentes relations avec une de ses troupes cantonnée dans le Verdunois; il avait même fait choix du château de Neuville, pour y déposer les plus précieux de ses trésors. A la nouvelle de sa mort, ses redoutables compagnons avaient dévalisé les coffres-forts du chef, et, en assez grand nombre, sous les ordres de Pierlot, avaient continué leurs brigandages dans la contrée. C'était donc dans cette terrible

bande qu'allait être affilié le charbonnier rencontré par le chef.

Celui-ci fit assembler tous ses sujets autour d'une grande table chargée de pots de vin et, leur présentant le charbonnier :

— Compagnons, dit-il, je vous amène un nouveau camarade... j'ai lieu de croire qu'il ne se montrera pas indigne de vous; il tira de sa gaine son poignard et, d'un coup sec en enfonça la pointe dans la table :

— Tu vas être des nôtres, dit-il au charbonnier, d'aujourd'hui nos ennemis sont les tiens; tu vas prêter le serment de fidélité sur ce poignard.

Le charbonnier étendit la main sur l'arme :

— Je jure, dit-il, fidélité et dévouement à mes amis et haine et vengeance à mes ennemis.

Pierlot lui donna l'accolade; on l'initia à tous les secrets et moyens dont la connaissance lui était indispensable dans sa nouvelle profession, et la bande, dès ce moment, compta un membre de plus.

Le nouveau coquin avait tellement bien profité des instructions qu'il avait reçues, que, le surlendemain de ce jour, il était assis à la table à la droite du chef, et racontait à ses nouveaux amis comment il s'était emparé d'une cassette contenant dix mille livres... Celui qu'il avait mis à contribution était le procureur du roi au bailliage de Verdun, celui-là même qui l'avait fait condamner. Chaque jour, depuis, le nouvel adepte commit les vols les plus audacieux; chaque jour, ce que ses affreux compagnons appelaient ses qualités recevait un nouvel éclat. Aussi Pierlot l'avat-

il mis de moitié dans le commandement de la troupe.

Quelque temps après, le charbonnier proposa d'arrêter la voiture du commandant de place lui-même, qui devait passer *incognito*, à peu de distance du bois, et de le faire prisonnier. Le coup parut hardi; on hésita, mais lui déclara qu'avec l'aide de Pierlot et du plus habile de la troupe après eux, il se faisait fort de mener à bonne fin cette téméraire entreprise.

« Je suis bien informé, disait-il, on n'a pas le moindre soupçon; et d'ailleurs comment en aurait-on? c'est en plein jour que la voiture passe dans nos parages, et d'ordinaire nous n'agissons nous autres que de nuit. Puis, songez donc: si nous faisons le commandant prisonnier, quelle rançon, quelles garanties ne serions-nous point en droit

d'exiger? » Son influence sur la troupe était déjà si grande, que son projet fut unanimement adopté.

L'heure venue, Pierlot, le charbonnier et un camarade déterminé, se rendaient à peu de distance de la route et se cachaient derrière des broussailles épaisses. Après une heure d'attente, la voiture arriva à leur hauteur : s'élancer à la tête des chevaux et renverser le cocher de son siège, ce fut vite fait.

Les assaillants se dirigeaient vers les portières, lorsqu'un officier de dragons et cinq soldats de la maréchaussée, armés jusqu'aux dents, sautèrent à bas de la calèche et fondirent sur eux.

— Amis, s'écria Pierlot avec rage, nous sommes trahis!...

Aussitôt il s'élance sur l'officier, M. de Brieux, qui tombe frappé mortellement.

Malgré leur résistance, les trois bri-

gands ne furent pas moins mis hors de combat, garrottés et conduits à Verdun.

La prison où l'on renfermait alors les criminels était un bâtiment assez peu spacieux, situé quartier Châtel, dans la ville haute, et qui porte encore aujourd'hui le nom historique de Vieille-Prison; mais le séjour n'en était point assez sûr pour qu'on songeât à y renfermer ces malfaiteurs exceptionnels, aussi furent-ils écroués dans les cachots des tours de la Porte-Chaussée.

III

Huit jours s'étaient écoulés depuis les événements que nous venons de raconter. Pierlot et ses deux compagnons avaient été jugés et condamnés à la peine capitale; les fourches patibulaires devaient faire justice de leur long et audacieux brigandage. Le lieu d'exécution des criminels était alors la côte Saint-Martin : c'était sur la crête que se dressaient les trois piliers de la haute justice

de Verdun. Le nom de la colline en conserve le souvenir; on le nomme aujourd'hui *le Pilon*, en patois: *le Pilou* dont on a fait *les Epiloux*.

Le jour du supplice était arrivé; aussi tout le trajet qui s'étend des Fourches à la Porte-Chaussée était-il encombré de curieux avides. Non seulement les habitants de la ville, mais ceux des bourgs et villages environnants avaient voulu assister à la mort de ces bandits, qui, depuis plusieurs années, étaient la terreur du pays. Dès que le cortège parut, une rumeur générale s'éleva parmi la populace, c'était des vociférations, des injures qui, de toutes parts, venaient assaillir les condamnés. Il fallait tous les efforts de la maréchaussée pour empêcher que les hommes et surtout les femmes du peuple ne se fissent justice eux-mêmes.

Les charrettes ne pouvant gravir la pente escarpée de la montagne, les condamnés en descendirent : ils marchaient appuyés sur le bras de leurs confesseurs, qui, profitant du court instant qui leur restait, faisaient entendre à leurs cœurs de douces paroles de pardon et d'espérance pour une autre vie. Un échafaud était dressé au sommet.

Dès que les condamnés parurent sur la plate-forme, il y eut parmi la multitude un long murmure de déception. Ils n'étaient que deux, or on savait que trois brigands avaient été pris et incarcérés... Qu'était devenu le troisième?... avait-il été grâcié?... ou bien était-il mort dans son cachot des suites de ses blessures?...

En ce moment, le commandant de place fit donner l'ordre à l'officier de dragons, qui commandait l'escorte, de

monter sur l'estrade; alors, s'approchant de lui; « Lieutenant de Vigneul, dit-il à haute voix, au milieu du silence général, vous avez, par un héroïque dévouement, épargné bien des maux aux habitants de Verdun et de toute la contrée; le général a rendu compte au ministre de votre noble et valeureuse conduite, et je suis heureux de vous annoncer que j'ai reçu ce matin votre brevet de capitaine. »

Ce ne fut alors qu'un cri d'enthousiasme.

Dès qu'il entendit les paroles du commandant de place, Pierlot n'avait pu retenir un mouvement de rage; mais le prêtre qui l'assistait lui avait dit :

— « Mon fils, que les choses de la terre ne vous occupent plus, songez au ciel, le moment est venu. »

Et Pierlot s'était calmé.

Quelques minutes après, le chef des brigands et son second avaient cessé de vivre.

Le soir de ce même jour, les officiers du régiment entraînent Raoul au cabaret du *Grand-Chevert*; ne fallait-il pas connaître d'intéressants détails et fêter la nouvelle promotion du capitaine :

— Eh bien, mon jeune ami, dit un vieil officier, grâce à vous, voilà la contrée purgée pour longtemps, et cette pauvre demoiselle de Vaubecourt, la voilà vengée.

— Vengée, oui, capitaine; mais non sauvée, dit tristement Raoul.

— Voyons, de Vigneul, point de faiblesse, et laissez-nous vous proclamer le brave parmi les plus braves.

— Quoi qu'il en soit, dit le commandant de place, qui avait voulu hono-

rer de sa présence la petite ovation faite à Raoul, avouez, Messieurs, que ce Pierlot était doué d'une rare énergie; il est à regretter qu'un homme de cette trempe n'ait point été soldat.

— Rita, cria un jeune lieutenant, à quoi penses-tu donc?... tu es pâle, tu parais souffrante; est-ce que la mort de Pierlot t'affligerait? Il faut au contraire t'en féliciter, peut-être que le coquin ne t'eût point épargnée et t'aurait enlevée comme tant d'autres; tandis que, grâce à la valeur de notre nouveau capitaine...

— Grâce à son espionnage, voulez-vous dire, s'écria la jeune fille qui s'avança jusqu'au milieu de la salle, le regard enflammé, les lèvres frémissantes... c'est une lâcheté de se cacher pour dénoncer ensuite... Pierlot ne se cachait pas, lui... il était brave; ...

votre capitaine n'est qu'un traître... un vil espion...

— Rita... Rita! crièrent à la fois tous les officiers.

— J'irai jusqu'au bout, Messieurs; j'étais la fiancée de Pierlot, et c'est par moi que tous vos projets ont été si longtemps déjoués... Je le répète, monsieur de Vigneul est un lâche...

Au même instant la jeune fille plongea au cœur du capitaine le poignard que son fiancé lui avait donné, et s'en frappa ensuite...

Tous deux tombèrent comme foudroyés, sans jeter un cri... — « Si tu venais à m'être ravi, avait-elle dit à Pierlot, je te jure que ta Rita mourrait, mais non sans t'avoir vengé ! »

LE MIROIR DIABOLIQUE

MESDAMES ET MESSIEURS,

« Vous avez l'honneur de contempler *il signor Bilboquetto*, digne successeur de son illustre père. Je suis l'inventeur d'une eau merveilleuse, pharamineuse. Avec une goutte de mon élixir, que dis-je, une goutte ? un millième, un cent-millionième de goutte, je guéris toutes les maladies, depuis la catalepsie, l'apoplexie et la boulimie jusqu'à la gale, la rogne, la teigne, et toutes les maladies que la pudeur m'em-

pêche de nommer, devant l'honorable socilliété qui m'environne!!!!!!

» Que les médecins et les sages-femmes se rassurent, je ne viens pas leur enlever leur pain ; si, au contraire, ils sont dans la gêne, qu'ils viennent me trouver : je suis descendu à l'hôtel des Trois Maures ; ou plutôt, pour ménager leur susceptibilité, qu'ils me donnent leur adresse et je leur enverrai des secours à domicile. En effet, Mesdames et Messieurs, si je voyage par le monde entier, c'est uniquement pour soulager l'humanité souffrante, car je suis riche, puissamment riche ; je possède de nombreux châteaux en Espagne, d'immenses pâturages dans le Sahara, et je suis le principal actionnaire des mines du Bosphore.

» Je suis décoré de tous les ordres étrangers, connus et inconnus jusqu'ici, depuis

l'éléphant blanc de Danemark, le léopard de Portugal jusqu'à l'anguille de Melun. Si je ne porte pas toutes ces plaques sur ma noble poitrine, c'est que je dédaigne ces vains hochets de la bêtise humaine; mais vous pourriez les voir dans une boîte en fer-blanc que j'ai laissée à mon hôtel. Il y a, dans ce vaste portefeuille, les certificats que m'ont donnés toutes les têtes couronnées, pour les cures extraordinaires que j'ai faites avec mon élixir. Mes moments sont précieux, je ne veux vous en citer que quelques-unes :

» Il y a six mois, j'étais à Nouka-Hiva, la reine Ololulu se tordait sur son lit de douleurs; je fus mandé auprès d'elle; je ne vous dirai pas qu'elle était pâle, non, Mesdames et Messieurs, son teint était de la couleur de mes bottes : je vis de suite d'où venait le mal : je la tou-

chai sur l'abdomen avec une goutte de mon élixir, et aussitôt Ololulu I^{re} donna une vingt-huitième sœur au prince héritier. Je reçus de la gracieuse souveraine une tabatière enrichie de diamants.

» Il y a deux mois, j'étais à Saint-Pétersbourg; l'empereur de toutes les Russies souffrait horriblement d'une dent... je ne me rappelle plus contre quelle puissance... j'introduisis un quart de goutte de mon élixir entre ses impériales mâchoires, et incontinent la douleur disparut.

» Il y a quinze jours, j'étais en Angleterre; un noble lord, du comté de Wormspire souffrait d'un mal étrange; bien qu'il dévorât chaque jour à ses repas dix-neuf biftecks et quatorze ros-bifs, il ne pouvait calmer son inassouvisable appétit. Je lui fis avaler une goutte de mon élixir, et aussitôt il ren-

dit un énorme *ténia*, ce que vous autres, bonnes gens illettrés, appelez un ver solitaire. Mais ce n'était pas, Mesdames et Messieurs, un ver de dix, vingt, cent mètres : C'était un ver de trois cent quatre-vingt-dix-neuf toises, ancienne mesure.

» Hier, Mesdames et Messieurs, pas plus tard qu'hier, je traversais un village des environs ; une mère éplorée, les cheveux épars sur les épaules, se jette à la tête de mes chevaux : « Mon enfant, s'écriait-elle, sauvez mon enfant ! » Le petit s'était laissé choir du haut du clocher où il était allé dénicher un nid de chouettes, je me le fis apporter, mais, grand Dieu, dans quel état ! Il avait les deux bras et les deux jambes brisés, la tête ne tenait plus que par un fil : Je le frottai avec une goutte de mon élixir, et soudain le drôle alla jouer à la fossette.

Enfin, Mesdames et Messieurs, ce matin je prenais, au café de la garnison, mon septième verre d'absinthe, je guéris instantanément un officier gascon, qui avait un dépôt de vérités sur la langue.

» Mais j'entends quelques personnes qui disent :

« Ce noble seigneur, qui a inventé une eau si merveilleuse va nous faire payer une fiole les yeux de la tête. » Non, Mesdames et Messieurs, cette eau impayable, cet élixir je ne le vends pas, je le donne, en échange de quelques pièces de monnaie. En avant la musique. »

Tel est le boniment que Carcanade avait composé, lors de la dernière cavalcade organisée à Tours par le 8^e chasseurs, au profit des pauvres, et que, du haut de son bel équipage, il avait débité avec une verve

endiablée. La foule s'était extasiée aux *lazzi*, aux quolibets de ce charlatan improvisé, et elle admirait le négrillon qui vendait des petites fioles d'élixir, ainsi que les trois *lanciers polonais*, qui, derrière la voiture, faisaient vacarme avec le piston, le trombone et la grosse caisse à cimbales. Mais qu'était-ce donc que Carcanade ? Un bien singulier type, allez. Originaire de Gascogne, où il avait fait ses études, il était entré à Saint-Cyr, et, après avoir fait son stage à l'école de cavalerie, il nous était arrivé au régiment. Gai, boute-en-train, débrouillard, et excellent camarade, il eût vite fait son trou. Malin comme un singe, son *sac* était inépuisable, et quand il racontait quelques prouesses, il va sans dire que le Lot débordait. Nul, mieux que lui, ne savait remonter le moral du troupier ; ainsi, lorsqu'on était *en route* et que la

colonne s'en allait, triste et découragée, sous le soleil ou la neige, Carcanade se multipliait, courait dans tous les pelotons et réquisitionnait les chanteurs, qu'il groupait en tête. Alors commençaient des chœurs, ou, le plus souvent, des chants à l'unisson, dont le texte eût fait rougir un vieux greffier. Il appelait cela, notre gascon : « leur mettre du cœur au ventre ».

La physionomie de Carcanade était fine, sympathique et quelque peu gouailleuse ; on ne savait jamais s'il plaisantait ou s'il parlait sérieusement, car son regard était toujours moqueur. Il était admirablement proportionné, il avait des mains et des pieds d'enfant ; seulement, — il y a un seulement, — il était vraiment trop petit. Quand on le raillait sur son exiguïté, il répondait : « Bast, si j'ai fait rogner mon sabre d'ordonnance de quel-

ques centimètres, c'est pour voir mon ennemi de plus près. »

Avant d'arriver à mon histoire, je veux citer un fait, témoignant qu'il y avait dans notre héros gascon l'étoffe d'un Saint Vincent de Paul mâtiné de La Bruyère.

Il avait rencontré par les rues de la ville une petite *hirondelle d'hiver*, chantant gaiement son refrain accoutumé : « *Ah ! ramona la chemina du haut en bas !* ». Sa frimousse intelligente et fine, malgré la suie, lui plut tout de suite et il fit venir chez lui le petit Savoyard. Il apprit que, emmené du pays avec cinq petits camarades, l'enfant s'était lassé des dures exigences et des taloches du maître, et qu'un jour il s'était sauvé bien loin, bien loin, déterminé à *travailler* seul. Le *bambino* raconta aussi : « Qu'il gagnait beaucoup de *petits sous*, que, quand il aurait soixante francs, il les rapporterait à sa

mère, et que tous les dames et demoiselles de la ville l'aimaient bien, quoique plusieurs, dont il dit les noms, ne lui donnassent jamais rien. Carcanade, qui ne manquait ni bal ni soirée, connaissait tout le monde ; il réfléchit quelques instants et dit : — Écoute-moi bien, tu diras . . . , à mademoiselle X . . . : « Vous avez de si beaux cheveux blonds et de si grands yeux bleus . . . vous devez avoir un bon petit cœur . . . un petit sou, S. V. P. ; » à madame Y . . . : « Oh ! les jolis petits pieds . . . votre main doit être bien belle aussi, mettez un petit sou dedans, pour que je la voie de plus près ; » à mademoiselle Z . . . : « Je vous ai reconnue à votre tournure, vous avez la plus jolie taille de la ville, » etc., etc. Seule, la *présidente*, femme de mœurs austères, était demeurée rebelle à tous ces chatouillements de la vanité : ce n'était pas d'ailleurs chose facile de

vanter des charmes vieillis ou envolés.

— Ma présidente, dit un jour le petit Savoyard, quand on appartient comme vous à une grande et noble famille, on doit avoir le cœur généreux... noblesse oblige...

— Je n'ai pas de monnaie sur moi, mon petit, mais, après la messe, viens me trouver à la maison.

Bref, quand le printemps revint, Carcanade fit décrasser par son ordonnance l'*hirondelle d'hiver*, il la fit habiller tout de neuf et l'expédia sur Saint-Jean-de-Maurienne : Ce n'était pas soixante francs que l'enfant rapportait à sa mère, mais bien dix beaux louis d'or, qu'il portait suspendus à son cou dans un sachet.

Nous tenions garnison, depuis cinq mois, à les habitants de cette triste bourgade me sauront gré de taire

son nom. Tous les géographes accordent à cette cité déshéritée 10,700 âmes, soit, je n'y contredis pas ; mais où donc se cachaient ces 10,700 corps qu'habitaient ces âmes-là. Aucune ligne ferrée ne reliait alors cette ville à un grand centre, et nous devions rester là pendant trois ans : Quelle perspective ! Nous avions tenté de nous faire recevoir dans plusieurs familles ; non seulement les maîtresses de maison ne nous avaient pas accueillis, mais les maris de ces dames ne nous avaient pas rendu notre visite ; il y eut même quelques bals et soirées, où aucun officier du régiment ne fut convié. Le parti pris était évident. J'avais réuni un soir quelques camarades, et, tout en fumant, tout en prenant le thé, nous gémissions sur cet enterrement de première classe, lorsque Carcanade entra comme un ouragan :

« Messieurs, nous dit-il, j'ai trouvé... vous pouvez commencer à faire vos malles... nous quitterons cette infecte garnison avant deux mois. »

Habitués aux gasconnades de notre ami, nous restâmes assez froids.

— Votre confiance en moi paraît limitée, ajouta-t-il, je vais vous développer mon plan. Lui aussi, le malheureux, il avait *son plan*.

La ville était construite de si bizarre façon, qu'une seule artère, assez large d'ailleurs, conduisait à la cathédrale, située au haut de la ville; le logement de Carcanade donnait sur cette rue, par deux fenêtres de façade, le long desquelles courait un balcon. Le dimanche suivant, à l'heure de la grand'messe, nous étions groupés cinq ou six officiers sur ledit balcon, le dos tourné à la rue et les yeux fixés sur une glace ovale,

assez grande, suspendue à l'embrasure d'une des fenêtres. Ce miroir-médailion, légèrement incliné, reflétait l'image de toutes les dames en grande toilette, montant à la cathédrale ; nous nous retournions, de temps à autre, vers Carcanade qui, assis sur un pliant, prenait des notes d'après nos indications. Au sortir de la grand'messe, le même manège se reproduisit ; seulement cette fois la glace était appendue à l'angle opposé de l'autre fenêtre. Le dimanche qui suivit, les fidèles furent rares ; les dames intrépides, qui se hasardèrent à affronter notre observatoire, marchaient rapidement en longeant les murailles ; le troisième dimanche, la cathédrale était déserte : Que s'était-il donc passé ? Voici : On racontait dans tous les salons, et ce bruit faisait grand tapage je vous assure, on racontait que MM. les officiers du

8^e chasseurs possédaient un miroir qui reproduisait les objets *renversés*, de telle sorte que les belles dames, dont l'image s'y était reflétée, avaient été vues la tête en bas et les jambes en l'air. Un jeune homme de la *société*, parent d'un de nos camarades, prétendait avoir eu, entre les mains, *le journal du Balcon* où étaient consignées les révélations les plus piquantes ; suivent quelques extraits :

Madame A., dont le buste était quelque peu maigrelet, n'avait rien à envier à personne pour la beauté et la rondeur des formes, à partir de la ceinture.

Madame B., qui, au contraire, avait la poitrine richement meublée, était, dans la partie inférieure du corps, d'une indigence extrême.

Madame C., avait toujours une mise irréprochable, mais avait le mauvais

goût de se jarreter au-dessous du genou.

Madame D., que l'on disait au mieux avec le substitut, avait des jarretières en satin rouge vif, avec des inscriptions en lettres noires ; sur l'une on lisait : Qui va là ! et sur l'autre : On ne passe pas !

Le pantalon de madame E. était bordé d'une dentelle malines, haute de cinq centimètres. Dame, il faut toujours soigner ses dessous.... on peut rencontrer un insolent.

Madame F., une élégante pourtant, ne portait pas de pantalon : c'était par principe. Mais pourquoi donc certain petit signe, qui eût si bien fait près de son joli menton à fossette, était-il allé se nicher....

Et ainsi de suite pour mesdames G., H., etc., etc. On comprend l'émotion

des dames et l'exaspération des maris ! l'émoi était au comble dans toute la ville. Et d'abord le bon curé de la cathédrale, mis au courant par ses pénitentes de la semaine, était allé se plaindre à monsieur le maire : il n'entendait pas que son temple fût déserté à cause d'une misérable machination diabolique. D'un autre côté, les maris furieux allaient, tout le jour, se pendre à la sonnette du premier magistrat de la ville, qui commençait à perdre la tête. On assemble le conseil municipal en séance extraordinaire pour délibérer sur une question aussi grave ; on discuta, on s'échauffa, et finalement on décida que monsieur le commissaire de police en chef, ceint de son écharpe, se rendrait au logement du *Balcon* ; là il ferait les trois sommations d'usage, et exigerait la remise du fatal miroir.

Carcanade se doutait bien d'une semblable décision ; mais, il n'était pas homme à se démonter pour si peu. Un après-midi donc, notre gascon, étendu dans son *voltaire*, fumait avec délices un *panatella*, lorsqu'il entendit frapper à sa porte :

— Entrez.

— Je suis, Monsieur, le commissaire en chef.

— Bien que je n'aie pas encore eu de démêlés avec la police, dit Carcanade, j'ai l'honneur de vous connaître... j'ai entendu vanter votre tact et votre intelligence... donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

— Monsieur, vous êtes bien honnête... je viens de la part de monsieur...

— Je parierais, monsieur le Commissaire en chef, que vous n'êtes pas du pays... je connais les *indigènes*.....

— Non, Monsieur, je suis de la Ferté-sous-Jouare..., je viens de la part de...

— J'en étais sûr... Comment, avec votre valeur, êtes-vous venu échouer...

— Les circonstances, Monsieur, les circonstances..., mais je viens de la part de monsieur le maire...

— De monsieur le maire, dites-vous..., c'est un bien excellent homme..., pourrai-je lui rendre quelque service...

— Non, monsieur..., c'est pour vous entretenir d'une affaire...

— Je vous devine, monsieur le commissaire en chef, je la connais cette affaire, et si vous voulez nous allons en rire tous les deux... entre hommes d'esprit....

— Pour moi personnellement, dit le commissaire, vous comprenez que je n'attache aucune importance à tous ces *potins* ; mais monsieur le maire m'a chargé,

c'est-à-dire m'a prié de voir ce fameux miroir...

— Si je ne me refuse pas à cette fantaisie, c'est à cause de vous uniquement... car, monsieur le commissaire en chef, vous m'êtes très sympathique... je vais vous chercher ce pelé, ce galeux, d'où vient tout le mal...

Carcanade entra dans son cabinet et en sortit bientôt avec le miroir, qu'il remit au commissaire; ce dernier le tourna dans tous les sens, se regarda de face, de trois-quarts et de profil et parut fort désappointé.

— Me permettez-vous, monsieur l'officier, de passer un instant sur le balcon.

— Parfaitement, monsieur le commissaire en chef, parfaitement...

Le commissaire attacha la glace au crampon extérieur de la fenêtre et attendit qu'une femme vînt à passer; puis il

rentra quelque peu penaud, en appuyant son gros pouce sur chacune des saillies de l'encadrement, qui était en bois sculpté. Il regarda Carcanade, en clignant des yeux :

— Il y a peut-être un secret? dit-il.

— Vous aussi, monsieur le commissaire en chef... Ah! vous allez perdre dans mon estime...

Le commissaire sortit, et dès qu'il fut dehors, notre gascon dansa une sarabande, en riant aux éclats.

L'affaire n'en resta pas là. Monsieur le maire aux abois, tiraillé de tous côtés, et ne sachant plus à quel Saint se vouer, partit pour Paris. Il alla trouver le député de l'arrondissement, un homme influent, qui se rendit au ministère de la guerre. Une heure après, le ministre, riant aux larmes, fit venir le chef du personnel et lui enjoignit de désigner

une autre garnison à notre régiment.

C'est ainsi que, grâce au miroir diabolique, le 8^e chasseurs fut envoyé à Tours, garnison qui, à cette époque, était le rêve de tout régiment de cavalerie.



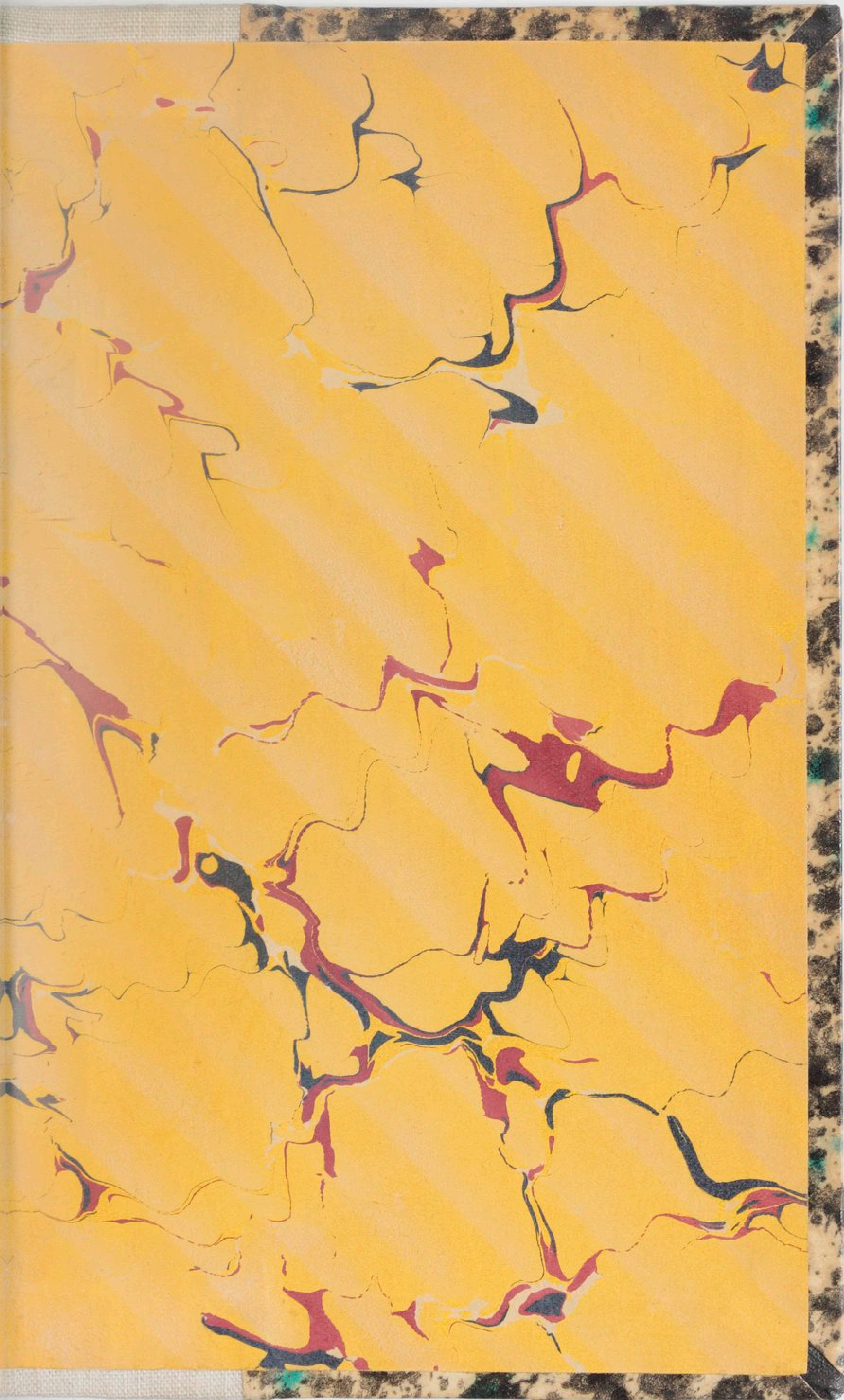
FIN

TABLE

	Pages.
CRRR DE BLEU!	1
ORLÉANS ET BOURBONS AU COLLÈGE. . . .	45
LE DINER DES DIX.	63
PASSÉ AU 13°	93
MAX LA GARDÈRE.	113
PIERRE ET JEAN DE NÉMÉE.	149
A L'HÔPITAL	181
L'ACCORDÉON.	205
LE CHIEN DU RÉGIMENT	227
ANDREAS GROZCA.	245
UN EX-MOBILE DE 48.	271
LE PILORI.	293
LE MIROIR DIABOLIQUE.	323







BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7531 03328209 7